

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

LE POÈME DE ST. FRANÇOIS.

La glorification des héros a toujours été un des principaux objets de la poésie. Les hommes extraordinaires devaient être célébrés dans un langage extraordinaire, capable de fixer plus fortement l'attention et de se graver plus profondément dans la mémoire. Les vers étaient difficiles à faire, sans doute, mais les grandes actions des héros, dont on voulait rendre le souvenir immortel, étaient bien plus difficiles à accomplir. Pour chanter la valeur d'Achille et la prudence d'Ulysse, il ne fallait rien moins que le génie épique d'Homère. L'épopée ou le récit enthousiaste des exploits d'un héros, rassemblant toutes les louanges éparses dans les hymnes et les cantilènes des poètes lyriques, a été, chez tous les peuples, la forme la plus sublime et l'expression la plus complète de la poésie nationale. Mais la notion de l'héroïsme ou de la véritable grandeur est plus pure ou plus grossière, selon que s'élève ou que s'abaisse l'idéal du beau et du bien moral. Les sauvages se donnant pour chef celui de leur tribu qui a scalpé le plus grand nombre d'ennemis, ne conçoivent pas le type du héros comme le conçoivent les Grecs et les Romains. Si grande que soit la différence qui existe entre l'héroïsme chez un peuple barbare et l'héroïsme chez un peuple civilisé, elle n'égale pas celle qui sépare l'idéal païen de la grandeur de l'idéal chrétien. L'Évangile a révélé au monde la vraie beauté morale. Pour nous, le héros par excellence n'est pas le conquérant, le vaillant guerrier, celui qui ravage la terre, fait couler des flots de sang et voit s'incliner devant son char de triomphe les nations vaincues. Le vrai héros est celui qui remporte sur lui-même une complète victoire, celui qui s'est élevé jusqu'au plus haut degré de l'amour de Dieu et des hommes, celui qui

se fait aimer de tout un peuple reconnaissant, au lieu de se faire craindre, celui qui, loin de courir après la gloire, en redoute les séductions, lorsque le monde admire ses vertus et le bénit pour tous ses bienfaits.

Les peuples chrétiens ont donné aux grands hommes parvenus à la plus haute perfection que puisse atteindre la nature humaine, un nom qui exprime toute leur élévation morale et que les héros du paganisme ne pouvaient pas mériter : ils les appellent des saints. Sous le règne de l'Évangile, au lieu de prodiguer leurs strophes et leurs alexandrins à d'heureux capitaines ou à des fondateurs d'empires, les vrais poètes, laissant aux versificateurs la routine et l'imitation, devraient se faire un honneur et un devoir de chanter les saints. Que leur importent Agamemnon, Oreste, Idoménée, et tous ces héros que Childebrand lui-même, n'en déplaît à Boileau, dépasse de cent coudées ? Ces grands hommes pouvaient paraître aux païens dignes d'inspirer la muse épique et la muse dramatique ; mais les chrétiens, qui mettent la force morale au-dessus de la force matérielle et la dignité de l'âme au-dessus de toutes les loyautés de la terre, les trouvent bien petits quand ils les comparent à saint Paul, à saint Ambroise, à saint Bernard, à saint François-Xavier. Devant ces grandes figures, la poésie devrait se taire, si elle ne chantait que pour nous amuser. Des hymnes en l'honneur des saints ne sont pas susceptibles, il faut l'avouer, "d'ornements égayés" et de petits mots pour rire. Mais, puisque la poésie, étant la parole humaine à sa plus haute puissance, peut exprimer et produire les plus nobles émotions, il doit lui être permis de ne pas reculer devant l'émotion religieuse et la louange des saints.

Dès le quatrième siècle, et tant qu'il a existé une poésie purement chrétienne, n'ayant à peu près aucun contact avec la poésie païenne, les saints, ces héros des temps nouveaux, ont été chantés par les poètes, avec moins de talent sans doute que les héros de l'antiquité n'ont été immortalisés par Homère et Virgile, mais avec plus d'amour, plus de naïve admiration, plus de désintéressement de toute gloire littéraire. Prudence tresse des couronnes de vers iambiques, c'est son expression, pour les vierges et les martyrs. Saint Grégoire de Nazianze célèbre les solitaires dont les vertus embaument le désert. Saint Paulin ne se lasse pas d'écrire de nouvelles hymnes en l'honneur de saint Félix de Nole. Fortunat raconte la vie et les miracles de saint Martin. Ces histoires des saints étaient tellement merveilleuses que l'imagination n'avait pas besoin de les embellir : il suffisait de les mettre en vers. Elles formaient les épopées nationales de la société chrétienne. On ne pouvait en écouter le récit sans être édifié : on ne pouvait les écrire sans être récompensé de sa piété. Une légende irlandaise, rapportée par M. de la Villemarqué, raconte que le moine Angus, en voyageant, rencontra près

d'une église un tombeau où il vit des anges qui descendaient et remontaient sans cesse. — " Qui est enterré dans ce tombeau ? demanda-t-il au gardien de l'église. — Un pauvre vieillard qui ne vivait que d'aumônes, lui fut-il répondu. — Quelles bonnes œuvres a-t-il donc faites ? — Tout ce que je sais, dit le gardien, c'est qu'il avait l'habitude d'invoquer tous les saints dont il se rappelait les noms. — Mon Dieu ! s'écria Angus, quelle récompense méritera donc le poète qui célébrera les saints, puisque ce pauvre vieillard, qui redisait seulement leurs noms, reçoit de vous tant d'honneur ? "

M. le comte de Ségur n'a donc fait que revenir aux traditions chrétiennes en consacrant un long poème à saint François d'Assise. * Ne soyons pas surpris de son choix. M. Renan, qui ne peut être suspect d'enthousiasme irréfléchi pour les grands hommes du christianisme, n'a-t-il pas déclaré, dans l'introduction de son dernier ouvrage, que, s'il avait plusieurs vies, il en consacrerait une à raconter l'histoire de saint François d'Assise et de la grande famille religieuse qui perpétue depuis plusieurs siècles son nom et son souvenir ? Quel beau sujet d'épigramme pour sa plume toujours trempée dans le sirop ! " Le jeune démocrate d'Assise ", fantaisie pastorale, ferait le pendant du " jeune démocrate de Galilée. " La stigmatisation de saint François serait complète : il porterait les traces des clous enfoncés brutalement par les Juifs et des épingle enfoncées avec précaution par le professeur d'hébreu. Espérons que M. Renan se corrigera peu à peu de la manie de profaner ce qui est sacré, et que le séraphin d'Assise, déjà magnifiquement célébré par la poésie de Dante et par l'éloquence de Bossuet, aura toujours des admirateurs éclairés par la foi et embrasés par l'amour dont Jésus-Christ est le foyer.

M. le comte de Ségur n'est pas le premier poète français auquel saint François d'Assise ait inspiré une œuvre de longue haleine. En 1634, deux ans avant le Cid, fut imprimée à Paris, chez Nicolas Rousset, la *Sainte Franciade*, par Jacques Corbin, avocat au parlement de Paris. Sur la première page, on lisait ce modeste quatrain :

A genoux, Enéide, à genoux, Iliade !
 Adorez, toutes deux, ma sainte Franciade ;
 Car vous n'êtes que fable et pure vanité,
 Ma sainte Franciade est toute vérité.

La complainte du Juif errant est un modèle de style poétique à côté de ces douze chants de prose rimée. Jacques Corbin était un juris-

* *Le poème de saint François*, par M. le comte de Ségur. Paris, Poussielgue, éditeur.

consulte très-distingué : il eut le malheur de vouloir écrire en vers et de composer une épopée. Il avait, pour s'excuser, l'exemple de Richelieu, qui écrivait des tragédies et pourvoyait de riches canonicats tous ceux qui vantaient son génie poétique. Le redoutable cardinal pouvait tout se permettre, mais rien n'empêchait la satire de fustiger Jacques Corbin. Boileau a fait passer son nom à la postérité dans ces deux vers de l'Art poétique :

On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin et Lamorlière.

En 1786, à une époque où la *Henriade* était encore lue et regardée presque comme un chef-d'œuvre, un autre poème en douze chants, en l'honneur de saint François d'Assise, l'*Egyptiade*, fut publié par un capucin, le P. Joseph-Romain Joly. Cet écrivain aurait dû naître l'année où il mourut, en 1805. Il méritait de vivre en notre siècle, car il était homme à produire au moins dix volumes par an et à s'écrier avec un superbe dédain, comme M. L. Veullot devant le bagage littéraire de M. A. Dumas : " Qui n'a pas écrit cent volumes ? " Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, aussi inconnus aujourd'hui que son *Egyptiade*, le P. Joly était fort savant et ne manquait pas d'imagination, mais il n'avait aucun soupçon de l'art d'écrire et ne savait pas que le style seul peut rendre un livre immortel. Son poème, composé selon toutes les règles, n'est plus qu'une curiosité littéraire. On n'y trouve pas même autant de beaux vers qu'il y a de chants. Se conformant aux préceptes classiques, le P. Joly ne choisit qu'un fait pour sujet de son *Egyptiade* : le voyage de saint François en Egypte, pour convertir le Soudan. Mais, pour résumer toute la vie de son héros, il a recours à la machine épique par excellence, au récit. Le Soudan est curieux de savoir quel est l'étranger qui vient prêcher dans ses états. Il interroge un de ses prisonniers, Pierre de Nemours, qui, suivant l'exemple d'Enée à la cour de Didon et de Télémaque dans l'île de Calypso, raconte en quatre ou cinq chants l'histoire des premières années de saint François et la fondation de l'ordre des frères mineurs. Les démons, entre autres Belphégor, le plus terrible de tous, jouent un grand rôle dans le poème. Les vices et les vertus y sont personnifiés, comme dans la *Henriade*, pour combattre ou favoriser les projets de saint François. Afin de donner une idée du style poétique du P. Joly, nous citerons quelques vers de la description de la grotte où saint François, aux environs de Ptolémaïs, rencontre le prophète Elie :

Au centre d'un coteau dont la pente est fort douce,
Un rocher se présente environné de mousse.
On foule, en y montant, un beau gazon semé

De cent sortes de fleurs dont l'air est parfumé.
 Zéphir, en les pressant de son aile folâtre,
 En cueille les parfums dans des vases d'albâtre,
 Et de tous les côtés le fripon se portant,
 Sa main jette un trésor qui renait à l'instant.

Les douze chants du poème sont écrits sur ce ton. Partout la même élégance et la même noblesse. Pourtant, grâce à son héros, l'*Egyptiade* a eu deux éditions.

M. le comte de Ségur, on le croira sans peine, est de beaucoup supérieur à ses devanciers. Dans son *Poème de saint François*, il a fait preuve d'un vrai talent. Il a eu le bon esprit de ne pas s'emprisonner dans le moule de l'épopée classique, de ne pas composer péniblement une œuvre artificielle, avec accompagnement obligé de tempête, de songes, d'apparitions, de montée au ciel, de descente aux enfers. Il n'a pas eu besoin de recourir aux diables et aux magiciens, à Belphegor et à Astarté, à ce faux merveilleux aussi usé que Pluton et Jupiter. La légende de saint François a tant de poésie que tout alliege la profanerait. Le livre de M. de Ségur n'est pas un poème épique en douze chants égaux, précédé d'une invocation à la muse et débutant par cet éclat de trompette : "Je chante ce héros." C'est plutôt un recueil d'hymnes et de récits, rappelant les plus poétiques circonstances de la vie si exceptionnelle et si céleste de saint François. C'est une sorte de *romancero* chantant les faits et gestes, non plus du Cid Campéador, mais de l'un des plus vaillants champions du Christ. M. de Ségur a su parler naïvement de saint François, comme s'il avait cheminé à ses côtés avec ses premiers compagnons. On croirait entendre parfois le bienheureux Jacopone. Les dilettanti littéraires trouveront peut-être que ses vers sont quelquefois trop simples, mais ils n'ont pas été écrits pour eux. Ils sont écrits pour ceux qui ont, non-seulement le sens du beau littéraire, mais encore le sens du beau surnaturel et divin.

C'est à eux que nous offrons ce fragment :

LE MYSTÈRE DU BONHEUR.

Par un froid rigoureux, saint François, en voyage,
 Cheminait lentement avec frère Léon,
 Son enfant bien-aimé, son plus cher compagnon.
 Tout à coup il s'arrête, et dans son doux langage :
 " Léon, chère brebis du céleste Pasteur,
 Je veux t'apprendre en quoi git le parfait bonheur.

Quand les frères mineurs donneraient à la terre,
 L'exemple des vertus et de la sainteté,
 Quand leur foi, leur amour et leur simplicité

Feraient un paradis de chaque monastère,
Léon, frère Léon, doux agneau du Seigneur,
Ce ne serait pas là le pur et le vrai bonheur.
Quand nos frères, pareils aux célestes phalanges,

Connaitraient les secrets de la terre et des cieus,
Sauraient scruter des cœurs le fond mystérieux,
Et quand ils parleraient le langage des anges,
Léon, chère brebis du céleste Pasteur,
Ce ne serait pas là le pur et vrai bonheur.

Quand les frères mineurs, répandus dans le monde,
Verraient les nations, dociles à leur voix,
Se convertir en masse au signe de la croix,
Et l'univers uni dans une paix profonde,
Léon, frère Léon, doux agneau du Seigneur,
Ah! ce ne serait pas encor le vrai bonheur!"

François parlait ainsi tout le long de la voie,
Les yeux levés au ciel comme en ravissement,
Et le frère Léon, saisi d'étonnement,
Lui dit: " Si tout cela n'est pas la pure joie,
O mon père François, bien-aimé du Seigneur,
En quoi consiste donc le pur et vrai bonheur?"

Le saint lui dit alors: " A la cité prochaine,
Quand nous arriverons affamés et tremblants,
Si l'on nous dit: " Allez, vagabonds, fainéants!"
Et que l'on nous repousse avec mépris et haine,
Léon, chère brebis du céleste Pasteur,
Alors commencera pour nous le vrai honneur.

Et si, continuant, ce peuple nous bafoue,
Si, frappés, estropiés, sans asile et sans pain,
Demi-morts de fatigue, et de froid, et de faim,
Nous demeurons la nuit dans la neige et la boue,
Léon, frère Léon, doux agneau du Seigneur,
Alors nous goûterons le pur et vrai bonheur.

La souffrance, ô mon fils, est la royale voie,
Qu'il nous fait désirer d'un céleste désir,
Où nous devons marcher, où nous devons courir,
Les pieds ensanglantés et l'âme dans la joie.
Vivre et mourir en croix pour l'amour du Seigneur,
Frère Léon, c'est là le pur et vrai bonheur!"

L'abbé A. BAYLE.

NOUVEAUX MÉMOIRES

D'UN

BOURGEOIS DE PARIS.

(Voir page 126.)

Je demande pardon d'avance, non pas à M. Véron, mais au lecteur, du défaut d'ordre qu'il ne manquera pas de remarquer dans cette étude sur les *Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. M. Véron, comme ces grands esprits pour qui les règles ne sont pas faites, et qui, uniquement justiciables de leur génie, créent eux-mêmes leur poétique, suit en écrivant une méthode qui n'appartient qu'à lui. Ordinairement, on part pour arriver à un but en suivant la route qui y conduit ; ce n'est pas la méthode de M. Véron. Il ne marche pas pour arriver, il marche pour marcher ; en un mot, il se promène de long en large dans son livre, tournant à droite quand le cœur lui en dit, prenant à gauche quand il en a la fantaisie, s'enfonçant dans la première ruelle qui se trouve sur son passage, et ne dédaignant pas même les culs-de-sac. C'est le flâneur de l'histoire contemporaine. Comme cette méthode a été probablement soumise au jugement et à l'approbation de Mlle Sophie, je ne me permettrai pas de la critiquer. Je citerai seulement quelques exemples des licences que se donne l'auteur, afin que les lecteurs veuillent bien avoir quelque indulgence pour le malheureux critique qui s'essouffle à le suivre.

Ainsi, le docteur Véron, arrivant au 20 décembre 1848 et au ministère qui choisit le maréchal Bugeaud pour commander l'armée des Alpes, s'accoude nonchalamment sur sa table pour nous raconter l'anecdote suivante : " C'était un gai causeur, un caractère aimable, empressé auprès des dames (vous n'avez pas oublié qu'il s'agit du maréchal Bugeaud). Il avait beaucoup vécu à Périgueux avec M. Romieu, préfet de la Dordogne, et tout sérieux qu'était le général, il passait volontiers à son préfet ses saillies souvent trop vives et sa bonne humeur, qui d'ordinaire était un peu leste. Un soir qu'ils avaient diné chez les Frères Provençaux, le général se laissa conduire à la répétition d'un nouveau ballet : *la Révolte au Sérail*. Cette aimable émeute avait pour ses chefs légitimes les premiers et les plus charmants

sujets de la danse: Milles Noblet, Fitzjames, Vagon, Pauline Leroux, Duverney. Les nombreux bataillons en maillots et en jupons courts, armés de légers fusils, faisaient la charge en douze temps et exécutaient les manœuvres les plus gracieuses et les plus compliquées. Pensez donc à l'ébahissement du général, lorsqu'il vit, répandue sur ce champ de Mars si nouveau pour lui, cette armée coiffée de casques élégants! Mademoiselle Taglioni avait été nommée, par droit de conquête et par droit de naissance, au commandement en chef de ces jolis bataillons de danseuses. Soudain voici le général Taglioni qui présente au général Bugeaud son camarade la proposition de lui déléguer le commandement de toutes ces forces. Le général Bugeaud, content de cet honneur inespéré, l'accepte, et d'une voix forte et brève, il commande et dirige une suite d'évolutions à faire envie à la compagnie Charlet de la garde nationale. Il n'y eut pas dans les rangs pressés de ces jeunes coryphées une seule hésitation. Le *portez-armes* fut admirable, et le défilé splendide. On ne vit jamais dans une main plus forte une plus légère épée, et le général Bugeaud, la remettant au général Taglioni :— 'Madame, lui dit-il, je vous rends les armes.' "

Si le général Bugeaud rendit, en cette occasion, les armes à Mlle Taglioni, M. Véron est capable de rendre trois points à M. de Florian. On n'est pas plus Pompadour que l'ancien directeur de l'Opéra, et à côté des bustes de bronze, consacrés au rude soldat de l'Algérie et au vainqueur d'Isly, il lui dédie, dans la description qu'on vient de lire, un buste de sucre candi, enguirlandé de fleurs artificielles.

Une fois avec M. Bugeaud, le docteur Véron ne le quitte pas facilement. Il faut qu'il cite le portrait qu'a tracé de lui le préfet Romieu, qui passera à la postérité sur les ailes des hannetons, contre lesquels il a fait une ordonnance préfectorale célèbre, et dans les voiles sanglants du *Spectre rouge* qu'il a évoqué. Dans ce portrait, tracé par Romieu, nous remarquons cette phrase: "Le maréchal Bugeaud, dont les mœurs rustiques répugnaient au luxe et aux élégances de la vie, eût fait le repas de Probus et eût émerveillé, comme lui, les messagers de la cour de Perse, lorsqu'ils rencontrèrent l'empereur mangeant sur l'herbe un reste de pois au lard au milieu de ses légions conquérantes." Le docteur Véron nous permettra de faire remarquer ici qu'un tel éloge de la part de M. Romieu, est tout à fait désintéressé. Ce viveur célèbre était prêt à tout faire pour le maréchal Bugeaud, tout, sauf à accepter à dîner chez lui, à moins cependant que sa table ne fût mise comme le jour de la revue des séduisantes danseuses dans un des cabinets particuliers des *Trois Frères Provençaux*.

Je pourrais vous citer un autre exemple de la facilité avec laquelle le docteur Véron s'écarte de la ligne droite, dans ses récits bien

entendu, si je vous racontais comment il fit nommer M. Lautour-Mézeray préfet d'Alger, en faisant dîner le général Rulhière, dans les attributions duquel se trouvait la nomination à la préfecture d'Alger, avec Mlle Rachel, pour laquelle le général professait une vive admiration. M. Fould, le docteur Véron n'est pas fâché de nous le dire, était de la partie. C'était le bon temps ! je veux dire le bon temps du docteur Véron. Il protégeait ses amis, et même un peu le gouvernement ; s'il ne le dit pas, il l'insinue. Un directeur de journal est si puissant ! Mais j'aime mieux prendre un autre exemple beaucoup plus complet, et qui montre les tours et les détours qu'on peut faire en prenant pour guide l'association des idées.

Le docteur Véron, après avoir rappelé que la Constituante, dans une impardonnable lésinerie, avait fixé au chiffre *misérable* de 600,000 fr. les frais de représentation de la présidence de la république, et que M. Fould, meilleur interprète de la générosité de la France, proposa, le 4 janvier 1850, en sa qualité de ministre des finances, de les porter à 3 millions, raconte que la prorogation eut lieu immédiatement après le vote de cette proposition.

Puis, la prorogation lui remet en mémoire le voyage fait par les légitimistes à Wiesbaden et le voyage fait par les orléanistes à Claremont. Ce double voyage lui rappelle M. de Salvandy, qui, à cette époque, travailla à la fusion. Il en profite pour tracer un portrait de M. de Salvandy, pour remonter à son berceau, raconter son enfance, esquisser sa vie militaire, le peindre comme homme de presse, et bientôt comme homme politique et comme ministre. M. de Salvandy, à cause de ses efforts en faveur de la fusion, lui rappelle M. de Pastoret... qui, depuis... mais alors il était membre du comité légitimiste, avec MM. le duc de Lévis, le général de Saint-Priest, Berryer, le duc des Cars. M. de Pastoret lui rappelle le mot de Louis XVIII, qu'il raconte ainsi :

“ Un jour que le roi était en belle humeur et qu'il avait encore l'eau à la bouche d'une soupe aux haricots :—Marquis, dit-il à M. de Pastoret, aimez-vous les haricots ?—Sire, je ne fais jamais attention à ce que je mange.—Vous avez tort, monsieur, il faut faire attention à tout ce qu'on mange et à tout ce qu'on dit. M. de Pastoret ramène la pensée de M. Véron à la *Société des bonnes lettres*, parce que le dit marquis y était un auditeur assidu des leçons de physiologie qu'y faisait le dit docteur. Tout aussitôt l'histoire de la *Société des bonnes lettres* vient se placer sous la plume de M. Véron avec les charmantes femmes qui, s'écrie le professeur reconnaissant, “ étaient la grâce et l'ornement des discours des professeurs,” Mme Roger, “ jolie entre les belles ;” Mme Auger ; Mme Michaud, très belle et de beaucoup d'es-

prit ; Mme Lacretelle, femme de l'éloquent historien." Après les femmes viennent les collègues de professorat du docteur Véron, entre autres M. Malitourne. M. Malitourne lui rappelle la *Quotidienne* ; la *Quotidienne*, MM. Michaud, Laurentie, dont il a le bon goût de dire du bien, et sa propre collaboration dans ce journal. Puis, par un crochet rapide, il saute du voyage de Wiesbaden à celui de Claremont. Il y rencontre M. Thiers, sa bête noire, une bête de beaucoup d'esprit, et cela pour arriver à la lettre que le docteur Guéneau de Mussy écrivit à M. Véron, à l'occasion d'un article publié par celui-ci dans le *Constitutionnel*, sur la mort de Louis-Philippe, article dont la reine Marie-Amélie avait été extrêmement touchée.

C'est ainsi que M. Véron en revient toujours à M. Véron. Madame de Genoude disait de M. de Chateaubriand : " Ce grand homme verrait si bien s'il ne se mettait pas si souvent devant lui ! " Qu'il me soit permis de dire que M. Véron lasserait moins ses lecteurs s'il ne marchait pas toujours derrière lui. Sa personne est à la fois le point de départ et le but de son livre. S'il parle de ses rapports avec M. Thiers, c'est pour se donner le beau rôle. Il tient à constater que dans certaines circonstances M. le comte Walewski lui a rendu une visite. A ce propos il raconte, suivant son ordinaire, la vie accidentée du président actuel du Corps Législatif, sans oublier ses essais dramatiques et en particulier l'*Ecole du monde*, cette comédie dont l'auteur garda superbement l'incognito en laissant le mot d'anonyme à la roture littéraire. " La foule grondait et battait des mains," ajoute le bourgeois de Paris. J'assistai à la première représentation de cette pièce, celle où certainement j'ai vu faire le plus de révérences et de saluts ; et je puis affirmer à M. le docteur Véron que les sifflets étaient en très grande majorité. Mais je m'aperçois que le mot de sifflet est irrévérencieux quand il s'agit d'une excellence ; écrivons donc que le public grondait, et même grondait très fort. Quand le docteur Véron a raconté la vie, les revers et les succès du comte Walewski, il passe à M. de Persigny. M. de Persigny, qui n'était pas alors duc, eut le bon esprit de faire plusieurs visites au docteur Véron, qui les lui rend au centuple dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. M. de Morny n'est pas non plus oublié ; mais, comme il est mort, il passe après M. de Persigny. Que voulez-vous ? les absents ont toujours tort, et les morts sont des absents éternels. Le général Fleury ; l'intermédiaire ordinaire des rapports de l'Élysée avec le directeur du *Constitutionnel*, a aussi sa niche dans cette galerie de Statues.

Lorsqu'il s'agit du président de la république, l'auteur épuise les formules de l'admiration. Il le suit partout ; dans la prison de Ham d'abord, sous les voûtes de laquelle le bourgeois de Paris retrouve, avec

une émotion qui ne lui est pas ordinaire, les traces du captif de Boulogne. Il déclare même qu'il a vu les murailles du château "pleurer leur ancien captif." Malgré cette preuve merveilleuse de sensibilité donnée par les murailles du château de Ham, j'oserai certifier que si la prison a pleuré le prisonnier, le prisonnier n'a pas pleuré la prison. Cependant le docteur Véron a ici à votre service une petite historiette qui pourrait faire croire le contraire. Cette historiette, la voici : " M. Belmontet, dont le fils est le filleul du prince Pierre Napoléon,— l'histoire saura gré au docteur Véron de ce détail,— avait obtenu de M. de Rémusat, ministre de l'intérieur en 1840, l'autorisation d'aller visiter le prisonnier de Ham. Il fut reçu dans cette ville par le commissaire de police. Celui-ci, que M. Belmontet avait assez mal traité, quoiqu'il fût, ou parce qu'il était son compatriote, vint lui proposer un plan pour faire évader le prisonnier. Il ne s'agissait plus que d'obtenir le consentement du prince Louis. Le lendemain M. Belmontet lui transmit cette proposition.

" Le prince, en ce moment, la tête dans ses mains, continue le docteur Véron, réfléchit pendant quelques minutes ; puis, se relevant brusquement, d'un geste résolu, il répondit : " Non ! le peuple français ne s'occuperait plus de moi, il ne prendrait plus le même intérêt à ma cause. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Revenu de toutes les illusions de la jeunesse, je trouve dans l'air qu'on respire en France, dans mes études, dans mes travaux et dans le calme de ma prison un charme indéfinissable que ne m'avaient jamais causé les plaisirs et la liberté dont je jouissais sur la terre étrangère."

Se relever brusquement d'un geste résolu est un peu hardi ; mais le docteur Véron nous a appris dans sa préface qu'il a beaucoup frayé avec Tacite et Juvénal, le prosateur et le poète qui ont le plus pratiqué le style elliptique. Le bourgeois de Paris ajoute que c'est pendant sa captivité que le futur empereur acquit " cette instruction, cette expérience, ces connaissances historiques, ces vues pratiques neuves et de haute portée qui étonnent ceux qui ont l'honneur de l'approcher." Il rapporte à ce sujet le mot de Napoléon III à un personnage considérable qui paraissait frappé d'étonnement après avoir eu une conversation avec lui : " Oubliez-vous que j'ai étudié à l'université de Ham ! " Il paraît qu'au bout d'un certain temps, le captif de Ham trouva que ses classes étaient terminées ; car M. Véron raconte avec la même admiration comment il sortit de sa prison : " L'Europe entière, s'écrie-t-il, vous redirait par quelle habileté suprême, son chien même étant de complicité dans sa fuite, le futur empereur traversa d'un pas ferme, en plein jour, sous l'habit d'un ouvrier, ce seuil de fer ! "

Vous voyez que le style du bourgeois de Paris s'élève avec son sujet :

Si canimus sylvas, silvæ sint consule dignæ.

Je connaissais bien le concours dévoué qu'avait prêté le docteur Conneau au captif de Ham dans sa fuite ; mais j'avoue que je ne connaissais pas la complicité du chien. Je recommande à M. Véron de mettre, à ce sujet, une note au bas de la page, dans la première édition des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*.

La tonique s'élève encore quand il s'agit de raconter la journée du 2 décembre. Mais ici, il me devient impossible de suivre l'auteur.

Je ne serais peut-être pas toujours de son avis et, ne pouvant ni l'approuver ni le contredire, je me borne à constater que ce chapitre d'histoire reste encore à faire. Parmi toutes les inexactitudes que contient le récit du *Bourgeois de Paris*, je n'en signalerai qu'une.

Il assure que quelques jours après le 2 décembre, M. Thiers qui se promenait sur les boulevards fut reconnu par des enfants qui étaient bien des gamins de Paris, et qui se mirent à crier d'un air narquois : *L'empire est fait ! l'empire est fait !* Pour admettre l'authenticité de cette petite anecdote, il faut oublier que M. Thiers, qui avait été mis à Mazas le 2 décembre, transféré de là au château de Ham, dont M. Véron a vu les murailles pleurer, fut éloigné par mesure de sûreté générale, et transporté en Angleterre. Il lui aurait été donc bien difficile de se promener peu de jours après le 2 décembre sur les boulevards. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire ; mais quand elle est ainsi écrite, elle ne dure pas aussi longtemps que celle de Tacite que M. Véron s'est donné pour modèle.

Cela dit, je laisse M. Véron à ses enthousiasmes et à ses antipathies. Savez-vous que Napoléon III lui a écrit et que, comme de raison, M. Véron ne manque pas de citer la lettre. Quelque chose de plus. Savez-vous que l'élu du 10 décembre a bien voulu " honorer d'une auguste visite la modeste demeure " du rédacteur en chef du *Constitutionnel* ? — " Comme le prince jetait les yeux à travers les vitres de ma fenêtre sur le jardin des Tuileries. — Vous êtes très-bien ici, monsieur Véron, me dit-il. — Monseigneur, lui dis-je, j'habite cet appartement depuis 1847, et comme je prévoyais qu'on sauterait à pieds joints par dessus *la réforme*, qu'on irait plus haut et plus loin, j'ai gardé cet appartement pour regarder passer la révolution de février 1848. — Restez ici, vous avez de l'air, du soleil, vous avez vue sur un grand jardin et sur plusieurs monuments. Mais, il faut espérer que de vos fenêtres vous ne verrez plus passer de révolution. "

Ainsi se termine cette conversation historique qui fut un des grands honneurs de la vie de M. Véron. M. Véron garde encore inscrit dans ses archives un mot qu'il regarde comme un de ses titres de noblesse, et qui flatte, dit-il, beaucoup sa vanité bourgeoise. Une des premières

fois que le futur empereur vit le rédacteur en chef du *Constitutionnel*, il parut frappé de son énorme corpulence, et lui dit : “ Mon Dieu ! monsieur Véron, que vous êtes gros ! ” Ici Napoléon III parlait de M. Véron comme en parlera l'histoire. Elle ne dira pas de lui : Ce fut un grand homme ! mais, ce fut un gros homme !

ALFRED NETTEMENT.

DE LA RÉUNION
DE
L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ANGLETERRE
A L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

I

Une des plus belles et des plus importantes pages de l'histoire de l'Eglise contemporaine est, sans contredit, celle qui a trait au mouvement vers le catholicisme qui a commencé en Angleterre, il y a vingt-cinq à trente ans. Or, cette page vient de nous être retracée de la manière la plus complète et la plus intéressante dans l'ouvrage dont le titre se lit en tête de cet article, et que vient de publier M. J. Gondou.

Tous nos lecteurs connaissent cet heureux et providentiel mouvement ; ils savent qu'il s'est manifesté surtout dans une fraction considérable de l'Eglise anglicane qui a eu pour chef le docteur Pusey, membre et professeur de l'Université d'Oxford, et qui, dans ces dernières années, a fourni un grand nombre de conversions parmi les hommes les plus éminents de la grande-Bretagne ; ils n'ignorent pas enfin que ce célèbre docteur a publié, tout récemment, un ouvrage où il semble se rapprocher davantage encore du catholicisme et être animé du plus ardent désir de voir l'Eglise officielle d'Angleterre se réunir à Rome.

De là, peut-on dire, une nouvelle phase dans le travail de retour dont nous parlons ; de là dans la fraction de l'Eglise anglicane qui se donne le nom d'Anglo-catholique, une nouvelle évolution, une certaine agitation précieuse qui ne pourra, nous ne saurions en douter, que tourner au profit de la vérité et entraîner définitivement les esprits sérieux et instruits vers le catholicisme.

L'écrit récent du docteur Pusey est intitulé : *Irenicon* (écrit de pacification). Il a excité le plus vif intérêt et a eu un grand retentissement. Bien certainement, dans l'intention de l'auteur, cet écrit a été une branche d'olivier offerte à Rome ; il a cru, en le publiant, faire un pas vers elle, ce qui n'a pas laissé que de scandaliser les protestants restés en chemin. Le docteur Pusey y demande la réunion des trois Eglises : romaine, grecque et anglicane ; mais les conditions qu'il met à cette réunion sont formulées de telle manière qu'on a pu lui dire : "Un héros de l'antiquité enveloppait son glaive de myrthes, excusez-moi de vous le dire : vous nous lancez votre branche d'olivier avec une catapulte *."

Ce mot est du célèbre docteur Newmann qui a fait l'examen critique de l'écrit du docteur Pusey, lequel a encore rencontré, parmi ses contradicteurs, Mgr Manning, Archevêque de Westminster, c'est-à-dire, les deux plus illustres convertis sortis du mouvement dont le docteur Pusey a pris autrefois l'initiative.

Assurément, ce n'est pas que ces écrivains si autorisés et dont l'un occupe un rang élevé dans la hiérarchie sacrée, ne soient disposés à se réjouir des tentatives de leur ancien collègue et ami ; bien loin de le repousser, leurs cœurs lui sont toujours grands ouverts. Mais la vérité, l'intégrité des principes doivent passer avant tout, ainsi que l'explique Mgr Manning en une belle page de l'ouvrage qui va nous occuper, et que nous croyons devoir citer tout d'abord.

" On pourra regarder comme une chose étrange que nous, qui portons témoignage de l'unité de l'Eglise dans le monde entier, soyons si lents à aller en avant pour rencontrer ceux qui s'approche de nous en nous invitant à l'union. Cette lenteur ne vient pas, Dieu le sait, d'un sentiment d'indifférence pour la division ou d'un défaut d'attention pour les misères et les dangers du schisme, ou de notre insensibilité pour le déshonneur de notre divin Maître. Je dirai, pour ma part, s'il m'est permis de parler de moi-même, qu'il y a plus d'un quart de siècle que la pensée et le nom de l'unité ont tellement occupé mon esprit, qu'on m'en a souvent fait un reproche. Dans tout ce laps de temps, le désir et la prière de mon cœur ont été non-seulement de voir les membres du corps anglican réunis dans l'unité catholique, mais encore les millions de dissidents, c'est-à-dire, tout le peuple anglais, et spécialement de voir la multitude de ses pauvres au noble cœur de nouveau unis dans les liens de la paix et de la vérité.

" Nous croyons que l'union est un don très-précieux, mais moins précieux cependant que la vérité. Il n'est rien que nous ne soyons prêt à faire ou à souffrir, par la grâce de Dieu, pour effectuer ou avancer

* Voir page 301 du volume dont nous rendons compte.

la réunion, dans l'unité de l'Eglise, de tous ou de quiconque se trouve hors du troupeau. Aussi prions-nous de tout cœur pour que Celui qui a inspiré et nourri ce désir d'union puisse le mûrir et le perfectionner ; pour qu'il écarte tous les obstacles à son accomplissement, en purifiant les cœurs de tout attachement à leurs erreurs et à leur état de séparation, en purifiant les intelligences de manière à ce qu'elles puissent voir la foi immuable et la seule unité de l'Eglise catholique romaine. Pour notre part, nous ferons tout ce qui pourra entretenir et fortifier ces sentiments.

“ La vision de l'Angleterre redevenue catholique, de son peuple franc et énergique de nouveau élevé par la foi aux sentiments les plus sublimes de l'Eglise catholique, de nos schismes domestiques étouffés, de nos amères controverses terminées, et de toutes nos facultés se détournant du conflit où nous sommes réciproquement engagés pour triompher du péché et de l'incrédulité qui, jour et nuit, dévorent les âmes de toutes parts ; cette vision est aussi belle, aussi éblouissante que l'image de la Jérusalem céleste que l'Apôtre vit descendre des cieux. Il n'y a qu'une chose plus belle et plus imposante que cette vision : c'est la Jérusalem céleste elle-même, non en image, mais en réalité ; l'Eglise catholique répandue dans le monde entier, dans la parfaite harmonie d'unité et de vérité, indéfectible et infaillible, incorruptible et immuable, la mère de nous tous, le royaume de Dieu sur la terre.

“ Nous sommes prêts à acheter la réunion de nos frères séparés à n'importe quel prix, qui n'impliquera pas le sacrifice d'un *iota* ou d'une partie quelque faible qu'elle soit de l'ordre naturel d'unité et de foi. Quand, il y a une cinquantaine d'années, un écrivain, plus zélé que circonspect, parla d'une réunion des Eglises anglicane et catholique, l'évêque Milner répondit avec son vigoureux bon sens et son instinct hautement catholique : *Si nous nous unissons à elle, l'Eglise universelle se séparera de nous.* C'est là le seul prix que nous ne pouvons pas donner, même pour un bonheur aussi grand que celui de la réconciliation de l'Angleterre ; mais nous ne devons pas être mal jugés pour cela ; ce n'est pas que nous ne voulions pas, mais c'est que nous ne pouvons pas échanger ou donner ce qui ne nous appartient pas. L'autorité divine et infaillible de l'Eglise pose des limites à notre puissance et à nos désirs. Nous ne pouvons offrir l'unité qu'à la condition à laquelle nous l'avons : Soumission sans conditions à la voix vivante et perpétuelle de l'Eglise de Dieu. Si cette condition est refusée, ce n'est pas nous qui empêchons l'unité, car ce n'est pas nous qui imposons cette condition, mais l'Esprit de vérité qui réside pour toujours dans l'Eglise.”

Tel est le noble et loyal langage que tient Mgr Manning au docteur

Pusey. De son côté, le docteur Newmann n'est ni moins précis, ni moins exact et inflexible en ce qui touche la doctrine, en même temps qu'il est rempli d'affection sincère à l'égard de la personne du célèbre membre de l'Université d'Oxford. Citons également quelques-unes des paroles de M. Newmann au docteur Pusey. Le lecteur aura ainsi une idée nette de l'esprit et de la portée des répliques des deux illustres champions du catholicisme :

“ Il n'est personne qui, désirant voir rétablir l'union de la chrétienté, après ses nombreuses et trop longues divisions, puisse éprouver d'autre sentiment que celui de la joie, mon cher Pusey, en voyant, par votre récent volume, que vous trouvez moyen de nous faire des propositions précises pour effectuer ce grand objet, et que vous êtes en mesure de poser les bases et les conditions auxquelles vous pouvez concourir à avancer cette union. Il n'est pas nécessaire que nous donnions notre concours aux détails de votre plan ou que nous acceptions les principes qu'il implique, pour nous réjouir de ce fait important que, avec votre expérience personnelle du corps anglican et votre connaissance de sa composition et de ses tendances, vous considérez le moment venu où vous et vos amis pouvez, sans imprudence, appliquer vos pensées à la méditation d'une telle entreprise.....

“ Je ne vois nulle part quelqu'un parmi vous, ni dans notre communion, ni, je le suppose, dans l'Eglise grecque, qui puisse influencer un nombre si considérable d'hommes vertueux, aussi capables, aussi instruits aussi zélés que ceux qui se trouvent plus ou moins sous votre influence ; et je ne saurais leur faire un compliment plus flatteur que de leur dire qu'ils devraient tous être catholiques, ni leur rendre un service plus affectueux que de prier pour qu'ils le soient un jour. Je ne saurais non plus, quand à moi, faire, j'en ai la confiance, un acte plus agréable au divin Seigneur de l'Eglise, ou plus loyal et plus conforme à mon devoir envers son Vicaire sur la terre, que de tenter, quoique faiblement, d'avancer la réalisation de ce grand événement.

“ Je sais la joie qu'éprouveraient les hommes consciencieux dont je parle, de ne faire qu'un avec nous. Je sais de quel transport spontané leur cœur serait saisi à la seule pensée de l'union, et quels sont leurs soupirs après ce grand privilège dont ils sont privés : la communion avec le Siège de Pierre, son présent, son passé et son avenir. Je fais ces conjectures d'après ce que j'avais moi-même l'habitude de ressentir quand j'étais encore dans l'Eglise anglicane. Je me souviens bien quel être délaissé j'étais à mes propres yeux quand je tirais des rayons de ma bibliothèque les volumes de Saint Athanase ou de Saint Basile, et que je me mettais à les étudier ; et combien, au contraire, quand je fus enfin entré dans la communion catholique, j'embrassai ces mêmes

volumes avec délices, avec le sentiment que je retrouvais en eux beaucoup plus que ce que j'avais perdu, et tout en m'adressant directement aux Saints glorieux qui en ont fait présent à l'Eglise, je disais à ces pages inanimées : *Sans aucune méprise, vous êtes maintenant à moi et je suis à vous!* Telle serait, je le comprends, la joie des personnes dont je parle, si, un matin, en se réveillant, elles se trouvaient légitimement en possession des traditions et des espérances des catholiques, sans avoir à faire violence à leur propre sentiment du devoir.....

“ Je reconnais pleinement les droits de la conscience en cette matière. Je ne trouve pas mauvais que vous exposiez aussi clairement et aussi complètement que vous le pouvez, les difficultés qui s'élèvent dans la voie qui doit vous unir à nous. Je ne m'étonne pas que vous commenciez par stipuler des conditions d'union, quoique je ne les approuve pas moi-même, et je pense que dans le cas où l'événement se réaliserait, vous vous contenteriez de les abandonner. Des représentations comme celles que vous faites sont nécessaires pour ouvrir le débat : elles précisent la situation du pays et servent à déblayer le terrain. Cela dit, après avoir fait ces concessions, je suis obligé, en toute humilité, d'ajouter ce qui, je le crains, mon cher Pusey, vous causera de la peine. J'ai cependant la confiance, mon très-cher ami, que vous ne serez pas fâché contre moi, si je dis ce que je dois dire sous peine de ne rien dire du tout : c'est qu'il y a, dans le fond de votre volume ou dans la manière dont vous parlez, beaucoup de choses calculées pour blesser ceux qui vous aiment bien, mais qui aiment encore davantage la vérité.....

C'est dans ce sentiment tendre et fraternel, c'est avec cette courtoisie chrétienne, que Mgr Manning et le docteur Newmann combattent ou plutôt examinent l'*Irenicon* du docteur Pusey. Ils sont pleins d'égards pour celui qu'ils ont laissé, hélas ! encore si en arrière sur le chemin de la vérité catholique ; mais aussi ils maintiennent les droits de cette vérité sainte, et ils sont d'autant plus forts pour la défendre, ils sont d'autant plus fermes sur le terrain doctrinal qu'ils se montrent plus charitables envers leur honorable contradicteur. C'est là un point qu'il était utile, ce nous semble, de faire ressortir, afin que certains esprits qui sont toujours portés à accuser les catholiques d'intolérance et de sévérité outrée, ne se méprissent point sur le vrai caractère de la polémique actuellement engagée entre les plus éminents catholiques d'Angleterre, et la fraction des *anglo-catholiques* qui, se trouvant plus que jamais mal à l'aise dans l'Eglise établie dont ils sont loin d'accepter toutes les doctrines, aspirent à l'union et se tournent de plus en plus vers l'Eglise catholique qui seule peut combler le vide de leur conscience.

II

A notre sens, aucun ouvrage plus que celui qui nous occupe, ne met en complète lumière ce double fait : d'une part la sollicitude de l'Eglise catholique pour l'Angleterre et l'amour avec lequel elle tend les bras à ses enfants encore égarés dans les erreurs et les préjugés du protestantisme ; et, d'autre part, la marche heureusement progressive de ceux-ci vers leur Mère, la seule vraie Eglise, colonne et base de la vérité. Et, par conséquent, aucun livre ne nous paraît plus utile pour nous tenir parfaitement au courant du grand mouvement religieux des esprits dans la Grande-Bretagne ; mouvement dont nous parlent bien quelques journaux, de temps en temps, mais que, pour la plupart, nous ne connaissons point à fond et dont, faute de détails suffisants, nous ne saisissons pas l'ensemble et la portée dans un avenir plus ou moins prochain.

L'auteur de cet ouvrage, M. J. Gondon, auquel nous devons déjà divers travaux sur ce point important de l'histoire contemporaine de la sainte Eglise, ne s'est pas borné, en effet, à donner la traduction des écrits de Mgr Manning et du docteur Newmann, publiés à l'occasion de l'*Irenicon* du docteur Pusey. Il a fait plus : il a encadré ces écrits si solides et si remarquables dans les faits de l'histoire qui en font ressortir davantage encore l'excellence, et il s'est attaché à les environner des documents qui les éclairent et qui en font mieux comprendre l'importance.

Son livre s'ouvre, après un avant-propos que la *Revue* a reproduit dans son dernier numéro, par un beau travail de Mgr Manning sur la réunion de la chrétienté, et qui a été adressé par l'Archevêque de Westminster aux membres de son clergé. Dans cet écrit, l'éminent prélat montre avec une haute raison, une grande puissance de logique, un vaste savoir et une inébranlable fermeté, qui ne déroge en rien à la charité, que la seule base possible dans laquelle puisse se cimenter la réunion de la chrétienté est la soumission complète et sans condition de jugement particulier à la voix vivante de l'Eglise catholique. Il n'était guère possible, on le comprend, de donner à ce volume une Introduction plus solide, et nous remercions M. Gondon de la traduction si exacte et si remarquable qu'il a faite de l'écrit de Mgr Manning.

Après cette Introduction si bien adaptée, l'auteur, dans son premier chapitre, nous retrace d'abord l'histoire des tentatives qui ont eu lieu, aux siècles précédents, par diverses sectes protestantes pour entrer en communion avec l'Eglise greco-russe. Il nous fait connaître ensuite avec des détails extrêmement curieux et instructifs, les efforts tentés de nos jours et sous nos yeux par les puseyistes pour arriver à ce rapprochement.

Au deuxième chapitre nous trouvons les témoignages de sympathie

qui ont été constamment donnés par l'Eglise de France à l'Eglise séparée d'Angleterre. L'auteur laisse ici la parole surtout à NN. SS. les Evêques ; il montre, en outre, que l'exemple de l'Eglise de France a été suivi dans divers pays catholiques ; que partout et jusqu'à Rome, on s'associe aux manifestations de sympathie pour le retour de l'Angleterre à la foi catholique. Ces deux chapitres font parfaitement ressortir l'opposition et le contraste que présente l'attitude des deux Eglises en présence des aspirations anglicanes.

Puis vient un troisième chapitre, d'un intérêt plus actuel, si nous pouvons dire, plus direct à la situation présente, et qui nous donne des renseignements peu connus ou tellement épars qu'il serait difficile de se les procurer. Il s'agit des tendances de retour à l'unité catholique, tendances qui se sont fait jour à diverses époques, mais dont les manifestations plus ouvertes datent principalement de vingt-cinq à trente ans. L'auteur nous fait connaître l'origine et les sentiments des puseyistes, les *Traité pour le temps présent*, les tendances et les luttes du *British Critic* ; il nous fait l'histoire des discussions qui furent soulevées par cette fraction de l'Eglise anglicane, et nous montre que, si les objections actuelles sont les mêmes qu'en 1841, les tendances de retour sont néanmoins aujourd'hui plus accentuées.

C'est ce que constate M. Gondou : " Les réflexions qu'inspirent, en 1866, à Mgr Manning les écrits du docteur Pusey et des unionistes, dit-il, ne s'appliquent-elles pas avec la plus parfaite exactitude aux écrits puseyistes de 1841 ? Nous ne voyons dans la situation qu'une différence : c'est que les tendances qui, il y a vingt-cinq ans, avaient contre elles leur nouveauté, ont reçu la consécration du temps. Ces tendances, qui se manifestaient dans une phalange d'hommes d'élite, se sont généralisées ; elles se produisaient avec hésitations et timidité, tandis qu'elles sont aujourd'hui hardiment avouées. En 1841, le docteur Pusey n'eût pas publié son *Irenicon*, et nous n'eussions pas trouvé deux cents membres du clergé anglican prêts à entrer en correspondance avec Rome, comme l'ont fait, en 1865, les auteurs de la Lettre au cardinal Patrizzi. En 1841, les puseyistes priaient pour demander au ciel le retour à l'unité, mais ils ne songeaient pas à solliciter les catholiques de s'unir à eux pour prier en commun. C'est cependant ce qu'ils ont fait, lorsqu'ils ont organisé, en 1857, l'Association dont nous entretenons Mgr Manning *, et qui a motivé les lettres du cardinal Patrizzi. En attendant l'unité de foi, les fondateurs de l'Association cherchaient à établir l'unité de prière."

* Dans son écrit sur la réunion de la chrétienté, et qui forme, comme nous l'avons dit, l'Introduction de l'ouvrage qui nous occupe.

Le docteur Newmann constate aussi le changement progressif qu'il s'est opéré, quand il dit en s'adressant au docteur Pusey : il y a vingt-cinq ans, on écrivait dans le *British Critic* : "Jusqu'à ce que Rome cesse d'être ce qu'elle est en pratique, l'union est IMPOSSIBLE entre elle et l'Angleterre ;" vous, au contraire, vous déclarez que l'union est POSSIBLE, dès que l'Italie et l'Angleterre ayant la même foi et le même centre d'unité, sont en droit de maintenir séparément leurs opinions théologiques."

Quant à établir une unité factice par la communauté de prières, Rome, dans sa vigilance, a dissipé cette illusion en posant la question sur son véritable terrain, et elle l'a fait : 1o dans une lettre de S. Em. le cardinal Patrizzi, en date du 16 septembre 1864, à tous les Evêques d'Angleterre ; et 2o dans une autre lettre du même cardinal, datée du 8 novembre 1865, en réponse à une lettre que le clergé anglican lui avait adressée. Toutes ces lettres, M. Gondon nous en donne la traduction à la fin de son troisième chapitre, avec le texte dans l'Appendice. Notons ici que l'écrit de Mgr Manning, qui sert d'introduction au volume, outre sa valeur propre, est, en même temps, le plus éloquent et le plus solide commentaire de la lettre du cardinal Patrizzi aux Evêques catholiques d'Angleterre.

Le quatrième chapitre contient l'exposé de la discussion actuelle.

Après nous avoir fait étudier les divers incidents qui se rattachent au mouvement de retour que rien n'arrête, M. Gondon précise ici le point où ce travail de rénovation en est arrivé aujourd'hui. Il nous entretient du docteur Pusey, sur lequel il donne des détails biographiques intéressants ; il étudie ses ouvrages, ses sentiments, montre ses illusions, ses inconséquences, mais aussi sa sincérité, et arrive à son dernier écrit, l'*Irenicon*, écrit remarquable sous plus d'un rapport, mais, hélas ! bien déplorable au point de vue de la science et de la logique.

Pour le docteur Pusey, le schisme photien et l'hérésie anglicane sont au même titre que le catholicisme de véritables branches de la véritable Eglise. Aussi, dans son projet de réunion de la chrétienté, met-il pour première condition que Rome interprêtera ses doctrines et expliquera ses pratiques de façon à ce qu'elles puissent être acceptées par les deux Eglises grecque et anglicane ; et, en conséquence de cette prétention, il soutient que l'infaillibilité de l'Eglise universelle demeure suspendue jusqu'à ce qu'elle entre de nouveau dans l'unité. Avec cela, il n'en prétend pas moins adhérer aux décrets du Concile de Trente ! Il est vrai qu'il les interprète à sa manière ; il fait profession de rejeter ce qu'il nomme le vaste système de l'enseignement pratique en vigueur aujourd'hui dans l'église romaine ; ne comprenant pas la nature du

culte que nous rendons à la très-sainte Vierge, il le représente sous les couleurs les plus fausses; en un mot, il consent à se soumettre aux décrets formels du passé, pourvu qu'on leur donne le sens qu'il lui plaît de leur donner, mais il rejette la voix vivante de l'Eglise enseignante. Tel est, en quelques lignes, le contenu de l'*Irenicon*, dont M. J. Gondon fait un résumé étendu avec citations nombreuses; analyse lucide, impartiale, ferme, parfaite, que l'auteur termine par ces paroles excellentes adressées au docteur Pusey :

“ Pour simplifier la question, le débat pourrait être ramené à ce seul point : Admettez-vous réellement toute la doctrine définie par le Concile de Trente et acceptez-vous Bossuet pour arbitre sur les points dont le sens serait controversé ? Si vous acceptez les décisions du Concile de Trente dans le même esprit de Bossuet, et si vous tenez à être aussi catholique que ce grand Evêque, nous touchons évidemment à la solution que vous cherchez. Mgr Manning vous a rappelé déjà l'opinion de Bossuet sur le Concile de Trente et sur la suprématie du Pape. Qu'avez-vous à répondre à son argumentation ?

Tous les catholiques ont une trop grande confiance en votre sincérité pour croire que vous vouliez en rester là. Vous vous êtes adressé à eux au nom de l'Eglise anglicane, il ne vous est plus possible de reculer devant des explications, sous prétexte que vous êtes un *simple prêtre sans autorité*. Vous avez parlé en plénipotentiaire; vous avez formulé des propositions; vous ne pouvez abandonner ce rôle, quel que soit votre amour du silence et votre désir de vous recueillir : contrairement à ce que vous pensez et à ce que vous dites, au début de votre ouvrage, ce serait faillir à un devoir. L'intérêt qu'a excité votre ouvrage, l'attention avec laquelle vos adversaires et vos amis l'ont examiné, les sympathies qui vous ont été exprimées même par ceux qui vous ont combattu avec le plus de vigueur, la justice rendue à vos intentions, l'hommage rendu à votre caractère, sont autant de circonstances qui ne vous permettent pas de vous taire. Si l'autorité si grande de votre ancien ami, l'Archevêque Manning, ne vous suffit pas pour dissiper vos doutes, pour préciser les points sur lesquels vous désirez encore des explications, adressez-vous à nos Evêques, adressez-vous à Rome; mais ne vous arrêtez pas en si bonne voie, et surtout ne soyez pas arrêté par la préoccupation de faire de l'union une question collective, car c'est la pire des illusions.

“ Si vous êtes un *simple prêtre sans autorité*, dites-nous quelles sont les autorités de votre Eglise avec lesquelles une question d'union pourrait être traitée ? Votre Eglise est une création de l'Etat, dont les intérêts même en matière de doctrine, sont réglés par la Reine, par le Parlement, par certaines Cours de justice. Laquelle de ces autorités s'associe à vos

sentiments et désire entrer en communion avec l'Eglise catholique romaine ? S'il en est quelqu'une, faites-la connaître, et que votre Eglise délègue ses pouvoirs, comme Eglise, à quelque représentant autorisé pour traiter en son nom. Jusque-là, vous êtes tenu de continuer, vous simple prêtre, la mission que vous vous êtes donnée, et quand l'œuvre que vous avez si courageusement entreprise aura été menée à fin, quand, par des explications réciproques, vous serez arrivé à préciser les points en litige, ce sera à vous, à vous qui exercez dans vos Universités, dans votre Eglise, auprès de vos hommes d'Etat, une influence si justement acquise par votre science, vos vertus, votre zèle pour le bien, à vous assurer de leurs dispositions et à leur faire comprendre les avantages de l'union à laquelle vous aurez travaillé dans l'intérêt commun.

“ Et si vous vous apercevez alors que, dans l'ardeur de votre charité, vous vous êtes fait illusion sur les sentiments de votre Eglise, que vous ne pouvez arriver ni à la ramener à l'unité, ni à la séparer de l'Etat qui la domine et la prive de sa liberté, vous reconnaîtrez que si Dieu a rendu sensibles autour de vous les effets de sa grâce, c'était pour vous attirer à Lui et non pour vous voir persister dans votre isolement ; vous reconnaîtrez alors la sagesse des conseils de Mgr Manning, et, sans attendre une réunion collective, qui peut rencontrer tant d'obstacles, vous viendrez vous et vos amis, comme l'ont fait Newman, Oakeley, Palmer et tant d'autres, vous reposer de vos labeurs au sein de l'Unité si laborieusement cherchée.”

C'est ainsi que se termine le quatrième chapitre du livre de M. Gondou. Tout son cinquième chapitre se compose de la Réponse entière du R. docteur Newman au R. docteur Pusey. Cette réponse, qui n'embrasse pas moins de 113 pages, est un véritable chef-d'œuvre de discussion, un modèle accompli de modération et de douceur, en même temps que de force dans la polémique religieuse. Nous nous persuadons qu'un tel écrit a dû produire un grand et salutaire effet sur l'esprit de celui auquel il s'adresse, aussi bien que sur l'esprit des hommes sérieux et droits parmi nos frères séparés. Le docteur Newman, dont le talent et la valeur sont reconnus dans toute l'Angleterre, suit pied à pied son adversaire et ne laisse rien subsister de ses assertions ; il réfute de la manière la plus complète et avec une logique irrésistible ses attaques, surtout celles contre le culte de la Mère de Dieu. Cette apologie, savante et pieuse, tirée des expositions des Pères, et en particulier la partie qui traite de la Conception-Immaculée, est d'une grande magnificence. On éprouve, en la lisant, une indicible jouissance, une douce consolation, et l'on se remplit de cette espérance que de telles pages ne peuvent que ramener un grand nombre de dissidents dans le sein de la véritable Eglise.

Le docteur Newman, achevait son écrit, que M. Gondon nous donne en une traduction vraiment remarquable, la veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et cette circonstance lui inspire les belles et touchantes lignes suivantes que nous ne pouvons résister au plaisir de citer :

“ Voilà, dit-il à son ami, voilà ce que j'avais à dire touchant la Sainte Vierge, qui est, non pas le seul, mais le principal sujet traité dans votre ouvrage. Et maintenant, quand je serais désireux de continuer, Elle semble m'arrêter, car nous sommes à la veille de la fête de son Immaculée Conception, et, après son Octave, observée dans cette ville (Birmingham) avec une grande solennité, viennent les grandes Antiennes, les préludes de la Noël. Cette saison joyeuse pour nous tous, tout en ayant son centre en celui qui vint alors sur la terre, amène devant nous avec une prééminence particulière, cette Vierge Mère qui l'a porté et allaité. Ici, Elle n'est pas sur l'arrière plan, comme à la saison de Pâques ; mais Elle nous présente Jésus dans ses bras. Deux grandes fêtes, instituées en son honneur, celle de demain et celle de la Purification, marquent et occupent le terrain, et, comme les tours de David, ouvrent la voie pour la grande saison de la fête du Prince de la paix. Et durant tout ce temps, l'image de Marie est devant nos yeux, telle que nous la voyons dans la représentation typique des Catacombes. Puissent les influences sacrées de ce temps nous réunir tous ensemble dans l'unité ! Puissent-elles, de notre côté, dissiper tout esprit d'antagonisme jaloux, aigre, hautain, violent ; et, du vôtre écarter toutes ces finesses de raisonnements captieux, subtils et dédaigneux ! Puisse cette brillante et gracieuse Dame, la Sainte Vierge Marie, vous vaincre par sa douceur et se venger de ses ennemis en intercédant efficacement pour leur conversion ! ”

Un dernier chapitre, le sixième, nous offre l'opinion fortement motivée de Mgr Wiseman sur l'union de l'Angleterre à l'Eglise catholique. Cette opinion est exprimée dans une lettre étendue (32 pp.) de l'illustre prélat, à lord Shrewsbury. Il n'est pas jusqu'à l'*Appendice* (il forme 74 pp.) qui ne renferme des morceaux extrêmement intéressants et importants. Ainsi, outre le texte des lettres du Cardinal Patrizzi, les textes des Saints Pères sur la Sainte Vierge, etc., nous y voyons une traduction des *Trente-neuf articles de la confession de foi de l'Eglise anglicane*, articles dont on entend souvent parler, que peu de catholiques connaissent, et qu'il est d'autant plus utile de trouver ici, qu'il est difficile de se les procurer. Nous remarquons surtout, dans cet *Appendice*, de nombreux extraits de l'écrit de Mgr Manning intitulé : *l'Œuvre du Saint-Esprit dans l'Eglise anglicane* : un article sur les honneurs rendus à la Sainte Vierge dans les églises grecques, un autre

sur le culte de la Sainte Vierge dans le Sacrement de l'Eucharistie, et enfin une savante et très-solide Dissertation (20 pp.) sur l'impeccabilité de la Très-Sainte Mère de Dieu ; tous ces derniers morceaux sont dus à la plume du R. docteur Newman et tous sont traduits en français.

On voit quelles richesses sont renfermées dans le volume de M. Gondon ; et, par la simple énumération que nous venons de faire des principales matières, on pensera sans doute que nous n'avons pas exagéré en disant que les écrits de Mgr Manning, de Mgr Wiseman et du R. docteur Newman qui sont ici réunis acquièrent encore un plus grand intérêt dans l'ensemble des faits et des documents au milieu desquels M. Gondon nous les présente. La doctrine est éclairée, rendue vivante, pour ainsi dire, par l'histoire, et celle-ci emprunte de la première un plus haut degré d'utilité. Les quelques citations que nous avons faites de ces écrits montrent assez tout le fruit que l'on peut retirer de cette apologie tout à la fois historique et polémique.

Il n'est aucun catholique qui ne veuille lire ces pages savantes et intéressantes, où l'on puise non-seulement une complète et exacte connaissance du mouvement des esprits en Angleterre, mais où l'on voit aussi avec bonheur sa foi noblement exposée et défendue, et où l'on admire, dans les écrits des éminents convertis qui, tour à tour, prennent la parole et s'efforcent d'attirer à la vérité complète, à la pleine lumière, ceux de leurs frères encore errants dans l'obscurité de l'erreur, une conviction profonde unie à la mansuétude évangélique la plus parfaite et à la charité qui embrasait le cœur des Apôtres. C'est ce qui frappe à toutes les pages de ce volume, et, pour notre compte, nous avons retiré de sa lecture une grande joie et une profonde édification. Nous remercions vivement M. Gondon d'avoir mis les catholiques français à même de jouir de tels écrits ; nous le félicitons d'un travail aussi profitable aux âmes qu'il est glorieux et réjouissant pour l'Eglise.

L.-F. GUÉRIN.

VICTOR COUSIN.

Quand un homme qui a exercé une action dans la sphère des faits ou dans le monde des idées, disparaît de la scène, il importe de jeter un regard impartial sur sa carrière et de peser les services qu'il a rendus à son temps, et qui deviennent ses titres devant la postérité. Aucun honneur n'a man-

qué à la vie ni à la mort de M. Cousin. Il était de l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques, les académies de Berlin, Gottingue, Munich, Padoue, Prague, Edimbourg, nous en omettons plusieurs, avaient tenu à honneur de le compter au nombre de leurs membres. Il avait été professeur de philosophie à la Sorbonne, et, au moment de sa mort, il était encore professeur honoraire de l'histoire de la philosophie moderne à la faculté des lettres. Il avait été conseiller général de l'université, directeur de l'école normale de France, ministre de l'instruction publique. Orateur remarquable et remarqué, à la tribune comme dans la chaire professorale, il était commandeur de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs autres ordres. Ses succès comme écrivain ont égalé ses succès comme orateur.

On trouvera la nomenclature de ses ouvrages dans la *Galerie des Académiciens*, par M. Vattier. Il suffira de rappeler ici sa traduction en treize volumes des *Œuvres de Platon*, sa traduction des *Œuvres de Proclus*, son *Cours d'histoire de la philosophie comprenant l'introduction à l'histoire de la philosophie*, son *Histoire de la philosophie au dix-huitième siècle*, son ouvrage sur *le Vrai, le Beau et le Bien*, les éditions des *Œuvres de Descartes*, de *Maine de Birau*, publiées par lui, ses travaux sur la philosophie allemande, et dans la dernière période de sa vie, ses travaux à la fois historiques et biographiques sur les femmes illustres du dix-septième siècle, Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de Chevreuse, Mme de Hautefort, Mlle de Scudéry.

Cette simple et sèche nomenclature donne l'idée d'une vie d'études longue et bien remplie. Cependant, Victor Cousin ne fut pas seulement écrivain, il fut orateur, fonctionnaire et politique, et il prit part, en cette triple qualité, aux grandes luttes de notre temps, et principalement à celles sur la liberté de l'enseignement, qu'il aimait peu en sa qualité d'universitaire, ce qui amena des batailles parlementaires entre lui et M. de Montalembert, l'éloquent champion de la liberté de l'enseignement et des libertés de l'Eglise. Nous ne parlons point de la solennité de ses funérailles; elles sont encore présentes à tous les souvenirs, nous allons dire à tous les regards; elles ont eu l'éclat de funérailles publiques, et d'éloquents orateurs ont payé à cette vie récemment éteinte et à cette mémoire qui restera, un tribut de regrets.

Ces harangues funéraires quelque éminents que soient ceux qui les prononcent, pleurent les morts plus qu'elles ne les jugent. Ce que nous voulons essayer, c'est un jugement sur Victor Cousin, un jugement également éloigné de la partialité favorable et contraire, et tel à peu près, nous le croyons du moins, que le prononcera la postérité.

Né le 28 novembre 1792, Victor Cousin était admirablement doué pour l'étude des lettres et celle de la philosophie. Brillant élève du lycée

Charlemagne, le futur traducteur de Platon était, dès 1811, à l'âge de dix-neuf ans, répétiteur de grec à l'École Normale; trois ans plus tard, à l'âge de vingt-deux ans, il était maître de conférences de philosophie dans le même établissement. En 1815, à l'âge de vingt-trois ans, il remplaça, comme suppléant dans la chaire de philosophie, Royer-Collard, ce penseur que la tribune politique enlevait à la chaire professorale.

Un homme de talent trouve toujours un grand avantage à voir coïncider sa jeunesse avec celle d'un gouvernement. Les régimes nouveaux amènent des rôles nouveaux, des tâches nouvelles; rôles de pouvoirs, rôles d'opposition; dans ces grands coups de théâtre de l'histoire qu'on appelle la chute et l'avènement des pouvoirs, la scène du monde se renouvelle; un drame finit, un autre commence; il y a des personnages qui sortent, d'autres qui entrent. Lorsque la Restauration succéda à l'empire, il y eut comme une explosion des esprits contenus ou emprisonnés par la forte et pesante main de l'empereur. Semblables à des oiseaux longtemps retenus entre les barreaux d'une cage, et devant lesquels la porte s'ouvre, ils s'élançèrent avec une impétuosité irrésistible dans toutes les routes, enivrés de cette liberté si nouvelle pour eux. Quelques-uns allèrent bien loin, trop loin; d'après mes souvenirs, confirmés par des renseignements contemporains que j'ai tout lieu de croire exacts, Victor Cousin fut du nombre.

Jeune, ardent, impétueux, hardi, avide de renommée, mécontent de sa position sociale, il arriva d'un bond à ces idées politiques extrêmes que les jeunes gens qui ont leur trouée à faire dans une société établie acceptent facilement comme des convictions, sauf à les abandonner plus tard, quand l'expérience est venue, et aussi quand le cours naturel des choses les a fait sortir de l'obscurité où le talent véritable n'est jamais longtemps emprisonné.

La première phase de la carrière de Victor Cousin est mesurée par les quinze années de la Restauration. C'est la période pendant laquelle son enseignement philosophique exerça sur la jeunesse une influence qui n'eut de comparable que celle de M. Guizot en histoire et de M. Villemain en littérature. Ces trois esprits, diversement éminents, mais tous trois éminents, entrèrent sur la scène ensemble en 1814 et en sortirent en même temps en 1852, en honorant par la dignité de leur retraite la carrière qu'ils avaient parcourue.

Les demeurants de cette époque se souviennent encore de l'enthousiasme qu'excita l'enseignement philosophique de Victor Cousin. Le professeur tenait à la fois de l'orateur et de l'hiérophante, et la jeunesse ardente et studieuse qui se pressait sur les bancs de la Sorbonne, croyait que le jour approchait où l'éloquent initiateur déchirerait les derniers voiles qui cachaient la vérité philosophique à ses regards et donnerait à son auditoire la claire vision de la nature des choses. On trouve encore la trace de

cet espoir et de la déception qui suivit quand il fallut y renoncer, dans les écrits de Damiron, un des admirateurs de Victor Cousin, et dans ceux de Théodore Jouffroy, esprit plus vif et moins soumis, chez lequel le désappointement prit une forme si vive, que Victor Cousin, en publiant le testament philosophique de son ancien élève, s'est cru le droit de tempérer l'amertume des jugements portés par celui-ci sur la philosophie du maître.

Quelle était donc cette philosophie qui avait excité tant d'espérances sans les réaliser, et ne s'était pas trouvée au niveau des enthousiasmes qu'elle avait fait naître. Il faudrait pour traiter cette question d'une manière convenable, plus d'espace que nous ne saurions lui en donner ici. Nous sommes donc obligés de nous borner à des indications sommaires. La première année de son enseignement, Victor Cousin marche dans le chemin ouvert par Royer-Collard, et achève d'exposer la philosophie écossaise dont Thomas Reid était la personnification la plus complète. Il fallut ensuite chercher quelque chose de nouveau. Victor Cousin crut trouver une philosophie nouvelle en Allemagne. Il fit, en 1818, un voyage dans ce pays qu'il devait visiter de nouveau en 1824, et pendant ce voyage, il entra en relation avec Schelling et Hegel, et s'enthousiasma pour la philosophie de Kant, sans apercevoir les gouffres béants du panthéisme que cette philosophie ouvrait sous ses pas. Pendant trois années, la doctrine allemande, si abstraite et au fond si vide, fournit la substance de son enseignement et nous ne croyons pas juger trop sévèrement cet enseignement en empruntant à Théodore Jouffroy, l'élève préféré de Victor Cousin, les paroles suivantes :

“ Jeune comme nous, dit-il, et comme nous nouveau dans l'étude de la philosophie, M. Cousin, en débutant partageait notre inexpérience et nos incertitudes. Ce que nous ignorions, il l'ignorait ; ce que nous aurions voulu apprendre, il aurait voulu le savoir. Mais, obligé d'enseigner, et ne sachant pas, il avait judicieusement senti qu'il était des questions qui par leur généralité même, ne pouvaient être vaincues par la seule force de l'esprit. Telles sont, en effet, toutes les questions qui portent sur l'ensemble de la philosophie et de son histoire. Une fois aux prises avec les questions, il nous avait fait assister à ses propres recherches... En suivant la recherche ardente du maître, nous nous étions enflammés de son ardeur ; les excessives précautions que son inexpérience avaient répandues dans sa méthode nous avaient appris à fond le détail de l'art de poursuivre la vérité et de la trouver... L'absence de tout cadre, de tout plan, de toute idée faite sur l'ensemble de la philosophie avait eu pour premier résultat en nous la laissant inconnue, de la rendre plus séduisante à notre imagination, et d'augmenter en nous le désir de pénétrer cette mystérieuse obscurité... Voilà ce que nous devons à l'inexpérience de M. Cousin. Je sortis de ses mains sachant très peu, mais capable de chercher et de

trouver, et dévoré de l'ardeur de la science et de la foi en moi-même."

Singulier éloge, on l'avouera, à faire d'un enseignement philosophique que de dire qu'il faisait la philosophie inconnue à ceux qui le suivaient, ce qui la rendait plus séduisante à leur imagination, de sorte qu'on apportait pour toute provision philosophique beaucoup d'ardeur, d'enthousiasme et de foi en soi-même, la seule foi, en effet qui reste à ceux qui, comme Jouffroy, ont perdu l'autre!

En sortant de la philosophie allemande, dans laquelle il avait trop longtemps séjourné, Victor Cousin, dont le cours avait été suspendu en 1824, à cause de ses tendances hétérodoxes, arriva au système philosophique qui lui est propre, et qui porte dans l'école le nom d'éclectisme. L'éclectisme n'est pas, comme on pourrait le croire, un choix de vérités fait dans les divers systèmes philosophiques, vérités qui réunies en faisceau, formeraient la véritable philosophie. L'éclectisme, tel que l'a enseigné Victor Cousin, c'est un bill d'indemnité donnée à la fois aux quatre grands systèmes de philosophie contraires : le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme.

Victor Cousin ne voudrait pas qu'un de ces systèmes disparût : car ce serait, selon lui, la perte de la philosophie tout entière. Le sensualisme combat, selon lui, ce qu'il y a de faux dans l'idéalisme qui combat à son tour ce qu'il y a de faux dans le sensualisme. Le scepticisme est la pierre de touche du dogmatisme, et le mysticisme revendique les droits de l'inspiration, de l'enthousiasme, de l'institution des vérités premières que ne donnent ni la sensation, ni le raisonnement. L'axiome de l'école éclectique revient à cette affirmation : " Comme il n'y a que des systèmes erronés, il importe qu'ils subsistent tous ; car la vérité philosophique, c'est le combat de ces erreurs les unes contre les autres."

À côté de ces inconvénients de l'éclectisme moderne, il est juste de mentionner ses services. Il acheva la déroute du sensualisme, de l'idéalisme, décida celle du scepticisme, et opposa des raisons solides au mysticisme que, dans sa partie dogmatique, il semblait accréditer par sa doctrine sur l'inspiration, sorte de foi philosophique en la raison impersonnelle, directement éclairée par Dieu. C'est là le beau côté de l'éclectisme. Son auteur ne remplaça pas la religion par la philosophie comme c'était son ambition, peut-être son espoir, mais il raviva dans les intelligences ce besoin d'affirmation qui, ne trouvant pas sa complète satisfaction dans la raison philosophique, pouvait conduire les esprits droits jusqu'à la raison catholique.

Plus d'un disciple de Victor Cousin devait devenir plus tard un auditeur du P. de Ravignan ou du P. Lacordaire.

Henri Heine, dont la plume acérée déchirait tout ce qu'elle touchait, a dit de la philosophie éclectique préconisée par Victor Cousin : " L'éclec-

tisme de Cousin est un pont suspendu construit en fin fil d'archat entre le grossier empirisme écossais et l'abstraite identité allemande, pont qui, tout au plus peut suffire aux besoins de quelques promeneurs aux pas légers, mais qui croulerait probablement si l'humanité entière voulait passer dessus avec son lourd bagage de besoins vitaux et ses coursiers de bataille aux piétinements impétueux.

Cette appréciation ne manque pas de justesse : mais il faut ajouter, pour être exact et équitable, que lorsque dans la seconde phase de sa carrière, c'est-à-dire de 1830 à 1848, Victor Cousin se trouva vivement engagé contre le panthéisme officiel de Lerminier et le panthéisme indépendant de Pierre Leroux, il négligea, sans toutefois l'abandonner formellement, la philosophie éclectique pour s'élever de plus en plus dans la sphère du spiritualisme, en empruntant ses ailes aux idées de Platon, pour lequel il a toujours éprouvé une si vive et si filiale sympathie. Il a donc pu s'écrier, non sans raison, en tête du livre où il a résumé son enseignement :

“ Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau, c'est le spiritualisme, cette philosophie qui commence avec Socrate et Platon, et que l'Évangile a répandue dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie moderne, qui a été, au dix-septième siècle, une des gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale, et qu'au commencement de celui-ci M. Royer-Collard est venu réhabiliter dans l'enseignement, pendant que M. de Chateaubriand, Mme de Staël et M. Quatremère de Quincy la transportaient dans la littérature et les arts.”

Oui, quoiqu'il n'ait pas complètement échappé aux surprises du panthéisme dans la seconde partie de son professorat, et quoiqu'il se soit attardé sur le terrain d'un éclectisme impossible, à l'époque où, au lieu de se contenter d'être l'historien le plus éloquent de la philosophie, il espérait devenir le fondateur d'une philosophie nouvelle, Victor Cousin a toujours aspiré au spiritualisme, qui est le fond de son symbole philosophique et qui est devenu l'expression définitive de sa pensée.

Nous voudrions pouvoir citer ici une des plus belles pages écrites par cet auteur qui a écrit tant de belles pages, et dans laquelle il énumère tous les bienfaits de la philosophie spiritualiste, mais cette phrase qui se déroule avec la majesté des périodes du dix-septième siècle dont Victor Cousin a retrouvé le secret, tiendrait trop de place pour qu'il nous soit possible de la reproduire toute entière. En voici seulement le début :

“ Depuis les premiers jours des sociétés humaines jusqu'à la venue de Jésus-Christ, tandis que dans un coin du monde, une race privilégiée gardait le dépôt de la doctrine révélée, qui, je vous le demande, a enseigné aux hommes, sous l'empire de religions extravagantes et de cultes souvent monstrueux, qui leur a enseigné qu'ils possèdent une âme et une âme libre, capable de faire le mal, mais aussi de faire le bien ? Qui leur a appris, en

face des triomphes de la force et dans l'oppression presque universelle de la faiblesse, que la force n'est pas tout et qu'il y a des droits invisibles et sacrés que le fort lui-même doit respecter dans le faible."

Je m'arrête, car j'allais me laisser entraîner au courant de cette belle protestation de la philosophie spiritualiste contre le triomphe insolent de la force, contre les excès d'hier et peut-être contre ceux de demain.

Ce fut ainsi que Victor Cousin arriva à la troisième et dernière phase de sa carrière. Il comprit que les événements de la fin de 1851 lui donnaient sa retraite; il l'accepta. Puis, comme si cet esprit élevé, fin et délicat, trouvait notre société du dix-neuvième siècle trop positive, trop grossière, trop exclusivement occupée du bien-être matériel, il se réfugia dans la société polie du dix-septième siècle et se fit, par cette suite de livres que tout le monde a lus, l'habitué du salon de la princesse de Longueville, de Mme d'Hautefort, de Mme de Sablé, de Mme de Chevreuse. Ce fut après avoir écrit ces ouvrages charmants sur les femmes et pour elles, comme l'a dit M. Michelet, qu'il parut au moment de faire vers le catholicisme ce dernier pas qui fermait toutes les existences du dix-septième siècle, sujettes, il est vrai, à bien des entraînements mais à des entraînements réparés par d'éclatants retours.

En terminant cette étude, bien longue sans doute, mais trop courte cependant pour devenir une appréciation complète d'une vie si studieuse, et qui a laissé derrière elle tant de beaux ouvrages, nous nous plaisons à citer les paroles par lesquelles Victor Cousin a adressé un dernier adieu aux femmes illustres du dix-septième siècle qui ont été les musées de sa vieillesse et ont inspiré ses derniers écrits :

" Contemporaines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, dit-il. Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe du Vigan, Louise-Angélique de la Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort.

" Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Evangile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu."

Espérons que cet appel touchant aura été entendu, et que, dans ce moment redoutable et suprême venu pour M. Cousin d'une manière si soudaine et si inattendue, les pieuses âmes auxquelles il s'adresse auront là-haut intercédé pour lui.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.*

(Voir pages 177, 283, 371 et 436.)

5ÈME CONFÉRENCE—30 DÉCEMBRE 1866.

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE.

Messieurs,

“ Nous connaissons maintenant la paternité. Elle nous est apparue comme quelque chose de très-simple, assise à tous les foyers de ce monde, et en même temps comme quelque chose de très-grand, supérieure en un sens à toutes les royautés, associée à tous les sacerdoce, recevant directement de Dieu ce pouvoir singulier de vaincre la mort en reproduisant l'*individu* et de dilater la création en en propageant l'*espèce*.

Reproduction de l'*individu* dans son *sang*, dans son *âme* elle-même, au sens orthodoxe où je l'ai expliqué, et enfin dans ses *œuvres*, la paternité crée à l'homme une première immortalité sur la terre, cette immortalité de la race que la promesse divine n'a point séparée de l'immortalité de la personne, et dont nous avons un exemple illustre dans la descendance des saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Le rationalisme contemporain a raison d'affirmer cette immortalité de la vie présente ; mais il a tort en l'affirmant de nier l'immortalité de la vie future.

Il a raison aussi quand il salue avec nous, dans la paternité, le noble instrument de la propagation de notre espèce : d'abord sous cette grande forme *humanitaire* que notre époque semble appelée à connaître, à aimer, à servir mieux que ses devancières ; et puis sous ces formes plus particulières et plus déterminées qu'on appelle les *racés* et les *patries*. Mais il doit mieux comprendre et mieux pratiquer ces deux saintes lois de la *fécondité*, de la *moralité* qui dilatent le genre humain

* Nous terminerons dans notre prochaine livraison les magnifiques Conférences du Père Hyacinthe à Notre-Dame et nous commencerons de suite celles non moins belles du Père Félix prêchées pendant le carême. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en consacrant autant d'espace dans notre publication à ces chefs-d'œuvres contemporains d'éloquence de la Chaire.

et les nations par le nombre en même temps qu'elles les élèvent et les ennoblissent par la vertu.

Il doit surtout reconnaître que la paternité humaine trouve son terme comme son principe en Dieu même, puisqu'elle a pour mission suprême de préparer de nouveaux sujets à la communication de sa vie au sein du christianisme.—Parvenus à ces hauteurs, nous avons, messieurs, salué la paternité comme le titre auguste dont Dieu et l'homme se glorifient à l'envi.

Eh bien, si grande qu'elle soit dans son acte premier, qui est la génération, la paternité est plus grande encore dans son acte second, qui est l'éducation, cette lente et glorieuse génération morale."

C'est ce sujet de *l'éducation dans la Famille* que le R. P. Hyacinthe se propose de traiter aujourd'hui. Il parlera successivement des *agents* et des *lois* de l'éducation.

IÈRE PARTIE.

DES AGENTS DE L'ÉDUCATION.

Le R. P. Hyacinthe s'est d'abord attaché, sous forme de préliminaire, à définir l'éducation et à en préciser l'objet.

Le sens profond des mots se trouve d'ordinaire dans leur étymologie. Selon la force de la racine latine, *éducation* signifie *éduction*, *educere*. L'éducation n'est pas une production de la vie, mais un développement de la vie déjà produite. Elever—le mot le dit encore—c'est porter de bas en haut ; c'est faire passer l'être d'un état où il existe déjà, à un état supérieur où il n'existe pas encore. L'éducation suppose donc, de la part de Dieu, la création ; de la part de l'homme, la paternité ; et elle se superpose à une autre loi universelle ici-bas, la *loi du germe*. Dans quelque sphère que je contemple la vie hors du sein de Dieu, dans le règne animal comme dans le règne végétal, dans la région des âmes comme dans celle des corps, partout je la vois débiter par un germe, où elle repose à l'état latent et comme enveloppée dans un mystérieux sommeil. Et puisque je parle de l'homme, il y a deux germes enroulés l'un dans l'autre : l'âme et le corps. Le corps est formé dans tous ses organes, ébauché dans toutes ses fonctions ; mais évidemment ce n'est encore là qu'un merveilleux raccourci. L'âme est constituée dans ses facultés et même dans leur acte direct et spontané. Pour ne parler que de l'intelligence, qui est la racine de tout, elle porte déjà dans son fond une idée préexistante, la plus simple et la plus féconde de toutes, l'idée de l'être, lumière initiale qui plus tard éclairera toutes choses, mais qui ne tombe encore sur aucun objet déterminé, et dans laquelle le regard de l'enfant est noyé sans conscience ni d'elle ni de soi.

Eh bien, c'est sous l'action de la puissance éducatrice que le germe va s'ouvrir, se dilater et manifester au dehors, dans leur mouvement et dans leur éclat, les éléments renfermés dans son sein. La force éducatrice, c'est, pour la plante, le sol où elle a ses racines, ce sont les rayons du soleil et les gouttes de la rosée ; pour l'homme, ce sera une cause personnelle comme lui. Sur cette éducation si différente des autres, le cachet de la personnalité est imprimé avec une magnificence inouïe : il y faut la raison et la liberté dans celui qui en est le ministre ; et dans celui qui en est le sujet, l'obéissance passive ne suffit pas ; il y faut de plus une réaction intelligente et libre. L'éducation ne s'impose point, elle se donne et s'accepte ; elle est aujourd'hui, du père au fils, ce qu'elle fut, à l'origine, de Dieu à l'homme, une œuvre de respect : *Cum magna reverentia disponis nos*.

L'éducation en général est donc le développement d'un germe préexistant ; et l'éducation de l'homme en particulier est le développement d'un germe personnel par l'action d'un agent intelligent et libre au dehors, par la coopération intelligente libre du sujet au dedans.

Cette notion éclaircie, le R. P. Hyacinthe arrive à la question qu'il s'est posée dans cette première partie : Quels sont les véritables et légitimes agents de l'œuvre éducatrice ? Il fait observer que cette question est résolue par la notion même de l'éducation, qui n'est que le complément de la génération. Les agents de l'éducation ne peuvent être en effet que les auteurs de la vie elle-même : le père et la mère.

Je sais bien qu'il faut reconnaître trois sociétés, je l'ai dit au début de ces études, et je me réserve d'en exposer tour à tour les droits et les grandeurs :—la société domestique, sans doute ; mais à côté d'elle, la société civile et la société religieuse. Cet enfant appartient à la famille, mais il appartient en même temps à la patrie temporelle et à l'Eglise éternelle. Aussi je suis bien loin de nier l'intervention légitime, nécessaire, de l'Eglise et de l'Etat dans son éducation. Je ne suis point avec ceux qui ont dit au nom du catholicisme : L'Etat, c'est un gendarme ; et je ne suis point avec ceux qui ont dit au nom du rationalisme : l'Etat, c'est une compagnie d'assurance. L'Etat n'est ni un gendarme ni une compagnie d'assurance, mais l'organe supérieur de la société civile dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel. Il a donc puissance sur les choses de l'âme, dans la sphère naturelle, et le plus sacré de ses droits comme de ses devoirs est de surveiller l'éducation de la jeunesse. Quant à l'Eglise, je ne serais plus son ministre, si j'avais oublié la parole de Jésus-Christ à ses apôtres : "Allez et enseignez toutes les nations." Dépositaire des enseignements religieux et, par une conséquence inévitable, dépositaire des enseignements moraux qui font le salut des familles et des empires

comme celui des individus, l'Église est, par la force des choses, la grande maîtresse des générations humaines. Je reconnais donc pleinement, à des titres divers dans des mesures inégales, l'autorité de l'Église et de l'État sur l'éducation ; mais je n'en réclame pas moins la priorité et, en un sens, la supériorité pour la famille ; j'affirme de nouveau que le père et la mère sont, de droit naturel et de droit divin, les vrais éducateurs des enfants que le ciel et leur amour leur ont donnés.

Le père et la mère sont les agents de l'éducation ; ils y remplissent chacun un rôle à part, et ils y font cependant leur œuvre en commun. — Le R. P. Hyacinthe remarque d'abord que le père a la haute direction de toute l'éducation domestique ; elle lui revient de droit en tant que chef de la famille. L'autorité souveraine se communique à la mère, mais elle garde toujours sa source et son siège dans le père. *Vir caput mulieris*. Quant à la part plus spéciale des deux époux dans cette œuvre complexe, elle se détermine d'après les mêmes principes qui ont établi l'harmonie dans l'union conjugale : l'homme est surtout le représentant de la raison, la femme est surtout le représentant du cœur.

Je viens, messieurs, aux prémisses que j'ai posées au sujet de l'amour. J'ai dit, en parlant de l'amour conjugal, de l'amour rationnel, personnel et chrétien, — le seul dont j'ai parlé ; — j'ai dit qu'il suppose une intime harmonie entre les deux moitiés de la nature humaine : d'une part, la tête qui pense et gouverne ; de l'autre, le cœur qui aime et inspire. Ce qui est nécessaire à l'amour des époux est nécessaire à l'éducation des enfants : il y faut la présence et la combinaison de ces deux puissances. À l'homme, représentant de la raison souveraine, de promulguer ces hauts enseignements de l'intelligence et de la foi, dont la femme se fera l'interprète ; à lui d'intimer ces préceptes auxquels tous doivent obéissance, non-seulement les enfants, mais l'épouse elle-même ; à lui enfin de châtier, quand le châtiment devient nécessaire, et de chasser par la verge de la discipline la folie attachée au cœur de son enfant. (Proverbes xxii, 15.) Mais à la femme, à l'épouse, à la mère, le rôle qui complète le premier, et qui le surpasse en douceur, souvent en efficacité : ce rôle des inspirations, des tendresses qui n'amollissent pas, mais qui fortifient ; ce rôle du cœur qui se verse dans le cœur, et qui par un rejaillissement sublime, élève à la raison d'une part et de l'autre affermit la conscience !

Pour former un homme, il faut ces deux forces non point isolées, mais associées dans une action commune. Et c'est là, messieurs, permettez-moi de le dire en passant, l'un des plus puissants arguments contre le sophisme du divorce. Ah ! l'amour tout seul peut triompher du divorce ; mais s'il était impuissant sur des cœurs trop aigris ou trop faibles, j'en appellerais à la paternité. J'en appellerais à son

œuvre fatalement avortée, si les parents se séparent sans l'avoir achevée. Ah! si vous ne savez plus aimer l'un pour l'autre, aimez-vous du moins pour votre enfant! Raison du père, ne vous détournez pas du cœur de la mère! Cœur de la mère, ne vous révoltez pas contre la raison du père! Mais comme les deux parts d'un même bouclier, comme une complète et nécessaire défense, entourez ce berceau et protégez-le!

Après ces considérations générales sur le rôle mutuel des parents, le R. P. Hyacinthe est entré dans quelques détails propres à établir l'importance toute spéciale de l'éducation maternelle.

J'ai beaucoup parlé du père, dimanche dernier; Je l'ai fait à dessein. Je crains que parfois, dans la chaire chrétienne, le rôle du père ne soit trop sacrifié à celui de la mère. Mais maintenant j'ai besoin de rendre à la mère l'hommage qui lui est dû. Dans cette éducation de l'enfant, qui commence avec la naissance ou plutôt avec la conception, l'influence de la mère est la première dans l'ordre du temps, la plus intime dans l'ordre de la pénétration et de la profondeur. Le vieux prophète arabe avait raison: "l'homme naît de la femme encore plus que de l'homme: *homo natus de muliere*."—On n'y a pas assez réfléchi: la plus décisive éducation de l'homme pour le corps et pour l'âme se fait dans le berceau. Or, le vrai berceau de l'homme, c'est le sein, ce sont les bras maternels. Long repos de 9 mois, chaste et profond embrassement où l'enfant n'a qu'une même chair avec sa mère, et j'allais presque dire une même âme! Et quand il s'arrache à ces premières tendresses, c'est pour en trouver d'autres, non moins intimes et non moins fécondes, dans les bras qui l'attendent. "O mon bien-aimé, s'est écrié la mère; ô le bien-aimé qu'a porté mon sein! ô le bien-aimé qu'ont attendu mes désirs! *Quid, dilecte mi! quid, dilecte uteri mei! quid, dilecte votorum meorum!*" (Prov. XXXI, 2.) Laissez l'enfant aux bras de sa mère! Qui pourrait remplacer la mère auprès du fils, la bien-aimante auprès du bien-aimé?

Rappelez-vous ce type charmant de l'art chrétien qui, des catacombes à la renaissance, s'est transformé tant de fois, mais sans jamais changer. ce type de la Vierge-Mère, de la mère tendre et pure portant dans ses bras l'Enfant-Dieu. Ah! je sais que c'est là une réalité; je sais qu'il y eut à Nazareth une fille des rois, une femme d'artisan, qui demeura vierge et enfanta Jésus-Christ; mais je sais aussi que cette femme est devenue, dans les splendeurs du christianisme, le type suprême de la maternité. "O mère chrétienne!... ou plutôt, qui que tu sois, fille de l'humanité, créée par l'Éternel, rachetée par le Christ, ô mère humaine! pourvu que tu aies les entrailles et le cœur de la mère, regarde la femme de nos peintures et de nos sculptures, la mystérieuse et rayonnante image de nos

cathédrales ; c'est ta sœur, c'est ton modèle et ta loi, c'est toi-même, si tu sais le comprendre ! Sois la tige qui s'élève de terre et qui ne se sépare point de sa fleur pleine d'un doux éclat et d'un suave parfum, et *flos de radice ejus ascendet* (Isaïe). Sois la mère qui retient son enfant, jour et nuit, dans le berceau de ses bras et de ses caresses, dans le berceau de sa tendresse et de sa pureté ! Comme elle, nourris-le de ta propre substance ; c'est Dieu qui a rempli ta mamelle, *ubere de cælo pleno*, prodigue-lui cet aliment divin le mieux fait pour sa vie physique et pour sa vie morale. Cette substance est vivante de la vie de ton âme qui la pénètre et l'anime ; à chaque ondée de cette douce liqueur, à chaque flot de cette chaste ivresse, c'est quelque chose de ton cœur et de tes sentiments qui passe dans ton fils ! ”

C'est donc entre les bras et sur le cœur de sa mère que l'enfant reçoit l'éducation primordiale. C'est là que lui sont données ces premiers soins du corps qui sont en même temps les premiers stimulants du cœur. L'enfant n'est sensible qu'à ce qui le touche dans son corps ; c'est là que son attention est concentrée tout entière ; et par conséquent c'est la mère qui doit tenir ce corps, ce petit corps sacré, dans ses bras, non-seulement parce qu'elle a pour lui des mains inimitables, parce qu'elle a des intelligences et des délicatesses dans ses mains, *in intellectibus manuum suarum*, que les autres femmes et que les hommes n'auraient pas, mais aussi parce que, en touchant le corps, elle atteindra jusqu'au cœur et en éveillera la vie dans un sourire.—Oh ! messieurs, ce n'est pas de la poésie, ou si c'est de la poésie, elle germe du sein même des faits. Que signifie donc le sourire de l'enfant ? Regardez l'animal, et sur ses lèvres inertes et dans son œil si profond pourtant, quand la nature y rêve, vous ne surprendrez jamais le sourire. Le sourire est la première lueur de l'intelligence, l'aube blanchissante de la raison et du cœur ; c'est pourquoi il n'appartient qu'à l'homme. Eh bien, tant qu'une pensée précise ne s'est pas fait jour dans l'esprit de l'enfant, il ne sourit pas ! Mais un jour, dans ce chaos des êtres qui s'agitent devant le regard obscur de son œil de chair, et devant le regard plus incertain de son œil mental un être est apparu sous des formes distinctes : L'enfant a vu sa mère, la première individualité qui se soit révélée à lui, la première pensée qui ait éclairé son esprit, la première affection qui ait tressailli dans son cœur. Le monde humain s'ouvre pour lui, les nuages de l'ignorance native se déchirent, et, comme un arc-en-ciel, son sourire radieux flotte dans son berceau.

C'est à six semaines que l'enfant sourit pour la première fois à sa mère ; ce n'est qu'après une année qu'il prononce sa première parole ; événement domestique qui produit toujours une fête dans la famille, et qui marque en effet une époque importante de la vie. Le sourire marque l'avènement de la pensée dans l'enfant ; mais cette pensée est d'un ordre

inférieur, elle ne peut s'abstraire des objets du dehors auxquels elle est liée, faire au dedans un libre retour et prendre la conscience et l'empire d'elle-même. Pour la délivrer de cette tyrannie des formes individuelles qui la fixent et l'absorbent, il lui faudrait un signe sensible,—car la pensée humaine ne peut se séparer complètement des sens,—un signe sensible, mais arbitraire, auquel elle pût se confier dans son abstraction. Ce signe, c'est la parole ; la parole, qui n'est pas seulement l'expression, mais la libératrice de la pensée. Le père du genre humain la reçut de Dieu, et chaque fils d'Adam la reçoit de sa mère. Comme c'est le regard maternel qui lui a révélé le monde des réalités visibles, c'est aussi la parole maternelle qui lui découvre le monde des réalités invisibles, et la plus auguste de toutes, Dieu. C'est la tradition des foyers chrétiens, que la première parole intelligente adressée par la mère à son fils ; c'est ce grand nom de Dieu, sublime prérogative, qui élève le sacerdoce de la mère, sous ce rapport du moins, au-dessus de celui du père, au-dessus du nôtre lui-même ! “ O lèvres de la femme, vous nous avez séduits dans Adam, et voici que Dieu vous a rendues dignes de nous enseigner sa vérité et de nous révéler son être ! ”

Ah ! je me souviens malgré moi de cette prophétie de la Genèse, quand l'antique serpent de l'erreur et du mal se croyait vainqueur de notre race à jamais : “ Tu te traîneras sur la terre, lui dit le Seigneur Dieu, et tu mangeras la poussière. Je mettrai des inimitiés entre la femme et toi, entre ses fils et les tiens : tu chercheras à la mordre au talon, mais elle t'écrasera la tête ! ” (Gen., III.)

Eh bien, je ne veux affliger personne, mais je dois la vérité aux doctrines, à ces doctrines rampantes, impuissantes à se soulever de la terre et qui ont pour mission de tendre des embûches à tous les talons, à toutes ces infirmités qui nous rattachent à la matière par la pensée ou par les sens. Doctrines matérialistes, sceptiques et athées, qui dressent par moments la tête, mais qui rampent toujours, alors même qu'elles font entendre leurs sifflements superbes ! je leur dirai : “ Vous en appelez à la science, mais la science ne vous connaît pas, et la vraie lutte n'est pas entre elle et vous ! Prenez garde, vous avez un ennemi plus redoutable qu'elle : *Je mettrai des inimitiés entre la femme et toi !* Vous avez pour ennemi la femme, avec ces puretés innées qui la font répugner à la corruption de l'esprit comme à celle des sens ! la femme, avec cette puissance surnaturelle dont le christianisme l'a revêtue ! Entre vous et nous, il y a la femme. Entre vos sophismes et notre raison, il y a notre mère. Après vingt ans, après trente ans et plus, nous avons gardé dans nos âmes l'écho de sa parole et la marque de ses embrassements. Le feu de ses caresses y est encore brûlant ; la blessure que ses lèvres nous ont faites y saigne toujours, et nous portons dans ce baiser maternel, divin, une révélation permanente et

infaillible de ce qu'il y a de plus haut dans le ciel, de ce qu'il y a de plus profond dans l'âme ! Non ! tant que vous n'aurez pas clos les lèvres de la mère chrétienne, vous n'en aurez pas fini avec le règne de Dieu sur la terre ! ”

IIÈME PARTIE.

LES LOIS DE L'ÉDUCATION.

Après avoir observé que l'éducation n'est point abandonnée à l'arbitraire des parents, mais qu'elle doit s'exercer suivant des lois supérieures et qui découlent de la nature même des choses, le R. P. Hyacinthe a réduit ces lois à trois principales. La première a trait au milieu où se développe notre vie ; la seconde, à son point de départ ; la troisième, à son point d'arrivée. La direction imprimée à l'éducation doit être conforme à la *réalité* de ces trois éléments capitaux de l'existence humaine.

I.—Première loi : *la véritable éducation a pour but de préparer l'homme à la vie réelle.*

Je ne sais, messieurs, s'il est une erreur plus commune et en même temps plus funeste au bonheur de l'individu et au progrès de l'espèce, que celle qui porte sur les éléments réels et sur la direction pratique de la vie humaine. Le père qui ne veut pas élever ses enfants pour des rêves stériles et pour des déceptions cruelles, évitera soigneusement cette erreur.—Les deux sphères principales de notre existence sont la *famille* et le *travail*. C'est pour la vie de *famille* qu'il faut surtout préparer l'homme, pour ses intérêts, qui seront le grand objet de ses sollicitudes, et pour ses vertus qui seront le grand objet de ses mérites ; pour ses affections et pour ses douleurs, qui resteront toujours la suprême jouissance et la suprême amertume du cœur humain ; double coupe dont je vous ai parlé d'après un grand chrétien de nos jours, coupe pleine de joies et pleine de larmes, mais où les joies ont quelque chose de grave et de saint, et où les larmes, si amères soient-elles, prennent quelque chose de la douceur des joies. La vie publique elle-même est subordonnée à la vie privée. Qu'est-ce qu'une patrie, sinon l'association des foyers ? Qu'est-ce que la vie publique, sinon la résultante de toutes les forces qui agissent à tous les foyers ? L'existence et la prospérité des patries est tout entière dans l'existence et la prospérité des foyers ; et c'est pourquoi les deux lois fondamentales de la société civile ont toujours été la loi de la propriété et la loi du mariage.

Après l'éducation pour la famille, rien de plus important que l'éducation pour le *travail*, cette autre forme substantielle et constitutive de notre existence. L'enfant pourra choisir entre le travail de la pensée et le *travail* des mains, et dans chacune de ces grandes divisions il trouvera des formes multiples répondant à toutes les aptitudes de l'individu comme à

tous les besoins de la société ; mais son choix une fois fait, il faut qu'il s'y attache avec amour et constance, et qu'il se souvienne que le travail n'est pas seulement un moyen, mais, dans un sens très-vrai et très-noble, une fin. Le travail auquel on doit préparer les hommes pris dans leur ensemble, c'est celui des mains : agriculture, industrie et commerce, et c'est un des caractères distinctifs du progrès moderne de relever en importance et en dignité ces professions usuelles que le christianisme a toujours honorées, mais que les préjugés du monde avaient trop souvent sacrifiées aux professions libérales. Ces choses si grandes : les sciences, les lettres et les arts, la politique avec la guerre et les traités de paix, n'ont cependant pas l'importance exclusive ou même principale qu'on leur a donnée trop souvent dans notre éducation. Tout ce mouvement des choses humaines est plus à leur surface que dans leur substance et leur fond ; il est restreint de sa nature, souvent très-éclatant, mais souvent aussi très-corrompu ; et ce n'est pas là, j'ose le dire, le vrai mouvement de l'humanité. L'histoire de notre race, telle qu'elle s'écrira dans l'avenir, sera surtout l'histoire de ces deux éléments de la vie réelle et de ces deux foyers des civilisations saines et durables : la famille et l'atelier.

J'ai nommé les deux foyers par excellence de la civilisation ; c'était nommer aussi les deux écoles par excellence de l'éducation populaire, — la *famille* qui élève pratiquement pour la vie ; l'*atelier*, qui élève pratiquement pour le travail. L'éducation populaire est l'une des plus vives et des plus justes préoccupations de notre époque ; et le moyen qui paraît à plusieurs le seul efficace pour atteindre ce noble but, c'est la création d'écoles proprement dites, distinctes du foyer domestique et de l'atelier. J'en conviens pour ma part, l'importance de l'école n'avait pas été suffisamment comprise dans ces derniers temps ; c'est une féconde vérité qu'on a bien fait de mettre en lumière, mais qu'il ne faudrait pas pourtant exagérer. Partout, mais surtout en France, il n'y a rien de plus redoutable que les vérités exagérées. Même dans les régions de l'éducation supérieure, ce n'est pas l'école qui donne la science profonde des idées et des choses, l'expérience de la vie, et des hommes, et des faits ; combien moins encore le pourra-t-elle dans la sphère plus modeste et plus pratique de l'éducation populaire !

Ce que l'enfant du peuple lui demande surtout, c'est le mécanisme positif de la lecture, de l'écriture, du calcul, et une certaine culture générale qui, un jour, je l'espère, ne manquera plus à un seul citoyen français. Mais pour ce luxe de connaissances, réservé à une aristocratie intellectuelle, qu'il ne faut pas trop élargir si on ne veut trop l'abaisser, l'ouvrier n'en a que faire ; et quant à la science plus approfondie de son art, il la demandera à la pratique de l'atelier de préférence à la théorie de l'école. La pratique des bons ateliers a souvent devancé la théorie de l'école,

et celle-ci, d'ailleurs, reste incomprise et stérile tant qu'elle n'a pas été appliquée et quelquefois rectifiée par les rudes mains de l'ouvrier.—Si importante que soit l'école, elle n'a donc pas la grande solution de l'avenir des masses par l'éducation ; cette solution, c'est surtout à la famille et à l'atelier qu'il faut la demander. Donnez au peuple des ateliers mornaux : il en a trop peu aujourd'hui ; rendez-lui des foyers domestiques : il n'en a plus dans nos grandes villes ; et vous aurez plus fait encore qu'en multipliant nos glorieuses écoles ! Les éducateurs de la vie réelle, ce sont les parents, à ce sanctuaire de la famille qu'on nomme le foyer ; et les patrons, les vrais et dignes patrons, à ce sanctuaire du travail qu'on nomme l'atelier.

II.—Seconde loi : *l'éducation ne doit pas se méprendre sur le véritable point de départ de la vie humaine.*

Le R. P. Hyacinthe a reproché aux écoles nouvelles de résoudre deux questions d'origine par deux hypothèses chimériques : l'origine de l'espèce par l'hypothèse du singe ou tout au moins du sauvage ; et l'origine de l'individu, par l'hypothèse de la nature droite, intégrée.

Je leur répondrai avec le poète :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

L'espèce humaine n'a point commencé par l'état sauvage, et l'individu humain ne naît point bon ; il naît dans le péché originel. Celui qui, dans l'éducation, ne tiendra pas compte de ce point de départ, fera une œuvre chimérique et mauvaise.

J'ai besoin de remercier l'auteur de ce beau et bon livre, *la Réforme sociale en France*, livre de véritable philosophie positive, celui-là ! qui parle des faits sans les fausser et qui les regarde avec la raison de l'observateur et avec le cœur de l'homme de bien. Dans ce livre, une des choses qui m'ont le plus touché, c'est le noble courage avec lequel l'auteur a posé comme base de l'éducation et de tous les progrès sociaux, le dogme du péché originel. Moi, je dis le *dogme*, parce que je suis prêtre et que je parle au nom de l'Église ; lui, il a dit le *fait*, parce qu'il est homme et qu'il parle au nom de l'expérience.—Eh bien, c'est un dogme et c'est un fait : un dogme, parce que Dieu l'a révélé ; un fait, parce que l'expérience le constate. Il n'y a pas un père de famille, pas un instituteur sérieux et réfléchi qui n'ait vu de ses yeux et touché de ses mains la réalité du péché originel.

L'homme naît déchu : avec des tendances pour le vrai, je le reconnais ; avec des aspirations pour le bien, je le proclame ; l'homme est demeuré grand jusque dans sa chute, comme un palais écroulé sur lui-même, comme un temple qui garde dans ses ruines quelque chose de la majesté du dieu qui l'habita.

L'homme est resté grand dans ses ruines, mais l'homme est en ruine ; par conséquent, ce n'est pas sur un être déchu. Ce ne sont pas seulement les bonnes tendances qu'il faut développer en lui, ce sont encore les instincts pervers qu'il faut réprimer. Ce n'est pas seulement une ébauche de civilisation qu'il faut compléter, agrandir et perfectionner, c'est une invasion de la barbarie qu'il faut vaincre et dompter. Oui, chaque siècle, dans chaque génération, nous sommes témoins, au sein de notre grande civilisation chrétienne, d'une véritable invasion de barbares ; ils ne viennent plus des forêts de la Germanie, des déserts de la Scandinavie ou de la Scythie ; ils viennent des profondeurs du péché originel. Vos enfants tels que la nature vous les donne, ce sont des barbares, et c'est à vous de les civiliser ! Telle est la grande œuvre des pères de famille, et ce qui élève si haut la société domestique en face de la société civile et de la société religieuse. Les civilisateurs de la race humaine ! ne dites plus que ce sont les princes et les magistrats, les penseurs et les orateurs ; tous ces hommes sans doute sont des envoyés de Dieu et des bienfaiteurs de l'humanité, mais leur part est nécessairement secondaire. Les vrais civilisateurs, les créateurs de la France et de l'Europe, les législateurs des sociétés modernes, ce sont les pères de famille !

Le péché originel au point de départ, est donc une puissance coercitive dans l'éducation. Toute société digne de ce nom a en elle-même une puissance coercitive : l'Eglise comme l'Etat et la société domestique comme les deux autres. Je reconnais l'utilité et la nécessité, selon les circonstances des temps et des lieux, de l'exercice plus ou moins considérable de cette puissance. J'ajoute seulement qu'elle est subordonnée elle-même à une puissance supérieure, celle de la persuasion, de l'amélioration morale par la raison et la charité. Le principal instrument de l'Eglise n'est pas la puissance coercitive. Est-ce qu'on fait des croyants sincères, des chrétiens vertueux, avec de la répression seulement, principalement ? On fait des rebelles ou des hypocrites ! La suprême force de l'Etat n'est pas non plus dans la force matérielle. Est-ce qu'on fait des citoyens, et surtout des Français, avec de la répression et de la force ? Eh bien, il en est de même dans la famille ; et le père qui n'aura dans les mains que la verge de la discipline, sera aussi coupable et aussi impuissant que celui qui la rejettera dans la mollesse, et ne saura jamais commander et punir ! Il y a un milieu, le grand et sage milieu qui sépare les extrêmes : la persuasion par la raison et par l'amour ! Parlez, enseignez par la parole et par l'exemple ; faites descendre de cette haute région qu'habitent le père et la mère et vers laquelle l'enfant tient sans cesse les yeux levés ; faites descendre cette puissance de la vérité et de la vertu qui s'impose aux facultés libres, à l'esprit et au cœur, et vous aurez guéri dans votre enfant les blessures que lui a laissées le mal originel !

Surtout, mettez Dieu avec vous. Je ne conçois pas la répression du péché sans l'action divine. Il faut que Dieu intervienne dans tous les actes de la famille, et qu'il soit, pour ainsi dire, lui aussi, un habitant du foyer. C'est la grande tradition de tous les peuples libres et prospères dans l'Europe et dans l'Amérique, et ce n'est pas notre France, n'en déplaise aux sophistes, qui la répudiera ! La présence de Dieu dans la majesté du front paternel, dans l'autorité de la raison souveraine ; la présence de Dieu dans les profondeurs du cœur maternel, dans les tendresses de l'amour qui se donne comme Dieu s'est donné, c'est le troisième élément nécessaire à l'éducation, la plus efficace des lois qui doit la gouverner.

III.—Troisième loi : *l'éducation ne doit pas se méprendre sur le point d'arrivée de la vie humaine.*

Le terme où l'éducation doit tendre, comme la vie, c'est Dieu. Le R. P. Hyacinthe établit que la présence de Dieu n'est pas uniquement nécessaire au point de vue de la répression du mal, mais aussi pour le développement du bien. Il y a dans la nature humaine des facultés qui ne peuvent s'exercer que par l'éducation religieuse.

Je ne veux pas de morale indépendante de la religion ; mais je ne veux pas non plus de religion indépendante de la morale. Si la religion ne trouve pas de place dans l'éducation ; si le sentiment religieux n'est pas cultivé dans le cœur de l'enfant ; si l'enfant n'est pas conduit pas à pas dans son intelligence et dans sa volonté vers Dieu, la religion ne sera pas détruite, mais elle sera rendue indépendante de la morale et de l'éducation. Elle ne sera pas détruite, parce qu'on ne supprime pas les faits en les niant. On a beau nier l'existence du sens religieux dans l'homme, aux applaudissements de quelques êtres infirmes chez qui ce sens est atrophié, le sens religieux subsistera dans la nature. Et si on lui refuse toute culture et toute direction, il apparaîtra tout à coup barbare et sauvage comme le péché originel. Ah ! vous n'avez pas voulu élever cet enfant pour Dieu ! Eh bien, prenez garde aux terribles représailles de Dieu et de l'enfant !

Je puis citer un exemple récent, mais qui appartient à l'histoire. Le fondateur du positivisme en France, cet homme qui avait passé sa vie à nier la religion sous toutes ses formes et dans son essence même, termina sa carrière dans un état de profond mysticisme et par un essai étrange, mais convaincu de religion nouvelle. Il faisait sa lecture favorite de *l'Imitation de Jésus-Christ* et la recommandait à ses disciples comme le manuel de la piété humanitaire. Il avait composé un calendrier positiviste où les saints du christianisme donnaient la main aux héros du paganisme, et enfin il léguait à ses exécuteurs testamentaires le soin de son appartement, comme ayant été le premier siège du culte de l'humanité, dont il se

croyait le premier grand prêtre * — Voilà les vengeances du sens religieux longtemps méconnu ! On a chassé Dieu par la porte de la raison, et Dieu est rentré par la porte de la folie !

En présence de tels faits dans les esprits cultivés, le R. P. Hyacinthe se demande ce qu'il adviendrait des masses si l'éducation chrétienne ne donnait plus chez elles au sentiment religieux sa légitime direction. On peut affirmer qu'après quelques générations on verrait se former un paganisme nouveau, et peut-être même reparaitre les écarts les plus monstrueux de l'ancien paganisme : les prostitutions religieuses et les sacrifices humains.

Laissez-nous donc notre Jésus ! et j'achève par lui ce que j'avais à dire de l'éducation, parce que mon thème n'a pas varié, ma note est monotone comme la vérité : je ne puis commencer et finir que par Dieu. " Je suis l'alpha et l'oméga, a-t-il dit, le commencement et la fin." Et il a dit encore : " Je suis le premier et le dernier, j'ai été mort et je suis vivant pour les siècles des siècles, *et ecce sum vivens in secula seculorum.*

Eh bien, laissez-nous Jésus-Christ ; il est meilleur que toutes vos inventions ! Laissez-nous notre vieille Bible pour y faire épeler nos enfants, la Bible qui a créé l'imprimerie, la Bible qui a civilisé l'Europe ! C'est dans la Bible qu'on apprend tous les jours aux petits Allemands et aux petits Scandinaves à connaître leur langue et à aimer leur patrie avec leur religion. Laissez-nous notre Bible à nous Français et catholiques, et surtout notre Bible expliquée par l'Eglise ! I à, mes neveux à moi, vos enfants à vous, épelleront tout doucement et sans étonnement le nom de Jéhovah dans les cieux, et le nom de Jésus dans la crèche et au calvaire. — Quoi ! Jéhovah, Jésus, l'océan infini, tenir dans ce petit creux de sable qu'on appelle la pensée et le cœur d'un enfant ? Oui, voilà le miracle ! Ce que les savants distraits et sceptiques ne savent plus comprendre, l'enfant l'accepte sans difficulté comme la lumière du jour, comme la parole et la tendresse de sa mère. Il croit au Dieu éternel, qui l'a aimé, créé et racheté. Il y croit, il l'aime à son tour et il le lui dit dans la prière. La Bible et l'Eglise pour son intelligence ; la prière et les sacrements pour son cœur. C'est ce qui donnera à la France et au monde le grand avenir dont je ne désespérerai jamais.

* Auguste Comte et la Philosophie positive, par M. Littré. P. 643 et passim.

. Ceux qui ont fait servir à leur retour à la vertu les forces mêmes excitées par les passions, rappellent ces peuples, dans le voisinage du Vésuve, dont les habitations sont construites avec cette même lave qui devait les détruire.

. S'il était permis d'oublier ce que l'on doit à la supériorité du rang, ce serait lorsque ceux qui jouissent du privilège s'en souviennent.

ROME ET LA SITUATION PRÉSENTE.

(Voir page 458.)

LETTRES POLITIQUES.

II

FRANÇOIS II.

Le palais Farnèse est le plus beau palais de Rome : triplez-en les dimensions, et vous aurez la plus magnifique résidence royale qui soit en Europe. C'est le seul toit qui reste au petit fils de Louis XIV, de Henri IV et de saint Louis pour abriter sa tête. Il vous dira que lui et Marie-Sophie n'en avaient pas autant à Gaëte pour abriter leurs vies.

Le roi a congédié toute sa maison. La reine est souffrante et ne sort jamais.

Quand je suis arrivé au palais Farnèse, un seul domestique m'a montré le chemin et m'a annoncé.

Le roi lui-même a ouvert la porte du salon d'audience !...

Jamais Majesté ne m'a paru plus sacrée que la vôtre, Sire, en ce moment. Votre race a peuplé la terre de saints, de rois et de héros ; vous appartenez par le rang, le sang et par l'histoire, à tout ce qui est, à tout ce qui fut grand dans le monde. Les frontières, la gloire, les institutions de la France, de l'Espagne et de Naples racontent votre nom. Vous êtes plus grand sur le royal chemin de vos persécutions que sur votre trône de Caserte !

François de Bourbon ne serait pas roi, qu'il serait un profond penseur et un écrivain politique éminent. Il a le sentiment des affaires et le rare talent de savoir en rendre compte avec une clarté remarquable. Sa conversation offre le plus piquant intérêt. Le roi expose ses idées politiques avec une verve et une foi profonde, et chemin faisant, il sait assaisonner ses réflexions de ces saillies fines et mordantes dont les Bourbons ont le secret.

J'ai reçu pendant une heure, auprès du roi, une leçon de haute politique que je n'oublierai jamais.

C'était vraiment merveille que d'entendre le jeune héros de Gaëte esquisser à grands traits la situation actuelle avec une vigueur de pinceau, une richesse de coloris, un *brio* incroyables.

Il a daigné me raconter l'histoire du suffrage universel dans ces dernières années avec une vérité et un esprit qui me tenaient suspendus à sa parole.

Dans ces plébiscites, on se demande si le ridicule ne se mêle pas à l'absurde et à l'odieux.

Au premier rang de ces votes mensongers et grotesques, marche le plébiscite italien.

A Florence, on vote en conspirant; à Palerme et à Naples, on vote en trahissant. Dans les Romagnes, on vote en appelant l'étranger; en Lombardie, on ne vote pas. Enfin, pour être logique, comme on n'a pas voté à Milan, on votera à Venise. Et tout cela au nom du bon sens et du respect des nationalités.

Les Roumains ont été jaloux de la comédie italienne. On renverse le prince de Couza, une trentaine de Roumains se réunissent autour d'une table ronde, avec un dictionnaire de Bouillet et un almanach de Gotha. Il leur faut un roi, puisque, pour se conformer au journal des modes, ils ont chassé le leur. On ouvre Gotha. Naturellement on tombe sur le nom de *Saxe*, qui y est, dit-on, plus de cent fois. Une famille aussi nombreuse doit être la première famille du monde. Vite on cherche un Cobourg disponible; on le trouve; c'est le comte de Flandres. Séance tenante, on appelle le peuple aux comices. Il vote avec amour et unanimité pour ce jeune prince, dont il ne savait, hier, ni le nom ni l'existence, mais qui est indispensable à son bonheur.

Le comte de Flandres remercie et refuse.

On se réunit de nouveau, et on se jette avec passion sur l'Almanach de Gotha. Une mouche qui volait se pose sur la lettre H. Les Roumains épèlent le mot Hohenzollern. Vite, on cherche un Hohenzollern disponible. On le trouve; c'est le prince Charles.

Séance tenante, on appelle le peuple aux comices. Il vote avec amour et unanimité pour ce jeune prince, dont il ne savait hier ni le nom, ni l'existence, mais qui est indispensable à son bonheur.

Comme on a bon appétit dans la famille de Hohenzollern, l'heureux élu se dépêche de courir à Bucharest faire saisir l'Almanach de Gotha.

François II supporte fièrement et noblement son infortune; il est vrai que la tâche est plus facile quand on a un ange à ses côtés; la reine!

Le roi trouve dans son jeune oncle, le comte de Trapani, le conseil d'un des plus nobles cœurs, d'un des esprits les plus pratiques que j'aie jamais rencontrés. L'auguste beau-frère du grand-duc Ferdinand est non-seulement un homme de cabinet, rompu aux affaires, mais un homme d'action: il l'a prouvé. Il jouit à Rome d'une grande popularité. Lui aussi a sa consolation et ses joies dans la noble compagnie de sa vie.

Et maintenant, quand on admire tant de courage, tant de noblesse,

tant de vertus, faut-il douter de l'avenir et du bonheur des Napolitains ? Non. Quelque chose me dit, à moi, que ce calvaire que suit Pie IX, et où il est accompagné de François de Bourbon, mène tout droit à la résurrection et à l'immortalité. La maison de Bourbon, associée aux vicissitudes de la maison de saint-Pierre, c'est pieux, c'est touchant, c'est logique. Quand Pie IX bénit le fils de la sainte, il se souvient de Gaète, mais aussi de Pépin, de saint Louis et de Félix de Savoie.

III.

LA SITUATION PRÉSENTE.

Je l'ai dit en commençant, mon cher ami, le monde, en un an, a vieilli de quatre siècles au détriment du droit et de la religion catholique. Voyez et jugez.

En Europe, la France catholique voit se former à ses portes, au Nord et au Midi, deux puissances dont l'une est déjà formidable, la Prusse ; l'autre qui peut le devenir, l'Italie. Quarante millions d'Allemands et trente millions d'Italiens doivent fatalement, à un jour donné, se liguier contre la France, qui devra s'estimer heureuse si l'Autriche n'entre pas dans cette ligue contre elle. Les Italiens ne comptent pas dira-t-on ? C'est vrai ; ils ne comptent pas aujourd'hui ; mais ils compteront demain, si on leur donne le temps de devenir une puissance continentale et maritime. Il n'y a pas de races lâches, de par le monde. C'est l'éducation qui fait le soldat. Et la preuve, c'est que les plus grands capitaines des deux derniers siècles sont Italiens d'origine : Piccolomini, Farnèse, Montecuculli, Bonaparte, Masséna.

La France est donc menacée moralement.

L'Autriche a perdu d'un seul coup la couronne de Charlemagne et la couronne de fer. Et ici, il faut, mon cher ami, avoir le courage d'un blâme énergique ; non pas que j'espère faire entendre ma voix, mais pour que l'on sache bien que nous ne sommes les courtisans du malheur qu'à la condition qu'il soit supporté intrépidement.

L'Autriche a déchiré le traité de Villa-franca, abandonnant ainsi librement, spontanément, au lendemain d'une victoire, la cause du Pape, celle du roi de Naples, des archiducs, de tous ceux qui se sont sacrifiés pour elle.

Elle consent à remettre la couronne de d'Alboïn au vaincu de Novarre, de Custozza et de Lissa, et à être expulsée de la Confédération germanique par le descendant de chambellans de ses empereurs !

Le malheur a son innocence ; il a aussi ses responsabilités, et c'en est une grave que d'avoir compromis les intérêts du catholicisme, ceux de princes alliés, ceux d'une dynastie, avant d'avoir livré un dernier com-

bat, avant d'avoir joué sur un champ de bataille les chances d'un Denain ou d'un Waterloo.

L'avenir est à Dieu ! l'Autriche pourra se relever un jour ; mais il faudra un siècle pour reconstruire ce qui a été détruit. Il faudrait comprendre que la Providence se lasse des leçons oubliées et des avertissements méconnus ; que l'Autriche a une mission à remplir, et qu'en dehors de cette mission, qui est la force vitale de l'empire, les races hétérogènes qui le composent se sépareront, emportée par le courant de la Révolution.

L'Autriche n'a qu'une seule excuse ; ce sont les conseils des libéraux qui, depuis dix ans, réclament la rédemption de Venise. Comme si cette cession n'était pas l'unité italienne, le triomphe prochain de Mazzini. Ah ! je l'avoue, je ne comprends pas cette politique-là. On a demandé à l'Autriche la cession de Venise, au nom de la nationalité italienne ; demain, on lui demandera la Croatie au nom du panslavisme ; après-demain, Schœnbrunn et Vienne au nom de l'Allemagne. Dites-moi, cher ami, quand on aura fait disparaître l'Autriche en Europe et le Mexique en Amérique, est-ce qu'on aura fait les affaires du catholicisme et de la liberté.

Le monde a donc vieilli, et de grands malheurs sont proches. Mais la victoire et la résurrection, elles aussi sont prochaines. Lorsque l'heure est devenue la plus mauvaise, lorsque la situation semble désespérée, c'est alors que la Providence dit son dernier mot. Sur le flot des révolutions le Vicaire de Jésus-Christ marche sans crainte. Le dix-neuvième siècle aura sa journée de Lépante !

En même temps que Luther surgissait, Colombe et Loyola agrandissaient l'édifice qu'on sapait. Attendons-nous à de grandes réparations.

Dans l'état actuel de l'Europe, une guerre générale, formidable, est inévitable. La justice de Dieu passera avec les innombrables bataillons.

En Italie, l'unité, cette œuvre de mensonge, s'accomplira peut-être un moment en faveur du Piémont ; mais Mazzini est là qui guette sa proie, car son travail est fait.

Jamais l'Italie ne sera une, parce qu'il n'y a pas sous le soleil une nation une et puissante qui soit composée des mêmes éléments nationaux ; parce que la solidité naît ici-bas de l'alliage ; parce que la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Russie elle-même ne sont devenues unes que par l'agrégation lente et savante des nationalités diverses ; parce que les races formées par un seul auteur comme les Arabes ou les Indous, ont toujours fini par succomber, quelque grandes qu'aient été leurs destinées.

Les haines de familles sont les plus violentes. Les Italiens, jaloux de leurs gloires municipales, se détestent entre eux.

Le jour où Mazzini aura renversé le trône de la maison de Savoie,

on assistera dans la péninsule à l'orgie la plus sanglante. Cela ne durera pas. L'unité artificielle disparaîtra, et les glorieuses autonomies italiennes, délivrées du joug des Barbares, s'épanouiront de nouveau sous la garde de Dieu et de la Papauté.

Ce jour-là la France regrettera d'avoir abandonné l'œuvre de Zurich.

Comment, mon cher ami, n'a-t-on pas compris que les Italiens pardonnaient à tous les étrangers; mais qu'ils ne pardonneraient jamais aux Français et à la race latine? Les Italiens savent très-bien que, entre eux et les Allemands, il y a une ligne de séparation naturelle qui ne sera jamais franchie. Ils voient, au contraire, toutes les affinités qu'il y a entre nous et eux. C'est là le danger qu'ils combattront toujours; ils ne veulent pas être absorbés. Entre eux, ils seront toujours les Atrides des nations; contre nous, ils seront toujours ligués et amis.

Le Pape en Italie est notre palladium sacré, notre espoir et notre salut; gardons-le donc de notre épée et de notre or! Il en est encore temps; nous pouvons sauver notre honneur politique et notre influence sans lever trois millions de soldats. Notre landwerh et notre landsturm, ce seront notre bonne foi, notre justice et notre dévouement.

Ceux qui invoquent le Ciel comme pour le prendre à témoin de leurs parjures, de leurs spoliations; ceux qui dépouillent, au nom du droit du plus fort, leurs parents et leurs proches; ceux qui veulent s'assimiler des nations indépendantes frémissant sous le joug étranger; ceux-là surtout qui invoquent le Très-Haut au moment de porter la main sur son élu; ceux-là, ils seront les Antiochus, les Héliodore et les Sennachérib de l'histoire moderne.

Prince H. DE VALORI.

Fin.

HYGIÈNE—SALUBRITÉ.

LES DÉSINFECTANTS.

(Voir page 113.)

LA CHALEUR ET LE FROID.—L'oxygène, l'acide sulfureux, le chlore et le gaz nitreux ont tous des propriétés destructrices. Il en est de même aussi, et dans une proportion considérable, de l'acide muriatique. On peut s'en servir pour purifier l'air d'un appartement, parce qu'ils s'y répandent et atteignent les plus petits coins. Tous ces agents

désinfectent en détruisant. Il en est d'autres qui désinfectent en conservant, si l'on peut s'exprimer ainsi. A ces derniers on peut donner le nom d'*antiseptiques*. Boyle, qui sépara la chimie de l'alchimie, commença l'examen moderne de ces corps, et fit connaître l'influence de la chaleur et du froid. Le froid empêche le mouvement des molécules : les corps refroidis à un haut degré ne se décomposent pas, parce que leurs parties sont privées de locomotion. Elles restent immobiles comme un régiment gelé dans la neige. Cette propriété a reçu naguère le nom d'influence *colytiques*, du grec *koluein*, empêcher, arrêter. Le froid paraît pouvoir conserver indéfiniment la matière animale, témoin les éléphants mamouths gelés de l'Asie polaire. Le froid éloigne de l'air la matière putride. Le docteur Southwood Smith a soustrait un liquide organique putride à l'atmosphère d'un lieu malpropre, en faisant passer une partie de cette atmosphère par un tube artificiellement refroidi. Guntz a placé une éprouvette au-dessus de matières putrides et après l'avoir refroidie brusquement, il en a retiré des gouttelettes d'un liquide putride. Le froid éloigne la vapeur, et avec elle les matières qu'elle tient en suspension. Il n'est pas étonnant donc que le froid empêche certaines maladies. Le choléra l'évite manifestement. Le froid agit aussi comme prévenant la putréfaction, même quand les molécules ne sont pas immobilisés par la gelée. Tous nos thermomètres indiquent 18 à 16 degrés centigrades comme température modérée. La putréfaction diminue très-légalement à 18 degrés. Au-dessus, les gaz commencent à s'élever. Par cette raison, un lieu qui peut être sain à 17 degrés peut devenir malsain à 19, sans que le changement de température soit appréciable pour beaucoup de personnes. Une chose étrange, c'est que ce point, dans les liquides se putréfiant, soit exactement le même que la sensation du froid dans le corps vivant.

L'Angleterre doit beaucoup de sa salubrité à cette condition du peu d'élévation de la température. Les terres marécageuses ou sans écoulement se désinfectent par le refroidissement. Dans les pays chauds, les marais sont beaucoup plus dangereux, et le froid y devient un agent d'infection. La nuit tombante condense les vapeurs, comme la cloche-éprouvette dont nous avons parlé, et des liquides chargés de poison en dissolution tombent sur la terre en brouillard. Quelquefois on remarque des dépressions du sol remplies de cette vapeur, alors que toute la plaine est libre. Celui qui s'aventure là peut s'en ressentir d'une manière fâcheuse, alors même qu'il n'est que quelques pieds plus bas que ses compagnons. Il arrive, dans les pays chauds, que des individus debout n'éprouvent aucun malaise là où d'autres attrapent les fièvres pour s'être couchés. C'est là une action du froid. L'esquimau se fait une hutte de neige avec une seule issue pour y pénétrer : il y fait sa cuisine

et y brûle de la graisse, mais jamais il n'attrape de fièvre par suite de miasmes en putréfaction. Le froid condense ces miasmes sur les parois gelées de la hutte. La pluie lave l'air de la même manière, et le froid et l'humidité produisent de l'air pur. Le froid et l'humidité, dans un pays où l'écoulement des eaux se fait bien et où il y a peu de matières organiques, produisent quelques-unes des conditions les plus importantes pour la santé.

La nature est pour nous pleine de contradictions. La chaleur est, comme le froid, une source de santé; elle a aussi la propriété de désinfecter. Dans certains cas, elle est colytique. Dans la viande qu'on découpe en lanières et qu'on fait sécher au soleil, la décomposition est arrêtée par une action semblable à celle de la gelée. Le poison, le virus contenu dans certaines substances sont détruits par la chaleur. Le vaccin perd sa puissance à 42 degrés centigrades. Une exposition de trois heures à 31 degrés ne le détruit pas. Ceci correspond à la température de coagulation. A ce point, il arrive quelque chose à la matière animale; entre autres phénomènes, elle se cuit. Le docteur Henry a trouvé qu'il était utile de chauffer les vêtements des fiévreux à 70 degrés pour produire la désinfection.

La chaleur distend les corps et, quand les miasmes pestilentiels sont condensés sur une région marécageuse, le soleil soulève la vapeur, et ces miasmes sont tellement délayés, qu'ils deviennent inoffensifs. Comment la chaleur, puisqu'elle engendre la putréfaction, peut-elle être un désinfectant? Elle provoque la putréfaction et ses conséquences particulièrement entre 12 et 42 degrés; mais, pour cela, la présence de l'eau est nécessaire. La chaleur sèche l'arrête à toutes les températures. Même en présence de l'humidité, l'action désinfectante est puissante, toute-puissante peut-être, sous une température de 42 degrés prolongée longtemps; mais il faut que cette température persiste pour être efficace. De même aussi, pour la destruction des ingrédients dangereux par la chaleur, ce point de température est nécessaire, bien qu'il semble résulter de travaux récents que, pour détruire les trichines et autres engeances, il faille un degré beaucoup plus élevé de calorique*.

L'action combinée de l'humidité et de la chaleur produit la putréfaction, en facilitant le mouvement, et avant tout le mouvement des substances organiques ou des corps composés. Quand la chaleur est grande, ces corps, ou perdent cette union avec l'eau, où ils ne peuvent vivre qu'à l'état d'organismes vivants, ou ils sont transportés autrement dans la sphère de la chimie inorganique. La chimie change, c'est-à-dire que les substances agissent différemment, selon la température. La chimie

* Voir le mémoire de M. le docteur Delpech sur la trichine et la trichinose.

de la vie humaine se fait entre 35 et 37 degrés; nous résistons aux efforts faits pour nous placer au-dessus ou au-dessous de ces points. La température de l'air la plus favorable à l'homme varie entre 4 et 37 degrés, bien que nous puissions supporter sans inconvénient un plus grand nombre de degrés en plus ou en moins. Toutes les actions chimiques diffèrent à mesure que le thermomètre monte ou descend, jusqu'à ce que le sang refuse de prendre de l'oxygène, et, à la fin, par d'énormes chaleurs, l'hydrogène et l'oxygène refusent de s'accorder ensemble.

L'acide carbolique.— La chaleur est complexe dans son action; le froid est purement colytique. Il existe une autre action de pur *colytis* dans l'*acide carbolique*. Il nous faut remonter aux anciens pour parler de cette substance. Les Egyptiens, nous dit Hœfer dans son *Histoire de la Chimie*, se servaient d'huile de cèdre, qu'il appelle *térébentine*. Nous inclinons à croire que ce n'était pas de la térébentine véritable, laquelle n'est pas un agent très-bon pour les embaumements. Nous supposons plutôt que ce devait être de l'huile de goudron très-mélangée, et que cette huile contenait les acides du goudron. L'ancienne Egypte a peu écrit pour nous; mais Pline a parlé de la fabrication des huiles comme le ferait un littérateur. On faisait bouillir le goudron; et l'on plaçait au-dessus des toisons de moutons, afin de recueillir les huiles les moins volatiles. Par cette méthode, le naphte serait perdu. On devait pousser très-loin la distillation, car on obtenait une poix rougeâtre très-visqueuse et beaucoup plus grasse que l'autre poix. C'est ce qu'on a appelé plus tard l'*anthracine*, la *chryisine* et la *pyrine*.

Ce qui restait était la *palimpissa*, ou seconde poix—ce que nous appelons la *poix*, pour la distinguer du goudron. D'un autre côté, ce nom a été donné aussi à une substance obtenue par distillation; il en résulte une certaine confusion. Le résultat recueilli dans la toison contenait les huiles lourdes, et avec elles l'acide carbolique (acide phénique ou alcool). On l'appelait *picenum* ou *pissenum*, ou encore *pisselœum*; c'est notre huile de poix ou de goudron. On s'en servait pour le mal de dents, comme encore aujourd'hui, et pour les maladies cutanées des bestiaux, ce que nous commençons à faire aussi. On fumait des jambons en les suspendant au-dessus de ces feux.

Runge a donné à la créosote le nom d'*acide carbolique* ou d'*huile de goudron*. Ce produit a réellement des propriétés acides; mais sa composition est analogue aux alcools. Singulière chose, que nombre de corps de cette nature aient à un si haut degré le pouvoir d'empêcher la putréfaction! C'est Reichenbach qui l'a obtenu le premier.

L'alcool ordinaire, l'alcool méthylique, l'acide carbolique et l'acide crésylique (celui-ci tiré de la distillation de la houille) sont tous des

antiseptiques. L'acide carbolique est un des produits de la distillation de la résine de benjoin employée en fumigation. On le trouve même, dit-on, dans les sécrétions animales. Les barils de goudron brûlés en temps d'épidémie, de l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours, donnent de cet acide ; mais ils en donneraient davantage si, au lieu de brûler le goudron, on le distillait. Le monde a admiré cette substance sans connaître le secret de son existence ; il l'a cherché partout ; il lui a donné divers noms, s'en faisant des sachets portatifs, le brûlant sous forme de pastilles pour faire des fumigations, et même quelquefois en public, dans les feux de joie. Les sauvages pansent leurs blessures avec du pétrole et aussi celles de leurs animaux, et les hommes les plus civilisés de l'antiquité conservaient leurs morts à l'aide de produits tirés du goudron. L'évêque Berkeley nous apprend qu'on buvait en Amérique de l'eau de goudron, c'est-à-dire de l'eau ayant reposé, dans un vase, sur une certaine quantité de goudron, et il cite des cures de diverses maladies obtenues avec ce simple remède. Les Romains goudronnaient leurs vins, et Jonstonus, dans sa *Dendragraphia*, dit qu'il est sain de se promener dans les bois de sapin et de respirer l'air imprégné de la senteur balsamique de ces arbres.

Quel est donc le merveilleux agent qu'on recherche dans l'eau de goudron ? Ce n'est point une chose unique qu'on y trouve, mais plusieurs choses qui, toutes, ont leur mérite : les acides de goudron, la térébentine, le benzoïle, l'aniline, l'acide acétique et d'autres encore.

De ces substances, l'acide carbolique occupe le premier rang. Ses propriétés ont été étudiées par un certain nombre de chimistes depuis plusieurs années. Il détruit rapidement les plantes, coagule le sang, mais ne l'arrête pas ; les sangsues et les poissons y meurent sans convulsions ; les animaux y sèchent sans se décomposer ; il ne trouble pas les solutions légères de gélatine, mais il trouble les solutions concentrées ; il coagule l'albumine en une masse soluble dans un excès d'albumine.

Dans une solution d'acide carbolique, les peaux traitées par la chaux prennent un aspect corné et transparent. Plongées ensuite dans l'eau, elles redeviennent douces et glissantes comme des peaux fraîches et ne se chargent plus d'impuretés. Les chairs putrides y perdent leur odeur, et il en est de même des excréments. L'acide se combine avec la substance.

En parlant de la créosote, Gmelin dit que l'eau où elle se trouve dans la proportion de 1 à 10 000 sent la fumée. Sa propriété la plus merveilleuse est la manière dont elle conserve la viande. Elle arrête l'écoulement du sang ; elle tue les bêtes, les poissons et les insectes ; elle tue aussi les plantes, et, comme pour les substances animales, elle les empêche de se décomposer. Liebig dit que, longtemps avant sa décou-

verte par Reichenbach, on s'en servait en Italie comme remède secret, sous le nom d'*aqua Bineli*. L'*aqua empyreumatica* de Silésie en contenait, faite qu'elle était au moyen d'une distillation de vinaigre de bois avec de la chaux.

M. Lemaire, dans son livre *De l'acide phénique*, publié l'an dernier, ajoute un grand nombre de détails aux observations déjà faites. On a supposé que le pouvoir de ce produit, d'arrêter la décomposition, est le même de coaguler l'albumine; mais une solution composée de 1 d'acide phénique et 1000 d'eau ne coagule pas l'albumine, tandis qu'elle empêche la fermentation du sucre et prévient la putréfaction sous certaines conditions. Enfin, la foi dans le goudron a gagné un terrain énorme; c'est un enthousiasme qui va presque à la superstition:

Sans mouvement, il n'y a ni vie ni décomposition.

Les acides du goudron arrêtent le mouvement spécial qui se produit dans la décomposition; ils sont, par conséquent, antiseptiques. Dès que la décomposition cesse, les gaz putrides cessent de se dégager. Les acides de goudron sont, par conséquent, des désinfectants. Ils empêchent l'oxydation, mais non pas celle des substances organiques. Ils n'empêchent pas le fer de se rouiller. Le mouvement là est trop puissant; mais les substances organiques cèdent plus facilement, et l'acide carbolique montre son influence dans ce cas en les empêchant de s'oxyder. Pettenkofer remarque que, bien que la fermentation soit arrêtée, le principe de la fermentation conserve son pouvoir, et qu'il agit dès que l'acide carbolique est parti. Un pareil résultat n'a lieu que quand l'acide employé est faible. A Carlisle, on a fait usage, pendant des années, de l'acide carbolique pour empêcher la pourriture et prévenir toute décomposition désagréable qui se produit si ordinairement dans les sols abondamment fumés. On peut donc graduer en quelque sorte l'arrêt de la décomposition.

Raisons en faveur des fumigations.—Le grand point que nous avons en vue, c'est que ces propriétés soient appliquées à la désinfection, afin de prévenir les maladies contagieuses. Si l'infection est électrique, magnétique ou galvanique, nous ne voyons pas ce qu'y pourraient faire les sels et les acides. Si son origine est un gaz, il faut le laisser se répandre, suivant les lois que nous a enseignées Graham, et ne pas le redouter. Du moins, nous ne connaissons pas de Gaz qui engendre des maladies contagieuses chez les chimistes; il n'en est pas que l'acide carbolique affecte particulièrement. Les gaz qui s'échappent se mêlent à l'air; ils se délayent en quelque sorte, et leur action devient naturellement plus faible; suivant la somme d'air avec laquelle ils se mêlent. Il est vrai que cette doctrine ne se concilie pas facilement avec la marche

d'une maladie telle que l'épizootie qui a ravagé récemment la Grande-Bretagne. Ainsi Manchester, la grande ville manufacturière, brûle par jour plus de 6,000 tonneaux de houille; elle lance dans l'atmosphère plus de 17,000 tonneaux d'acide carbonique et 150 d'acide sulfurique, sans parler des gaz nés de la décomposition de ses détritns de toute nature. Cet ensemble n'élève pas d'un centième la moyenne de l'acide carbonique de l'air du pays environnant, et, bien qu'il y ait augmentation dans la mortalité, cette augmentation ne se manifeste que dans certains cas spéciaux, où les individus ont été plus particulièrement exposés aux effets de ces gaz; tandis que les bestiaux ont été atteints alors qu'ils étaient exposés à tous les vents et là où les gaz devaient être le plus affaiblis.

Supposons ces gaz s'unissant à l'eau et devenant vapeurs: ils se dissipent suivant la chaleur du jour et la force du vent. Ceci s'applique parfaitement aux gaz des marais. La nuit, ils rampent sur le sol, et l'on peut s'en défendre en fermant les fenêtres, tandis que, dans la journée, ils se délayent dans l'air au point de perdre leur caractère nuisible avant de pénétrer dans les habitations. M. Lemaire dit que les miasmes putrides contiennent des germes d'êtres vivants, et il est d'avis que la germination exige la présence d'infusoires. Que les miasmes soient, en effet, des germes d'êtres vivants ou de simples vapeurs, ils s'amassent sous l'influence de l'humidité du soir, et il faut, suivant les cas, un degré plus ou moins élevé de chaleur pour les dissiper le matin venu. L'important serait de connaître le degré voulu pour l'évaporation d'un miasme ou, si l'on veut, son point d'ébullition.

On en peut dire autant de toutes les infections considérées comme vapeurs. Un médecin-vétérinaire allemand, M. Erdt, les classe en volatiles à toutes les températures, en légèrement volatiles et en non volatiles; de sorte qu'à une certaine température une maladie pourrait se propager par l'air, et, à une autre température, seulement par le contact. La plupart sont détruites entre 55 et 60 degrés centigrades. Aucune n'est détruite à une température inférieure à celle du sang. Le froid ne détruit pas la contagion; il ne fait que l'enchaîner ou la rendre inactive.

Quoi qu'il en soit, ces véhicules de maladies sont transportés à peu près de la même manière que les autres vapeurs et les solides extrêmement divisés. On peut dire en général que les poisons des épidémies ne sont point des gaz; ils sont ou des vapeurs, ou des solides. L'évêque Berkeley disait que l'air contient les semences de toutes choses. Tout le monde a remarqué que de la pâte qu'on laisse exposée deux jours à l'air se couvre de moisissure. L'explication de Berkeley n'a pas satisfait les savants, et la grande question de la génération spontanée a été

reprise à nouveau dans ces derniers temps. Sans entrer dans la discussion, il est facile de démontrer qu'il existe dans l'air des substances organiques aussi bien que des substances inorganiques. Il est impossible de toucher un point du sol sans y rencontrer la matière organique. Celle-ci, soulevée par le vent, est mêlée à l'atmosphère et transportée en tout lieu. Nul doute que, dans la décomposition de ces infiniment petits que nous respirons avec l'air qui nous environne, ne soit le germe de nombre de maladies, surtout de maladies épidémiques.

Nous avons parlé des antiseptiques qui contractent la matière organique et lui font perdre la plus caractéristique de ses propriétés, la putrescibilité. Quand on applique ces antiseptiques aux petits corps que l'air tient en suspension, on obtient le même résultat que lorsque, sur une plus grande échelle, on s'attaque à des substances de gros volume. Là est toute l'explication des fumigations employées comme désinfectants; elles se mélangent à l'air, attaquent tous les atomes flottants et les traitent de la même manière qu'elles feraient d'un morceau de viande. La désinfection par ce procédé est aussi certaine que l'est la salaison de la viande, mais elle est plus efficace, en ce sens qu'on peut employer pour la faire des agents plus forts que le sel.

Les meilleurs antiseptiques sont les corps organiques volatiles. Ils ne détruisent pas, ils conservent. Ils empêchent l'action, et les gradations de cet effet sont très-déliçates. L'inhalation de l'éther, par exemple, paralyse tout d'abord la sensation et ensuite l'action mentale. L'absorption de l'alcool dérègle l'oxydation et trouble la faculté du mouvement en même temps qu'il y a un dégagement moins grand d'acide carbonique; c'est du moins ce qui a lieu le plus souvent, ainsi que l'a démontré le docteur Edward Smith. L'acide carbonique en liquide concentré arrête l'action chimique de la fibre musculaire elle-même. Entre ces points divers on peut observer des phases nombreuses. Ces agents produisent successivement l'anesthésie, l'ivresse et la destruction du mouvement vital, aboutissant à la suppression même des mouvements nécessaires à la décomposition.

Nous avons proposé de traiter les agents de maladie répandus dans l'air exactement comme les Egyptiens traitaient leurs morts, c'est-à-dire par l'emploi des antiseptiques. En contact avec ces agents, les organismes qui infectent l'air mourront, comme meurent les animaux et les plantes, et seront conservés à l'état de momies jusqu'à ce qu'ils aient été lavés dans le sol. Que si quelqu'un craignait que, par ce moyen, les maladies ne fussent que momentanément supprimées pour reparaître de plus belle à un moment donné, qu'il se rassure: les momies d'Égypte ne sauraient revivre, si bien débarrassées qu'elles fussent de leurs désinfectants.

Les métaux, les huiles, etc.—On n'a pas parlé des métaux comme éléments de fumigation. Il a été souvent remarqué que Birmingham avait été complètement épargné par le choléra: quelques personnes ont pensé que ce privilège avait pu lui venir des exhalations métalliques qui y remplissent l'atmosphère. Cela n'est point impossible. Les endroits où l'on soude du cuivre se reconnaissent bien vite à l'odorat, et ceux où l'on fond du plomb ou du zinc portent sur leurs murailles une couche d'un oxyde blanc. Le voisinage des laboratoires de chimie a toujours été regardé comme remarquablement à l'abri des maladies épidémiques; les ouvriers en produits chimiques de Glasgow en ont surtout fait l'observation. Ces hommes remarquent souvent des choses que les personnes plus instruites laissent passer inaperçues. Ils n'ont point de théories, eux; lorsqu'ils ont des bronchites, ils vont respirer l'air des laboratoires, et ils amènent leurs enfants auprès des creusets à fondre le soufre pour les guérir de la coqueluche. Constatant sur eux-mêmes les effets désinfectants du chlore, de l'acide muriatique, du soufre, et des métaux, ils admirent les merveilles de la nature sans se soucier d'inonder le monde de leur savoir. Les hommes de science ne doivent pas dédaigner ces acquisitions d'une expérience grossière.

Nous nous sommes arrêtés longtemps sur ces désinfectants volatils. Il en existe encore beaucoup d'autres. Comment ne pas parler de la lavande, de la menthe, de la rue? Ces plantes et beaucoup d'autres ont leur valeur dans les cas peu dangereux.

Parmi les désinfectants volatils figurent un grand nombre d'huiles. Nous n'avons pas la prétention d'en donner ici la liste complète; nous ne ferons qu'indiquer quelques résultats.

La viande exposée à la vapeur du phosphore se décompose rapidement. Exposée à la vapeur de l'acide crésylique, de l'acide carbolique, de la créosote, de l'aniline, de l'huile de moutarde, de l'huile d'amandes amères, elle est des mois sans se putréfier, bien qu'avec l'aniline, et les amandes amères elle devienne désagréable à l'odorat et à la vue. Les autres substances la maintiennent dans sa forme et paraissent arrêter tout changement exactement comme ferait la gelée. Il est permis de supposer que ces substances agiraient de la même manière sur les poisons de l'atmosphère. On dira que, puisqu'elles ne détruisent pas, elles sont sans valeur. Tel n'est pas notre avis; peu nous importe que ces poisons nesoient pas réduits en atomes, et décomposés, il nous suffit qu'ils soient réduits à l'état d'innocuité.

On dit aussi que, comme le chlore détruit, il est plus précieux. Il détruit, c'est vrai, mais en détruisant il meurt. D'un autre côté, les acides du goudron restent constamment actifs et ne se détruisent pas. Et puis on ne peut employer le chlore que dans un endroit fermé, tandis

qu'on peut employer les acides du goudron dans les cours et même dans les champs. Si on les verse sur le sol même très-affaiblis, ils n'émettent pas moins leur odeur particulière et peuvent se sentir à des centaines de mètres de distance. Ils désinfectent à la fois et le sol et l'air. On n'en saurait faire autant avec le chlore, le gaz nitreux, l'acide muriatique ou le soufre.

Traitée par les vapeurs de naphthaline, de pétrole, de térébenthine, de camphre, par l'huile de cannelle, la bergamote, le poivre, le thym, l'écorce d'orange, le citron, la valériane, l'anis et l'assa fœtida, la viande se putréfie en une couple de jours, après que les tissus ont cédé.

Traitée par le nitro-benzoïle, l'huile de cumin, le romarin, le genièvre, la menthe, elle met six jours de plus à se gâter.

Traitée par les vapeurs de naphte, de houille, elle devient gluante et désagréable, mais non putride.

L'huile de rue donne à la viande un aspect très-repoussant, mais aucune odeur de putréfaction.

Dans l'éther butyrique, de la viande a été conservée fraîche onze jours de plus qu'à l'air.

L'huile épaisse de goudron, le peroxyde d'hydrogène et la poudre de MacDougall n'ont pas donné suffisamment de vapeurs pour conserver la viande.

L'acide carbonique n'a pas réussi à la conserver, pas plus que le protoxyde d'azote.

Disons en deux mots que les substances qui empêchent la matière organique de changer sont des antiseptiques, et que celles qui détruisent les produits de la putréfaction sont des désinfectants.

Le charbon, etc. — Si les substances à désinfecter sont dans l'air, il est inutile d'employer les corps solides; il n'y a que les gaz et les vapeurs qui peuvent les atteindre. On pourrait, il est vrai, filtrer complètement l'air par le charbon, entre autres choses, comme l'a proposé le docteur Stenhouse, et ne laisser entrer dans nos maisons et nos étables aucun souffle qui n'ait été purifié. Le charbon pourrait remplir cet office, d'éloigner toutes les substances délétères; mais comment faire pour s'enclouonner? Tout au plus le moyen serait-il possible dans un hôpital. Le charbon s'emploie aujourd'hui pour purifier les gaz des égouts. On fait passer ces gaz par une couche de charbon, et ils arrivent à l'air libre débarrassés d'odeur et de tout caractère nuisible. On pourrait aussi laver l'air en répandant une espèce d'embrun dans les passages par où l'air arrive. Au lieu d'eau on pourrait, pour cet objet, se servir de permanganate de potasse. Il y aurait encore le moyen: l'oxydation proposé par M. Condy. On pourrait aussi répandre du peroxyde d'hydrogène et envoyer de l'oxygène dans la pièce à aérer.

Sans répandre le peroxyde, rien n'empêcherait qu'on le laissât s'évaporer tranquillement d'un bassin.

Il existe d'autres agents propres à laver l'air; ce qu'il y a de difficile à réaliser, c'est le mécanisme du lavage: on n'est jamais sûr d'atteindre toutes les particules en suspension. On a proposé de semer du charbon sur les parquets: l'air assurément se purifierait au contact du charbon, mais tous les points non en contact resteraient impurs. La même observation s'applique à tous les liquides et à tous les solides: ils sont impuissants contre un ennemi qui, comme l'air, se présente sous la forme de gaz invisible ou de vapeur.

Nous avons conclu que la matière qui empoisonne l'air est un solide ou un liquide qui peut s'élever en vapeur, comme dans le cas de miasmes; mais les miasmes, que nous sachions, n'infectent pas. La maladie des bestiaux n'est affectée en rien par les saisons; elle sévit par la chaleur et le froid, la sécheresse et l'humidité. Elle se propage avec et sans contact. On ne peut l'expliquer, selon nous, qu'en la considérant comme un solide. Mais quelle espèce de solide? Est-ce une particule de nature végétale ou animale? Il est difficile de le dire. Le choléra, d'un autre côté, attend la chaleur; sa vitalité commence, croyons-nous, vers 12 ou 13 degrés centigrades, température de la décomposition. Si le poison du choléra était un liquide, la chaleur ne tendrait pas à le concentrer, mais plutôt à le vaporiser; mais si c'était un solide en décomposition, ou un solide en solution existant à l'état de goutte, le froid empêcherait son action. Admettons qu'il arrive ainsi dans un endroit chaud, ne pourrait-il pas alors se développer? Et ne serait-ce point ainsi qu'il se produit des cas de choléra même l'hiver? L'air froid paraît glacer les particules empoisonnées, et celles qui recouvrent leur activité après coup ne sont que l'extrême exception.

Il y a deux circonstances dans lesquelles la désinfection est nécessaire: premièrement, quand l'air est vicié par des causes qui nous échappent, comme pendant les épidémies; deuxièmement, quand il est vicié par des causes qui sont de notre domaine, telle que l'absence de propreté et l'accumulation des matières propres à l'engrais. Dans le premier cas, il faut employer les désinfectants gazeux dont nous avons parlé; dans le second, alors qu'on ne peut pas nettoyer, il faut recourir aux désinfectants liquides ou solides: les uns détruisent l'infection produite par la nature dans l'air, les autres empêchent l'infection de passer dans l'atmosphère.

Désinfection des liquides et des solides.—Nous avons parlé de matières transportées par les vents, de matières dont beaucoup nient l'existence dans l'air, bien que les sources en soient à nos portes sous forme de détritits et d'émanations de toute espèce. Les maux qu'entraîne, parti-

culièrement en Angleterre, l'immense consommation de houille de certaines grandes villes, sont un thème rebattu. Quelque précieux que soit le soufre comme désinfectant, il enlève à l'air son oxygène actif et contribue, quand il est en excès dans l'atmosphère, à rendre insalubre le séjour des villes où il se brûle une énorme quantité de charbon de terre. A côté de cette cause d'insalubrité, il y a les égouts et les vidanges.

Bien qu'on s'en soit occupé de longue date, ce n'est que depuis peu d'années que les organismes végétaux ou animaux ont joué un rôle important dans les explications scientifiques qui ont été données de l'infection et de la fermentation. Il peut exister sous ce rapport, divers modes apportant diverses natures de maladies. Il peut y avoir un nombre infini de parasites qu'on n'a pu discerner encore, comme il y a des modes infinis de fermentation. Depuis longtemps on cherche à prévenir la décomposition des *excreta*, source d'insalubrité, qui non-seulement engendrent certaines classes de maladies, mais peuvent bien prédisposer à celles qui, comme le choléra, ont une origine étrangère. Il faudrait les traiter comme nous avons proposé de traiter les ennemis que l'air nous garde en suspension; mais on n'a pas besoin de recourir aux agents invisibles, dont on ne peut pas toujours contrôler le travail. Deux systèmes sont en présence: l'un consiste à noyer les matières et à les conduire au loin par des canaux souterrains; l'autre à séparer les parties sèches des parties humides, qui s'absorbent alors dans le sol ou se vaporisent dans l'atmosphère. Il ne faut pas perdre de vue que si l'eau est un agent puissant de désinfection, elle est aussi un agent très-puissant d'infection. Des substances qui, sèches, se conservent éternellement, se putréfient une fois mouillées. L'eau est un désinfectant, parce qu'elle est un véhicule à l'oxygène et un dissolvant pour les corps organiques, qui alors se décomposent rapidement et répandent leurs produits dans l'air. Le système des canaux demande une sérieuse étude.

Les sels de zinc, de cuivre, d'arsenic et de mercure ont des propriétés antiseptiques particulières. Kyan s'est servi du mercure pour conserver les bois, et un savant français a réussi à faire absorber des sels de cuivre à des arbres encore verts, pour les empêcher de pourrir.

Le chlorure de chaux est excellent pour arriver à une désinfection complète, à la destruction de la matière en putréfaction; rien n'enlève plus rapidement les mauvaises odeurs. Si l'on veut quelque chose de moins vulgaire, par exemple pour la chambre d'un malade, on peut prendre du permanganate de potasse, ou bien encore du peroxyde d'hydrogène, dont l'action est merveilleuse dans certains cas.

Cet enlèvement des odeurs est de la désinfection véritable, puisqu'on ne saurait faire cesser l'odeur sans faire cesser la putréfaction. Seule-

ment, il peut arriver qu'on n'enlève que les neuf dixièmes et que l'odorat ne perçoive pas le dixième restant, lequel peut encore être nuisible.

Au milieu de tous ces désinfectants, lequel doit-on préférer ? Suivant nous, il n'en est qu'un très-petit nombre dont il faille se servir. Pour les fumigations des écuries et des étables, nous choisirions les acides de goudron. Ils sont faciles à employer. Pour les appartements à purifier, nous prendrions le chlore ; il est également d'un emploi facile. Nous le préférons aussi pour les fumigations constantes en petite quantité, de manière à le sentir à peine, là où l'on ne peut pas, à cause de l'odeur ou du prix, employer les acides de goudron. Nous n'aurions pas non plus d'objection à employer l'acide sulfureux ou l'acide muriatique, bien qu'ils soient moins agréables.

L'emploi des fumigations nous paraît essentiel quand des maladies épidémiques nous arrivent du dehors. En pareil cas, la désinfection des matières d'engrais ne suffit pas.

Il est d'autres cas où les émanations des matières d'engrais sont surtout redoutables, parce qu'elles produisent des gaz pestilentiels qui entretiennent la maladie, s'ils ne sont pas eux-mêmes la maladie. C'est alors qu'il faut recourir ou aux antiseptiques pour prévenir la corruption, ou aux désinfectants pour la détruire. Le choléra est une des maladies épidémiques que la putréfaction développe le plus, si tant est même qu'elle ne l'engendre pas. Elle nous quitte en hiver et, comme la putréfaction, elle nous revient avec l'élévation de la température.

Nous n'avons pas de parti pris et ne prétendons pas qu'il n'y ait au monde qu'un désinfectant efficace, alors que la nature nous en présente un si grand nombre. Nous croyons à la vertu de l'iode et de maints autres corps ; mais nous pensons avoir indiqué les meilleurs et les plus accessibles, avec cette réserve que le meilleur même n'est pas universellement applicable. En temps d'épidémie, le chlore nous paraît être le désinfectant le plus supportable dans les habitations. Nous croyons qu'il est bon, en pareil cas, que l'atmosphère qu'on est appelé à respirer soit légèrement imprégnée de l'odeur d'un désinfectant, surtout dans le voisinage de puisards ou de lieux malpropres. Toutefois, il serait absurde de recourir aux désinfectants, sans enlever en même temps mécaniquement toutes les causes d'impureté. Le travail de l'architecte et de l'ingénieur est aussi nécessaire que celui du chimiste.

On nous a demandé un moyen pour désinfecter les water-closets. Il suffit d'y verser une solution de chlorure de chaux ; c'est, après tout, le moyen le plus simple. Lorsqu'il s'agit de matières solides mêlées à des matières liquides, il faut autant que possible les séparer, faire écouler les liquides et répandre sur les solides un désinfectant en poudre. La chaux mêlée avec un peu d'acide carbonique est excellent pour cet objet ;

il ne faut pas non plus dédaigner le charbon de bois ni la cendre. Pour recouvrir des matières insalubres, la terre est encore une très-bonne chose, à la condition d'être renouvelée plusieurs fois. Il ne faut pas employer la chaux toute seule pour être mélangée avec l'engrais. Quand les liquides à faire écouler se putréfient à une courte distance des habitations, il en résulte un grand danger; c'est alors que l'emploi des sels métalliques, du chromate de potasse et d'autres substances énumérées plus haut est précieux. Le sel commun est encore un bon désinfectant pour les engrais. Même avec l'eau, il empêche la putréfaction pendant des semaines et peut-être plus longtemps.

Pour désinfecter les eaux d'égout, la chaux est réellement la seule substance dont on pourrait se servir, eu égard à son prix; malheureusement elle est un précipitant et ne peut être employée qu'au sortir des égouts. Il faut ou conduire les eaux d'égout dans la campagne, rapidement et sans dépôt, ou trouver un désinfectant à répandre dans les égouts mêmes. Mais, s'il fallait examiner tous les problèmes relatifs à cette grande question des produits des égouts, on aurait de quoi remplir des volumes.

Disons-le en terminant: la désinfection a ses limites. Il ne faut pas croire que les agents chimiques dont il vient d'être parlé puissent remplacer la propreté. Il ne faut pas croire non plus que, pendant les épidémies, la propreté puisse remplacer la désinfection chimique; car l'air est vicié. Nous ne prétendons pas indiquer à chacun ce qu'il doit faire, ni à chaque conseil municipal quelle mesure il doit prendre; il faut agir suivant les circonstances et les lieux. Dans tous les cas, l'axiome "Mieux vaut prévenir le mal que d'avoir à le réprimer" doit être observé partout à la lettre. Il ne faut pas attendre que les épidémies ou les épizooties aient frappé à notre porte pour prendre des mesures de salubrité. Mais les mesures sanitaires ne sont pas complètes quand les individus ne s'y prêtent pas d'eux-mêmes. Il faut apprendre la propreté au peuple dès l'enfance, si l'on veut qu'il soit propre le reste de sa vie. L'égoïsme des privilégiés du sort est aussi une plaie en cette matière; à ceux qui, retranchés dans leur confort intérieur, s'inquiètent peu de la condition des autres, il est bon de persuader qu'ils ne sont point en sûreté tant que les autres sont en péril.

LA CLEF D'OR

(Voir pages 21, 152, 306, 350 et 507.)

ÉPILOGUE.

Le temps laisse tomber vite sur le front de l'homme l'empreinte indélébile de sa terrible griffe ; mais il faut que les années s'accumulant deviennent des siècles pour que cette griffe morde le front de pierre des édifices que bâtit sa main fragile.

Douze ans ne peuvent passer inaperçus dans une courte vie humaine ; mais ces douze années n'avaient pas nuancé d'une teinte plus sombre les murs grisâtres de Kermarc'h'at. Le nombre des ardoises moussues avait peut-être augmenté sur le toit, la couche de rouille s'était peut-être épaissie sur les ferrures extérieures ; mais ces légers indices de la marche du temps étaient à peine visibles, et tel était l'avis d'un homme arrêté en face du vieux château, car, en s'appuyant des deux mains sur sa canne, il avait laissé échapper cette exclamation :

— Rien n'est changé !

Celui qui parlait ainsi était presque un vieillard.

Sa haute taille, même avant qu'il eût pris dans sa halte une pose affaissée, était courbée ; sa longue barbe et ses cheveux étaient noirs, mais inégalement semés de touffes parfaitement blanches ; ses traits, encore très-beaux, étaient usés, frappés de vieillesse ; mais au milieu de ce visage en ruines brillaient des yeux qui révélaient que la flamme intérieure avait encore de la force et de l'éclat. Le fourreau était usé ; mais la lame, lame fortement trempée sans doute, ne paraissait que plus tranchante à travers le délabrement de son débile compagnon.

Ce jeune vieillard, accommodé dans ses vêtements aux goûts d'un artiste ennemi né du paletot et du tuyau de poêle, cet homme avec ce mélange de beauté et de laideur, de force et de faiblesse dans l'extérieur, de soumission forcée et de révolte dans l'expression, aurait pu servir de type pour représenter le grand révolté au moment de la victoire de l'Archange.

Il s'était arrêté, sans y prendre garde, juste en face d'un lavoir creusé au milieu de la prairie voisine. Le douez n'est pas un lieu consacré au silence, et cependant la voix des lavandières bavardes n'était pas arrivée à ses oreilles, car quand les battoirs retentissants se firent entendre, il se

retourna brusquement. Plusieurs femmes étaient agenouillées autour du bassin artificiel ; elles jasaient, riaient et travaillaient sous les rayons affaiblis d'un pâle soleil d'automne. L'une d'elles, les bras chargés de linge mouillé, se dirigeait vers la haie qui formait une séparation naturelle entre l'avenue et la prairie, et alors elle aperçut aussi l'étranger.

Il la regarda fixement, et, désignant le château d'un geste :

— On dirait cette demeure inhabitée, dit-il. L'est-elle ?

— Oui et non, monsieur, répondit-elle en hochant la tête. Le bon Dieu a refusé la parole à ceux qui l'habitent. On l'appelle, dans le pays, le château muet.

— Mais cependant Mme de Morinville... C'est à Mme de Morinville qu'il appartient, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Mme de Morinville n'est pas muette ?

— Si, malheureusement, monsieur, répondit tristement la laveuse qui continuait d'étendre son linge sur la haie ; elle n'est que trop muette, la bonne dame.

Il la regarda et dit en fronçant ses noirs sourcils :

— Que voulez-vous dire ?

— Dame ! monsieur, les morts ne parlent pas, il me semble.

L'étranger ne répondit pas. Il fit un pas en avant et alla s'adosser contre le large tronc d'un chêne, ce qui le cacha pour un instant aux yeux de son interlocutrice, qui crut qu'il s'éloignait.

Aussi quand, en avançant à son tour, elle l'aperçut tout près d'elle, elle jeta un cri.

— Oh ! vous m'avez fait peur, dit-elle ; je vous croyais bien loin.

— Ainsi donc, reprit-il poursuivant ses pensées, ce n'est plus un membre de la famille de Morinville qui habite Kermarc'hat.

— Oh ! si, Mlle Berthe y demeure.

— Pas seule.

— Seule, toute seule avec Michel, sa femme de chambre, et le gars à Jacquot qui est son cocher et qui est muet aussi ; je vous l'ai dit, ils sont tous muets.

— Vous m'étonnez ? seule dans cet immense château !

— Cela étonne d'autres que vous ; mais voilà, elle attend son père, monsieur.

— Son père ? répéta-t-il en tressaillant.

— Oui, son père qui voyage, à ce qu'on dit. On dit aussi que madame en mourant a fait promettre à mademoiselle de rester à attendre M. de Morinville à Kermarc'hat.

— Et s'il n'arrivait pas ?

— Elle y mourrait elle-même, voilà tout, et ce serait, ma foi ! un grand

bonheur si elle ne quittait pas le pays. Quant à son père, personne ne s'en gêne. Je suis pourtant, moi qui vous parle, sa sœur de lait.

— Il ne vous a donc jamais fait de bien ? dit l'étranger avec une étrange dureté d'accent.

— Oh ! monsieur, je ne veux pas dire cela ; mais si vous saviez comme il était fier et indifférent pour le pauvre monde ! On reçoit avec un grand merci l'aumône qui vous est mise dans la main par charité et pour l'amour de Dieu, mais l'argent qu'on vous jette comme on jette un os à un chien vous meurtrit le cœur.

— Vous avez raison !

Et sur cette brève approbation l'étranger lui fit un signe d'adieu et s'avança à pas lents vers le château.

Sa démarche était plus pesante, sa tête se penchait davantage, chaque pas semblait lui coûter un effort. La vaste cour était déserte, mais d'une propreté parfaite. Pas un brin d'herbe entre les pavés, pas une branche morte aux arbustes qui en adoucissaient l'aspect, mais un silence lourd, un silence complet, un silence de mort. Il se dirigea vers le perron, le monta en s'arrêtant à chaque marche, et, ouvrant la porte, il se trouva dans le vestibule. A sa gauche se déroulait en une large spirale l'escalier de pierre à rampe de fer ouvragé. Une femme descendait lentement les degrés d'un pas si léger, que si l'étranger n'avait levé les yeux dans cette direction en arrivant, il ne l'eût point entendue venir. A sa vue, il demeura immobile et suivit des yeux l'apparition. C'en était une. Dans ce sombre escalier, contre ces murs revêtus d'un stuc imitant un marbre gris veiné de noir, cette jeune fille vêtue de blanc, belle d'une de ces rares beautés qui se passeraient de la fraîcheur éphémère de la jeunesse, mais auxquelles la jeunesse donne cependant un incomparable éclat, produisait un effet saisissant. Quand ses yeux tombèrent sur celui qui la regardait, elle s'arrêta indécise. Et puis elle continua de descendre, et, ne voyant pas l'étranger faire un mouvement pour venir à elle, elle traversa le vestibule dans toute sa longueur pour s'avancer noble et gracieuse vers lui. Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, il se découvrit, la salua profondément, et, relevant la tête, il la regarda en face. Leur regard se rencontra. Le brillant coloris des joues de Berthe de Morinville s'effaça soudain, elle redressa sa taille souple et arrêta sur l'étranger un second regard si semblable au sien cette fois, qu'on aurait dit deux rayons jaillissants d'un même foyer, et, étendant les bras en avant, elle articula nettement ces deux mots :

— Mon père !

Ces mots prononcés d'une voix rauque, gutturale, artificielle en quelque sorte, produisirent sur Raoul de Morinville une sorte de commotion électrique. L'expression sombre, défiante, hautaine, qui se

blait couronner encore d'orgueil son front dépouillé, disparut, ses traits crispés se détendirent, et, laissant tomber son front entre ses mains, il éclata en sanglots.

Et il continua de pleurer ainsi convulsivement, la tête appuyée sur l'épaule de sa fille qui l'avait entouré de ses deux bras et qui baisait ses cheveux blanchis. C'était elle qui le soutenait. Elle soutenait ce corps fléchissant dont l'émotion dépassait enfin les forces, elle le portait pour ainsi dire, et ce poids n'imprimait qu'une légère flexion à sa taille douée de grâce mais aussi de vigueur.

Quand le premier flot de ces larmes, les premières peut-être qui n'eussent pas été refoulées au plus profond de son cœur orgueilleux, eût coulé, elle conduisit son père vers la banquette de velours et l'y fit assoir. Puis elle s'agenouilla devant lui, posa ses deux mains jointes sur ses genoux et ils restèrent ainsi se regarder sans parler, lui par émotion, elle par impuissance. De temps en temps les lèvres fraîches de Berthe s'entr'ouvrait pour laisser tomber les deux seuls mots qu'elles eussent jamais prononcés, mots dus à un prodige de patience maternelle;

— Mon père !

Dans le regard que le père attachait sur sa fille se confondaient mille sentiments qu'il eût été long et difficile d'analyser. Les deuils, les combats, les douleurs, les catastrophes, les regrets du temps passé, les ravissements ineffables, le mystérieux apaisement du temps présent, s'y reflétaient tour à tour.

Dans le regard que la fille attachait sur son père il n'y avait qu'un sentiment de joie suprême, on n'y lisait qu'une chose : un profond amour filial.

L'œuvre d'amour entreprise par Mme de Morinville, l'épouse si injustement dédaignée, portait ses fruits, car Berthe avait tenu sa promesse. Après s'être appliquée à effacer de la mémoire de sa fille le souvenir tout empreint de terreur que l'enfant conservait de M. de Morinville, elle avait jeté comme un germe, dans son cœur neuf et passionné, l'affection du père absent. Ce germe s'était développé et elle en avait soigné l'accroissement. Quand Berthe grandit, sa conversation écrite ou parlée avec sa mère roula presque toujours sur Raoul. Mme de Morinville vantait ses grandes qualités, son incomparable intelligence, l'énergie de son caractère ; elle aimait à peindre même sa beauté physique, sa rare distinction. Il n'était naturellement question ni de ses fautes ni de son implacable dureté.

Quand la jeune fille s'informait du motif de son exil volontaire, Berthe répondait que son dévouement pour sa famille l'avait porté à aller reconstruire en pays étranger sa fortune détruite par une catastro-

phé financière, mais qu'il reviendrait sûrement. La jeune fille ne voyait pas qu'il fût question de ce retour dans les rares lettres qu'écrivait son père ; mais elle n'en partageait pas moins le ferme espoir exprimé par Mme de Morinville, et son cœur battait à la seule pensée de ce retour et elle aimait à se représenter ce père si magnifiquement doué. Elle avait passé souvent des heures entières devant un portrait de Raoul jeune, elle comparait cette image, qui rendait bien la mâle beauté qu'avait possédée le modèle, avec celle de ses souvenirs, et composait ainsi, dans son imagination, un être embelli des perfections les plus idéales.

Dans sa vie solitaire, ce souvenir et cette espérance avaient donc pris une grande place, et, au lit de mort de sa mère, elle avait fait sans hésiter la promesse de ne pas quitter Kermare'hat afin que l'absent attendu trouvât à son retour une maison pour l'abriter, des bras pour le recevoir. L'espérance se réalisait enfin, son cœur débordait de félicité.

Ils étaient encore tous les deux sous le charme de cette impression puissante, l'ivresse de cette joie n'était pas encore épuisée, quand la porte extérieure du vestibule s'ouvrit vivement. D'abord entrèrent un jeune homme et deux jeunes filles, la jeunesse dans toute sa sève et dans tout son éclat, ils furent immédiatement suivis par trois personnes, un homme et une femme dans toute la maturité de la vie, un enfant qui n'avait pas passé l'âge encore si gracieux qui touche à la première phase de l'adolescence.

Ils s'arrêtèrent tout stupéfaits en apercevant cet étranger devant lequel Berthe était agenouillée. Le changement de physionomie que Berthe remarqua chez son père, lui fit tourner la tête. Elle aperçut les nouveaux venus, et par un mouvement rapide elle se leva ; Raoul se leva aussi, et ses yeux s'attachèrent sur le visage d'Hippolyta, qui se présentait ainsi inopinément devant lui. C'était bien elle. Quelques cheveux blancs brillaient dans sa noire chevelure, ses grands yeux se cernaient profondément, mais qu'elle était encore belle, forte, et qu'elle paraissait heureuse ! Elle le regardait aussi sans répondre aux questions d'André, qui n'avait pas reconnu Raoul ; mais elle n'osait faire un pas.

Raoul prit le bras de sa fille et s'avança lentement vers eux. Arrivé devant Hippolyta, il redressa sa haute taille, et fixa sur elle des yeux où elle lut, comme dans un livre ouvert, les haines, les tendresses, les désespoirs, les rancunes du passé. Ses lèvres tremblantes s'entr'ouvrirent et se refermèrent. Un mot qu'elles n'avaient jamais prononcé était-il venu y expirer ? Hippolyta en eut la pensée, et elle allait généreusement s'écrier : " Raoul, assez ! mon pardon, vous l'avez ! " mais il la prévint :

— Hippolyta, dit-il de sa voix pénétrante et en lui tendant sa main amaigrie, je vous pardonne.

— Hippolyta, serra amicalement la main qui lui était tendue. La pitié remplissait son cœur et lui faisait accepter cette parole étrange, dernier écho d'un gigantesque orgueil.

— Et vous, André, ajouta Raoul, ne me souhaitez-vous pas la bienvenue ?

— Mon cher Raoul, je suis enchanté de vous revoir à Kermarc'bat, s'écria André. Si je vous avais reconnu plus tôt, je vous l'aurais dit plus tôt.

— Et ces enfants, reprit-il, je ne suis qu'un étranger pour eux ; il n'y a pas à s'y tromper, ce sont les vôtres, n'est-ce pas ?

André et Hippolyta firent un signe affirmatif.

Il regarda les jeunes gens et puis sa fille.

Andrée et Aliette étaient charmantes, mais elles n'approchaient pas de l'éclatante beauté de Berthe.

— Comme ma fille me ressemble, Hippolyta ! dit-il encore.

— Oui, Raoul.

— C'est votre fils qui a vos traits, reprit-il en regardant André qui ressemblait en effet à sa mère d'une manière frappante ; mais autant que je puis m'en souvenir, vous n'aviez que trois enfants.

— Quand vous êtes parti, oui. Notre Benjamin est né depuis. Raoul embrasse ton oncle.

Raoul tressaillit.

— Raoul ! répéta-t-il ; ai-je bien entendu ?

— Oui.

— Vous l'avez appelé Raoul, Hippolyta ; vous avez appelé Raoul un de vos enfants !

— Berthe, qui était sa marraine, l'a voulu ainsi.

Raoul baissa la tête, et un long soupir sortit de sa poitrine.

L'arrivée des deux nouveaux personnages interrompit un silence embarrassant et triste. M. Basile Richon entra dans le vestibule en soufflant et en s'éventant avec son mouchoir de poche, sa femme le suivait de près, et dans cette vieille petite personne à l'allure vive, à la physionomie souriante, le lecteur voudra bien reconnaître Mlle Hortense de Morinville. Mlle Hortense avait toujours eu un faible pour M. Basile et elle avait consenti de très-bonne grâce à devenir la maîtresse du confortable cottage qu'il s'était arrangé dans le bourg de Saint-Martin. Comment l'idée de se bâtir une maison était-elle venue au bon monsieur Basile ? comment surtout avait-il eu celle d'y loger Mlle Hortense ? Ce qu'on pouvait assurer c'est que ces idées étaient nées une à une dans son cerveau, et que, les ayant soumises à M. Eugène pour les opinions duquel il professait une haute considération, elles avaient reçu une approbation pleine et entière. M. Eugène jurait ses grands dieux qu'il ne ferait jamais la folie de se marier,

mais que s'il revenait au monde, ce qui n'était pas probable, ce ne serait pas pour vivre et mourir en vieux garçon.

M. Basile et Mlle Hortense s'étaient donc arrangés à passer ensemble le reste de leur vie, et ni l'un ni l'autre ne paraissaient regretter le parti qu'ils avaient pris. Régulièrement tous les jours ils venaient passer quelques heures avec leur petite-nièce, et ils arrivaient faire leur visite quotidienne à Kermarc'hat sans se douter de la surprise qui les attendait.

Le lendemain qui était un dimanche, M. Eugène de Morinville éprouva une grosse distraction en voyant entrer avec Berthe, dans le banc des Morinville, un vieillard qu'il avait une idée d'avoir rencontré quelque part. Le vieux recteur, qui continuait d'évangéliser son petit troupeau, éprouva une égale surprise quand il aperçut de sa chaire ce nouvel auditeur. Ce jour-là, dans son langage simple et clair, il commenta l'évangile où se rencontre, à la plus grande consolation des égarés de tous les siècles et de toutes les conditions, cet ouvrier retardataire, cet homme de la onzième heure, que le Père de famille miséricordieux autant que juste laisse travailler à sa vigne et auquel il veut bien donner un salaire. La parabole évangélique tomba ce jour-là comme une rosée sur un cœur desséché, mais encore vivant ; elle vint providentiellement amollir un terrain longtemps aride et longtemps infertile. Après le service divin, M. Eugène et le vieux prêtre virent s'avancer au-devant d'eux Raoul et Berthe. La jeune fille présenta son père. L'accueil du prêtre fut plein de mansuétude, celui de M. Eugène étonnamment cordial. Toutes les mauvaises dispositions qu'il nourrissait au fond de son cœur contre ce neveu se dissipèrent comme par enchantement à sa vue, et il serra à plusieurs reprises les mains de cet homme qu'il devait simplement mettre à la porte, s'il avait jamais l'audace de se présenter chez lui.

Ils échangèrent quelques phrases ; André, Hippolyta et leurs enfants, M. et Mme Richon, les rejoignirent, et on se sépara. Raoul avait désiré passer ce premier jour seul avec sa fille, et d'ailleurs les scènes du passé étaient encore trop présentes à toutes les mémoires pour qu'il fut possible de lui adresser autre chose que de banales paroles de bienvenue. Quand Raoul et Berthe eurent vu s'éloigner dans des directions respectives les membres de leur famille, ils revinrent lentement sur leurs pas et rentrèrent dans le cimetière, qui suivant un antique usage, était une sorte de vestibule de l'église. Berthe alla ouvrir une grille de fer placée autour de sépultures réservées. Cette étroite enceinte était l'enclos funèbre de la famille de Morinville. Parmi de fastueux monuments de marbre dont les sculptures disparaissaient sous une épaisse couche de poussière noirâtre, se voyait une humble tombe plate ornée d'une simple croix de pierre. Mais au pied de cette tombe fleurissaient dans une urne funéraire des fleurs fraîchement cueillies, et sur l'étroit sentier qui y conduisait il n'y

avait pas une touffe d'herbe. Et on sait comme l'herbe croît vite sur les sentiers abandonnés.

Raoul demeura longtemps agenouillé sur cette petite tombe. Son attitude n'était pas seulement celle de la prière, on eut dit un coupable demandant pardon.

Sur sa destinée qui s'achève se fermera naturellement ce livre. Pareille à un solide et brillant navire qui, après avoir été longtemps la proie des tempêtes, le jouet des vents et des flots, revient tristement échouer dans le port même d'où il était parti et y demeure avec ses flancs labourés par la mitraille ennemie, sa mâture détruite, le fier Raoul est venu mourir dans les lieux où s'était passée sa radieuse jeunesse. Les dernières années de cette existence si agitée ont été calmes, presque heureuses, tant Berthe a rempli avec douceur et tendresse la mission de dévouement que lui avait léguée sa mère.

Devant cette fille élevée dans une sainte ignorance des fautes de sa vie, rien ne lui rappelait l'amertume et les déceptions du passé, rien n'humiliait son orgueil brisé mais non pas anéanti.

Après la mort de celui dont elle s'était faite l'ange gardien, Berthe a dit adieu à un monde dont son infirmité l'éloignait, et, sachant que le bienfait de la vie religieuse ne lui était plus refusé, elle s'est retirée dans un couvent de sourdes-muettes, après avoir marié Guillaume, le fils de Chinette, avec celle que sa mère lui avait donnée pour compagne.

Comme l'a dit plaisamment M. Eugène en apprenant ce mariage, il n'y aura pas de gros mots dans ce ménage-là.

La jeune fille à légué en partant ce qui lui restait de fortune à sa tante Hippolyta, qui s'était montrée une seconde mère pour elle ; et ainsi André de Kermarc'hat est rentré en possession du château dont il portait le nom.

Le portrait de Guy de Kermarc'hat a repris sa place dans le grand salon d'honneur après un exil de près de cent ans, et Marion, qui trotte lourdement par les vastes cuisines en appelant Christophe drôle de vieux noiraud, prétend que la physionomie du ligueur en est tout éclaircie. Chinette, devenue veuve, est demeurée la ménagère de M. Eugène dont elle soigne parfaitement la vieillesse et dont elle sait tolérer les brusqueries. L'avenir ne lui offre que les plus brillantes perspectives, sa nombreuse famille est tirée, comme elle le dit. Guillaume et sa femme cultivent en paix les champs dont Berthe leur a fait don ; la seconde de ses filles devient au service de M. et Mme Basile Richon un cordon-bleu des plus distingués ; ses plus jeunes enfants sont employés à la fabrique de la Villa Bruyère, que le jeune André dirige avec la fermeté de caractère et la haute intelligence qu'il tient de sa mère. Chinette affirme que, si le pauvre failli Jacquot n'était pas mort juste au moment de prendre sa

part de toutes ces félicités, elle serait la femme la plus heureuse du monde.

Le jour où Hippolyta est entrée en maîtresse à Kermarc'hat, elle a éprouvé une vive et profonde émotion. En parcourant lentement les appartements encore muets et inhabités, il lui semblait voir se dérouler devant elle toutes les scènes du passé. M. de Morinville, Mme de Morinville, Raoul, Berthe, étaient là.

Dans la bibliothèque, appartement depuis longtemps délaissé, elle s'est arrêtée, dominée par une impression nouvelle et tout à fait personnelle. C'était là qu'elle s'était humiliée deux fois devant Raoul. La première lors de l'arrêt rendu, non par le tribunal de famille assemblé pour juger la question de son mariage avec André, mais par M. de Morinville revenu momentanément au sentiment de son autorité ; la seconde, ce triste jour qui lui rappelait les heures les plus douloureuses de sa vie.

Comme cette dernière scène était encore présente à sa mémoire ! comme elle se rappelait les moindres détails : son arrivée au presbytère, avec sa petite fille malade, son évanouissement sur les bords de l'étang, le premier regard que lui avait lancé Raoul, son entretien avec lui, sa dure vengeance, l'adieu menaçant qu'elle lui avait jeté, l'apparition de Berthe en toilette de fête, sa halte dans la cour, son adieu à Kermarc'hat qu'elle croyait voir pour la dernière fois.

Là, rien n'avait été changé, et les objets matériels eux-mêmes ravaient singulièrement ses souvenirs.

Elle aperçut attaché contre la boiserie grise un calendrier poudreux, et elle se rappela qu'il y en avait un dans ce même endroit le soir de cette scène navrante. En attendant Raoul, le cœur serré par l'angoisse et la crainte, elle avait regardé machinalement sur ce calendrier la date de l'année et celle du jour, et ces dates écrites avec des larmes s'étaient inscrites en caractères ineffaçables dans sa mémoire. Elle décrocha le calendrier, secoua la poussière qui le couvrait, et lut :

Calendrier pour l'année 1849.

C'était bien le même. Il y avait juste seize ans qu'elle avait arrêté sur ce carton des yeux brûlés par des larmes, seize ans qu'elle était entrée dans cette bibliothèque, pauvre, humiliée, suppliante, et aujourd'hui !...

Sa pensée s'éleva vers le ciel dans un élan de reconnaissance, et puis un nom passa par ses lèvres dans un soupir : Raoul ! Raoul, qui alors jouissait, en apparence du moins, d'un bonheur presque insolent, Raoul puissant, gâté par la fortune, possesseur enfin de cette clef d'or en la puissance de laquelle il avait une foi aveugle. Hélas ! cette clef merveilleuse s'était un jour fondue dans ses doigts, et l'eût-il conservée, elle se fut, dans un avenir prochain, échappée de ses mains débiles. Avant de mourir il avait enfin compris qu'il est en ce monde une chose que l'or

ne peut acheter, une chose qui ne saurait devenir vénale, car c'est Dieu lui-même qui en a allumé le mystérieux désir dans notre être en nous condamnant à y aspirer toujours sans jamais la posséder entière ici-bas.

Est-il nécessaire de nommer : le bonheur !

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Fin.

LE PÈRE D'ISARN DE VILLEFORT.

Nous annonçons dans notre numéro de février la mort du Rév. Père de Villefort. Ce saint religieux avait tant de popularité à Rome aussi bien qu'en France qu'on nous saura gré de reproduire ici les précieux renseignements sur sa vie que nous trouvons dans les " Etudes Religieuses " de Paris.

Nous ne croyons pas nous tromper en ajoutant que dans le grand miracle de la conversion de Marie Alphonse de Ratisbonne à Rome en 1842, c'est, après la Ste. Vierge, au baron de Bussières et au Père de Villefort que M. de Ratisbonne doit de s'être fait catholique. C'est au moins, si nos souvenirs nous servent bien, le Père de Villefort qui a reçu sa première confession et l'a préparé à la réception du baptême. Cet événement a causé dans le temps beaucoup de sensation dans le monde religieux.

Nous ajouterons encore que nous avons eu le bonheur de connaître intimement le Père de Villefort pendant notre séjour à Rome en 1855, et que nous n'oublierons jamais son immense mansuétude dans les délicieux quarts d'heure que nous avons passés en tête à tête avec lui dans sa petite cellule du couvent des Pères attaché au Gesù.

Le P. de Villefort naquit le 2 juillet 1799, au château de Cornus (Aveyron), d'une famille de bonne noblesse, originaire du Vivarais, mais depuis longtemps fixée dans le Rouergue.

D'une intelligence précoce, il termina de bonne heure ses études au collège d'Amiens, que dirigeait alors M. de Sambucy, son oncle, et vint à Paris pour s'y préparer à l'Ecole Polytechnique. Au bout d'un an de séjour en cette ville, le jeune Philippe de Villefort quitta le monde pour entrer au séminaire d'Issy, et bientôt après au noviciat des Jésuites.

Jusqu'à cette époque décisive de sa vie, il s'était montré d'un caractère emporté, plein d'orgueil et d'ambition : en peu de temps, il devint un modèle de douceur et de modestie. Comment son âme fut-elle ainsi transformée ? Peut-être les instincts de grande vertu qu'il tenait de sa famille reprirent alors l'empire sur des défauts dont n'avait pu l'affranchir notre imparfaite nature, ou plutôt n'est-ce pas que la réflexion à laquelle ses études le portaient, lui fit voir la vanité du monde, de ses honneurs et de sa science même si bornée ? Qu'importe la voie par laquelle Dieu le con-

duisit au bien ? Il fut fidèle à la grâce, et ce seul fait a pu être l'origine du changement total de son caractère.

Il fut ordonné prêtre en 1824 ; de 1826 à 1828 il enseigna les mathématiques au séminaire de Saint-Acheul, puis fut nommé maître des novices et instruisit les âmes, après avoir instruit les esprits. Il quitta ces fonctions pour remplir à Rome un important emploi auprès du général des Jésuites. Là, il consacra sa vie aux pauvres et aux étrangers. Il fut longtemps le principal directeur et l'âme de la société de Saint-Vincent de Paul ; il était l'ami et comme le père de tous les jeunes soldats accourus auprès du Souverain Pontife, de toutes les parties de l'Europe, pour l'entourer et le défendre.

Après une vie si bien remplie, il fut doux mais ferme envers la mort. Il resta calme et d'une admirable sérénité jusqu'à ses derniers instants. Ses facultés ne l'abandonnèrent point. La veille de sa mort, il parcourait encore deux cents lettres, indiquant celles qui devaient être brûlées et celles qui exigeaient une réponse.

Ainsi est-il parti pour le ciel, sans effort, sans regret de la terre, où l'on ne désire rester que quand on en a fait le lieu de ses plaisirs et de son repos ou que l'on ne se sent pas les mains assez pleines d'œuvres pour comparaître au tribunal de Dieu.

Un grand cortège d'hommes illustres, de personnages étrangers, de prêtres et de religieux de Rome, de pauvres en larmes et en prières, a suivi ses dépouilles à leur dernière demeure. Ils se disaient les uns aux autres : " Le père de Villefort est un saint."

L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

. LE CATHOLICISME EN PRUSSE. — On écrit de Berlin au *Monde* :

" Le 18 de ce mois, la sœur grise Maria Klamt a été enterrée à Neisse. Sa mort a été la suite de ses fatigues et de la fièvre typhoïde qu'elle avait contractée dans les hôpitaux militaires. Aussitôt que cette mort fut connue en ville, le général commandant, M. de Lehwaldt, proposa de lui faire rendre les honneurs militaires, ce que l'autorité ecclésiastique accepta. Le général lui-même le commandant en second, colonel de Trotha, ainsi que la plupart des officiers et beaucoup de soldats de la garnison, suivirent en grande tenue le convoi de la modeste fille, que précédait un corps de musique militaire.

" En général, la dernière guerre a fait disparaître toutes les pré-

ventions contre les catholiques qui pouvaient encore exister dans l'armée. Les officiers protestants font l'éloge de la bravoure et de la discipline exemplaires des régiments catholiques, et sont mieux disposés que jamais à respecter et à faciliter leurs pratiques religieuses. Le nombre des officiers catholiques a augmenté dans une proportion très forte pendant cette guerre. Les sœurs et religieuses catholiques sont presque regardées comme partie intégrante de l'armée. A Francfort sur-l'Oder, un pasteur protestait contre les sœurs catholiques envoyées par l'administration militaire pour le service de l'hôpital des blessés, en prétendant que ce serait une " honte pour la ville évangélique, et la " cause d'une grande irritation chez ses habitants." Malgré ses réclamations pressantes et réitérées, l'administration militaire ne crut pas même nécessaire de répondre à ses clameurs.

* * L'autre jour, à Liège, le bourgmestre Piercot mit sur pied ses gendarmes pour arrêter une procession. Il paraît que cet exploit a fort ravi les conseillers communaux de la ville, et leurs amis les francs-maçons. Pour bien mériter d'eux, le bourgmestre recommence : hier encore, il interdisait deux processions solennelles qui devaient avoir lieu aux paroisses Saint-Christophe et Saint-Phocien. Le peuple de Liège, qui aime Dieu, et point du tout le bourgmestre, avait orné de fleurs les façades des maisons, semé de verdure et paré les rues où devait passer le pieux cortège. M. Piercot a rendu tant de soins inutiles.

Mais ils ne l'auraient pas été, sans une lettre pleine de modération et de dignité adressée par l'évêque aux curés, et que ceux-ci ont lue en chaire. Ainsi l'on a calmé le peuple, qui sans cela eût fait mauvais parti à ceux qui abusent si indignement de leur pouvoir pour violer la plus sacrée des libertés, qui est celle de la prière.

Ce n'est pas tout, car la Belgique est en proie aux hommes de révolution, qui poursuivent Dieu jusque *sous son toit*, comme disent les bons ouvriers de Liège. Une quête devait être faite dans les églises de cette ville au profit d'une œuvre dont le but est de porter des secours et des consolations aux familles éprouvées par le choléra.

Ceux qui faisaient la quête ont été arrêtés dans l'église même, traînés dehors et conduits à l'hôtel de police.

Les journaux belges pensent que le mandat d'arrêt émanait de M. Piercot.

Cet homme veut-il donc que sa ville périsse du choléra, puisqu'il tente d'arrêter la prière sur les lèvres de ceux qui demandent à Dieu d'être délivrés du fléau et l'aumône aux mains de ceux qui donnent ?

M. Guérout lui-même désavouera ce bourgmestre.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUE DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Sommaire de la 49e Livraison.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST—Cours Familier de Littérature, par LAMARTINE	7
LA CLEF D'OR--Nouvelle (Suite) ZÉNAÏDE FLEURIOT	21
DU CHOLÉRA EN 1865-66—Le Docteur G. DUJARDIN BEAUMETZ— <i>Le Contemporain</i>	43
LETTRES INÉDITES DE MME DE SWETCHINE—Publiées par M. le comte de FALLOUX de l'Académie Française.....	56
UN COUSIN DE PASSAGE--SCÈNE DE LA VIE DE CHATEAU— <i>Revue de Bretagne</i>	63
LE GOUVERNEMENT DES PAPES ET LES RÉVOLUTIONS DANS LES ETATS DE L'ÉGLISE, d'après des documents authentiques extraits des archives secrètes du Vatican et autres sources italiennes.....	78
LA VIE DE CHATEAU EN AUTOMNE--LA PARTIE D'ÉCHECS	89
CHAISES ET BANCS DE PARIS--IMPOSSIBILITÉ DE PEINDRE PARIS— <i>Semaine des Familles</i> CAUSERIES PARISIENNES--Les exploités et les Victimes de l'Exposition Universelle Le Grand Aquarium du Boulevard Montmartre et l'Enfant-Poisson des Champs- Élysées - La complainte et le livre de Risk-Allah--Alex. Dumas, le 1er Cuisinier du Siècle--Les derniers chefs-d'œuvre du Baron Brisse--La question des nêles. Les faiblesses d'un pontife de l'art.....	101
CHRONIQUE--Une grande pluie d'étoiles--Théories des étoiles filantes--Observations intérieures -- La nuit du 14 novembre à Paris et à Londres— <i>Mess. de la Semaine</i>	105
BIBLIOGRAPHIE--LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ— <i>Revue Bibliographique</i>	107

Sommaire de la 50e Livraison.

HYGIÈNE ET SALUBRITÉ--LES DÉSINFECTANTS— <i>Revue Britannique</i>	113
NOUVEAUX MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS--LE SECOND EMPIRE, par LOUIS VÉRON	126
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (Fin)--Par LAMARTINE	132
L'OPINION NATIONALE ET GALILÉE.....	136
THÉODORE MURET À LA TRAPPE-- <i>L'Union</i>	140
UN COUSIN DE PASSAGE--SCÈNE DE LA VIE DE CHATEAU (Fin)— <i>Revue de Bretagne</i>	144
LA CLEF D'OR--Nouvelle (Suite) ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	152
SYLVICULTURE--UNE VISITE AUX ARBRES GÉANTS	173
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME--Par le Père HYACINTHE--De la société domestique dans le plan général de la Société humaine— <i>Semaine Religieuse</i>	177
LA CÉLÈBRE CONTESTATION ENTRE ST. ETIENNE ET ST. CYPRIEN--Par Mgr TIZZANI, Archevêque de Nisibe.....	188
NÉCROLOGIE--M. THOMAS DESMASURES ET LE PÈRE PHILIPPE DE VILLEFORT	194
LETTRES DE LAURETTE DE MALBOISSIÈRE--Par le Vicomte d'YZARN FREISSINET.....	197
LES POÈTES--MME PEUQUER, MME ACKERMANN, J.-M. JOUFFROY--G. DE CADOUAL	200
LES ODEURS DE PARIS--Par LOUIS VEUILLOT	205
LES ÉVÈNEMENTS DU MOIS--Par L. LAVEDAN	210
PENSÉES DIVERSES	214

Sommaire de la 51e Livraison.

ECCE HOMO OU LA CRITIQUE RELIGIEUSE EN ANGLETERRE-- <i>Le Correspondant</i>	217
ÉTUDES ROMAINES--UNE VISITE A SAINT-PIERRE--EUGÈNE DE LA GOURNERIE.— <i>Revue de Bretagne et de Vendée</i>	239
LE ROI VOLTAIRE--EXTRAITS DES ODEURS DE PARIS--Par LOUIS VEUILLOT-- <i>Revue du Monde Catholique</i>	249
PHYSIOLOGIE DES BUVEURS--ANGLETERRE -- LES BUVEURS DE GIN (Suite)— <i>Semaine des familles</i>	261
MÉMOIRES ANECDOTIQUES--MŒURS--LES SALONS-- <i>Revue Britannique</i>	266
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME--Par le Père HYACINTHE--De la société conjugale dans la société domestique-- <i>Semaine Religieuse</i>	283
HISTOIRE DE DEUX AMES--Rencontre--Amour--Conversion et Mort (Suite)—ALEX. de ST. ALBIN.....	298
LA CLEF D'OR--Nouvelle (Suite)--ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	306
L'ABELLE BUTINEUSE DE L'ECHO.....	28

Sommaire de la 52e Livraison.

L'EVÊQUE D'ORLÉANS EST UN GRAND COUPABLE--H. DE RIANCEY.....	337
FIAT VOLONTAS TUA--Poésie.....	340
L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS--LETTRES PASTORALES-- <i>L'Union</i>	341
MÉMOIRES ANECDOTIQUES--MŒURS--LES SALONS (Fin)-- <i>Revue Britannique</i>	350
LES ODEURS DE PARIS--Par LOUIS VEUILLOT--Extraits--Préface--Paris et Rome..	360
LES MOINES D'OCCIDENT--Par le comte de MONTALEMBERT--Extraits--Les Saints et les Moines du Pays de Galles.....	369
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME--Par le Père HYACINTHE--De la corruption de la société conjugale par l'immoralité contemporaine-- <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	371
LA CLEF D'OR--Nouvelle (Suite)--ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	380
PENSÉES DIVERSES.....	403
ESQUISSE DU PÈRE HYACINTHE--INCIDENT-- <i>Le Mousquetaire</i>	404
CHANSONS POPULAIRES DU CANADA--Remarques générales--A la Claire Fontaine--Vive la Canadienne--Digue Dindaine.....	410
LE RAMEAU BÉNIT--Poésie.....	414
L'ABEILLE BUTINEUSE DE L'ECHO.....	415

Sommaire de la 53e Livraison.

DE LA RÉUNION DE L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ANGLETERRE À L'ÉGLISE CATHOLIQUE--Par JULES GONDON--Extraits--Avant-Propos.....	417
ECCE HOMO OU LA CRITIQUE RELIGIEUSE EN ANGLETERRE (Fin)-- <i>Le Correspondant</i>	427
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME--Par le Père HYACINTHE--De la Paternité-- <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	436
HISTOIRE DE DEUX AMES--Rencontre--Amour--Conversion et Mort (Suite)--ALEX. DE ST. ALBIN.....	448
A SA MAJESTÉ LE ROI DE HANOVRE APRÈS SA PROTESTATION--Poésie.....	456
ROME ET LA SITUATION PRÉSENTE--Lettres politiques--Par le Prince H. de VALORI..	458
RAPPORT DE M. VILLEMAIN, Secrétaire perpétuel, A L'ACADÉMIE FRANÇAISE SUR LES CONCOURS DE 1856.....	464
DISCUSSION DANS LE SÉNAT FRANÇAIS--Sénatus-Consulte, modifiant l'art. 25 de la constitution; discours de M. le Duc de Persigny et du Vicomte de Lagueronnière.....	471
LES ODEURS DE PARIS--Par LOUIS VEUILLOT--Esquisse et Critique-- <i>Revue Bibliographique</i>	498
LA CLEF D'OR--Nouvelle (Suite)--ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	507
CATHOLICISME, PROTESTANTISME ET INFIDÉLITÉ--Par le Rev. P. Wöninger, S. J. Extraits--Préface--L'usage de la langue Latine dans le culte catholique.....	542
PENSÉES DIVERSES.....	546
L'ABEILLE BUTINEUSE DE L'ECHO.....	547

Sommaire de la 54e Livraison.

LE POÈME DE ST. FRANÇOIS--Par M. le Comte de SÉOUR--L'abbé R. BAYLE-- <i>Le Conseiller des Familles</i>	549
NOUVEAUX MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS--LE SECOND EMPIRE--Par LOUIS VÉRON (Fin)--A. NETTEMENT.....	555
DE LA RÉUNION DE L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ANGLETERRE À L'ÉGLISE CATHOLIQUE Critique-- <i>Revue Bibliographique et Littéraire</i>	561
VICTOR COUSIN-- <i>L'Union</i>	572
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME--Par le Père HYACINTHE--De l'éducation dans la famille--Des agents de l'éducation--Les lois de l'éducation-- <i>Semaine Religieuse</i>	579
PENSÉES DIVERSES.....	591
ROME ET LA SITUATION PRÉSENTE--Lettres Politiques (Fin)--Par le Prince H. de VALORI.....	592
HYGIÈNE ET SALUBRITÉ--LES DÉSINFECTANTS (Fin)-- <i>Revue Britannique</i>	596
LA CLEF D'OR--Épilogue--ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	610
LE PÈRE D'ISARN DE VILLEFORT-- <i>Études Religieuses</i>	619
L'ABEILLE BUTINEUSE DE L'ECHO.....	620
TABLÉ PAR SOMMAIRES.....	622
TABLÉ ALPHABÉTIQUE.....	624

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PAGES	PAGES
Abeille (L') Butineuse de l'Echo 328, 415, 547 620.....	Impossibilité de peindre Paris..... 95
Ackerman (Madame)..... 200	Incidents 404
Bibliographie 107	Jouffroy J. M..... 200
Buveurs (Les) de Gin..... 261	Lettres inédites de Madame Swet- chine 56
Catholicisme, Protestantisme et Inf- délité..... 542	Lettres de Laurette de Malboissière. 197
Causerie Parisienne..... 101	Lettres Pastorales..... 341
Célèbre (La) Contestation entre St. Etienne et St. Cyprien..... 188	Lettres Politiques..... 458
Chaises et Bancs de Paris..... 95	Majesté (A Sa) le Roi de Hanovre.. 456
Chansons Populaires du Canada... 410	Mémoires Anecdectiques 266, 350
Choléra (Du) en 1865 et 1866..... 43	Moines (Les) d'Occident..... 366
Chronique..... 105	Nécrologie..... 194
Clef (La) d'Or..... 21, 152, 306, 380, 507, 610	Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris..... 126, 555
Conférences de Notre - Dame 177, 283, 371, 436, 579.....	Odeurs (Les) de Paris 205, 249, 360, 498
Cousin (Victor)..... 572	Opinion (L') Nationale et Gallée... 136
Cousin (Un) de Passage..... 63, 144	Partie (La) d'Echecs..... 89
Critique (La) Religieuse en Angle- terre 217, 427	Pensées Diverses 214, 403, 546, 591
Désinfectants (Les)..... 113, 596	Peuquer (Madame)..... 200
De Villefort (Le Père) 194, 619	Physiologie des Buveurs 261
Discours du Duc de Persigny..... 471	Poème (Le) de St. François 549
Discours du Vicomte de Laguéron- nière 471	Poésie 340, 414, 456
Discussion dans le Sénat Français.. 471	Poètes (Les)..... 200
Ecce Homo..... 217, 427	Rameau (Le) Bénit 414
Etudes Romaines 239	Rapport de M. Villemain..... 464
Episcopat (L') Français..... 341	Réunion (La) de l'Eglise Protestante d'Angleterre à l'Eglise Catholique 417, 561
Esquisse du P. Hyacinthe..... 404	Rome et la Situation Présente 458, 592.
Evénements (Les) du Mois..... 210	Saints (Les) et les Moines du Pays de Galles..... 366
Evêque (L') d'Orléans..... 337	Salons (Les)..... 266, 350.
Femme (La) dans l'Antiquité..... 107	Scène de la vie de Chateau 63, 144
Fiat Voluntas Tua 340	Sylviculture..... 173
Gouvernement (Le) des Papes et les Révolutions dans les Etats de l'E- glise 78	Théodore Muret à la Trappe..... 140
Histoire de Deux Ames..... 298, 448	Thomine Desmazures 194.
Hygiène et Salubrité 113, 596	Vie (La) de Chateau en Automne... 89
Imitation (L') de Jésus-Christ..... 7, 132	Visite (Une) aux Arbres Géants.... 173.
	Visite (Une) à St. Pierre..... 239
	Voltaire (Le Roi) 492.

NOUVEAUX EXTRAITS DE LA PRESSE DES ÉTATS-UNIS.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.—By the Canadian public and the French-speaking portion of our population of the States, this well-edited eclectic has, we are glad to know, received a hearty welcome and a liberal support. It purposes to afford its readers a choice selection of articles culled from the best European magazines and reviews, chiefly those of France, and it certainly has accomplished its task hitherto with much ability. It is not to every one we will care to confide the duty of choosing our literary repast from the current literature of the day; and, to any one at all acquainted with the French periodicals, it must be evident that it would require a caterer, who is himself possessed of high intellectual culture, to make from their pages a judicious and worthy selection of articles suited to the varied tastes of the American literary public. The "Écho de la France" is happily conducted by a gentleman upon whose judgment and taste in this matter we can confidently rely, if we may judge from the numbers already issued. We have only to add that it has our best wishes we recommend it especially to the notice of our readers who are acquainted with the French language.—*The Catholic World*, New-York april 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.—Nous avons déjà reçu plusieurs numéros de cet excellent recueil mensuel, et nous ne pouvons qu'approuver le choix des articles qu'ils renferment. La lecture en est pleine d'attraits, et cette publication est bien, en effet, un écho des meilleurs morceaux de la bonne littérature française de notre époque.—*Propagateur Catholique*, Nouvelle Orléans, 16 mars, 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE—a periodical published at Montreal, and teeming with the most recherche variety of religious, literary and philosophical entertainment.—Virginia Correspondant of *Catholic Mirror*, 5 January 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE—a truly estimable publication, containing selections from the best French journals, magazines and reviews.—*Arc Maria* 26 jan. 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.—We are gratified to learn, as we do from the "Prospectus pour 1867" that this able Catholic Monthly published in Montreal, is reaping an ample measure of usefulness and patronage that already ranks it among the permanent Catholic periodicals of North America. The December number completed the third volume and the first year of this excellent and ably-conducted journal, and we feel assured that those who have read its well filled pages, during the past twelve months, whether Catholics or Protestants, will look for each succeeding number with increased interest. The "Écho de la France," is conducted on the eclectic system; but there are, in every number, able and interesting original articles from the pen of the editor, Monsieur Louis Ricard, as well as from other distinguished Catholic writers in Canada and the United States. As the French language has become a regular branch of Catholic education in this country, we know of no monthly which could be read with more profit, both for its edifying and instructive matter, and its pure, Parisian French than the "Echo de la France," while its judicious selections from the best Catholic publications in France cannot fail to make it acceptable to every Catholic reader who understands the language of Fenelon and Bossuet.—*The Catholic Mirror*, Baltimore 16 february 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE—is the title of a Canadian Eclectic Magazine conducted on Catholic principles. It contains articles selected from the principal French reviews, on the plan followed by the *Catholic World*. We recommend l'Écho to those of our readers who wish to obtain some knowledge of French Catholic periodical literature.—*The Catholic Standard*, 23 march 1867.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.—Cette revue, qui en est à son quatrième volume, a obtenu au Canada et au Etats-Unis un grand et légitime succès. Elle se recommande par l'abondance et le choix des matières.—*Le Meschacébé*, Louisiane.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.—This well conducted monthly periodical reaches us regularly. Its contents are varied, consisting of original articles, selections, reviews, &c., which cannot fail to interest the general, but especially the Catholic reader. Among our numerous French families and French reading citizens this periodical should command a liberal support.—*St. Louis Guardian*.

We have before us the third volume (for 1866) of "L'ÉCHO DE LA FRANCE," an eclectic magazine of French and other foreign literature. To those of our readers who are sufficiently acquainted with the graceful language of *La Belle France* to avail themselves of the choice selections here given us from the best French serials of the day, we can cordially recommend it. The articles on all the great questions of the time are of high order of merit. The tales and stories, and biographical sketches are well chosen, and are not only unexceptionable, but positively good.—*The New York Tablet*, 23rd march 1867.

NOUVEAUX EXTRAITS DE LA PRESSE CANADIENNE.

L'ECHO DE LA FRANCE.— Nous avons reçu la 50^{ème} livraison de l'*Echo de la France*. Cette excellente revue donne tous les mois à ses abonnés de cent à cent cinquante pages d'intéressantes matières. La dernière livraison contient un choix très judicieux de morceaux de littérature, de philosophie, etc.—*Courrier du Canada*, 28 Janvier 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— We are in receipt of the January number of this valuable monthly. To the student of the French language this work is invaluable.—*Millbrook Messenger*, January 16, 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— Always a welcome visitor, this serial comes before us this month with especial claims upon our favorable attention. We heartily wish it success — *True Witness*, February 1, 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— Nous avons le plaisir d'accuser réception du dernier numéro de l'*Echo de la France*. Nous croirions mentir à notre devoir, en ne disant pas que cette intéressante publication mérite sous tous rapports le plus grand encouragement possible. Ne pas le faire serait assurément prouver une apathie bien coupable envers une œuvre, qui de sa nature, doit rencontrer les vives sympathies de toute personne amie d'une saine et belle littérature.

L'habileté dans le choix des morceaux toujours pleins d'apropos et d'actualité venant de la plume d'hommes, dont le nom seul est une garantie certaine de l'excellence et de la profondeur des écrits, fait on ne peut plus honneur à son intelligent rédacteur, M. Louis Ricard.

Espérons que ce M. réussira comme il le mérite dans sa difficile entreprise. S'il n'en dépendait que de nos souhaits, inutile de dire que son succès serait dès à présent des plus complets.—*Pionnier de Sherbrooke*, 22 Décembre 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— We have from time to time called the attention of our readers to the merits of this excellent publication. It gives its readers, from month to month, choice selections of all that is best in French periodical literature. For three dollars a year, thus may be obtained two volumes of about 800 pages each, giving a knowledge of French literature which can hardly be obtained in any other way. Three of these volumes are now published in a collected form, and dedicated, by permission, to the Roman Catholic Bishop of Montreal. Tales, sketches, plays, essays, poetry, history and romance are found by turns in its pages; and while to his compatriots Mr. Ricard's work must be especially valuable, it will be found little less so to all English students of french literature.—*Montreal Gazette*, January 28, 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— M. Ls. Ricard, l'éditeur éclairé et national de l'*Echo de la France*, a eu la complaisance de nous faire tenir un cadeau précieux, comme témoignage de sa reconnaissance pour les appréciations que nous avons faites de sa publication. Ce cadeau consiste dans les trois volumes richement reliés et dorés sur tranche de l'*Echo de la France*. Cette revue est à la littérature canadienne ce que les classiques sont à l'éducation supérieure. C'est la source-mère acclimatée au Canada et mise à la disposition de cette branche américaine de la nationalité française. A ce point de vue surtout, elle mérite le plus grand encouragement du public canadien français.—*L'Union Nationale*, 5 Janvier 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.— March, 1867.—The more this very entertaining and instructive periodical is known, the better will it be liked.—Its value consists in this—that it makes us acquainted with the master-pieces of modern French literature, and gives us the best selections from the best Continental writers of the day.—*True Witness*, March 8th 1867.

EXTRAITS DE LA PRESSE CANADIENNE.

L'ECHO DE LA FRANCE — Cette revue vient d'accomplir sa première année d'existence. Dans ce court espace de temps, elle a pris une large part dans l'estime des gens de lettres, non-seulement du Canada, mais d'une grande partie des Etats-Unis. Des éloges et des félicitations arrivent de tous côtés à l'adresse de M. Ricard, son habile et judicieux éditeur. C'est à qui lui ferait le plus de compliments, du *Home Journal* de New-York, du *Wide World*, de Boston, du *New-York Tablet*, du *Catholic Mirror* de Baltimore. Ne restons pas en arrière, lorsqu'il s'agit de féliciter un compatriote d'une idée heureuse que les étrangers admirent, et sachons lui accorder l'encouragement nécessaire pour la rendre fructueuse. En fermant le troisième volume de cette précieuse revue, M. Ricard a écrit les lignes suivantes, qui témoignent des sentiments élevés qui l'animent dans l'exécution de son œuvre. En regard du nombre infini de publications immorales de tout genre qui circulent parmi nous, ces quelques mots sont dignes d'attention et aussi d'un peu de méditation. . . . *Journal de l'Instruction Publique*, déc. 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE.—We have received in three handsome volumes, the several numbers of this valuable and interesting serial, extending from its commencement, in 1865, to the close of the last year. The object of the *Echo* was to supply the people of Canada, at a cheap rate, with all that was best, and most worthy of perusal, in French periodical literature: and well have the gentlemen who undertook this work performed their task. They have laid the French press under contribution, and, as it were, skimmed it; and in the three volumes before us, the reader will find the cream, consisting of selections from the most illustrious and most thoroughly Catholic writers of Continental Europe. The idea of the publishers of the *Echo* was most excellent, and we would hope that they may find it a happy one in a constantly increasing list of punctual subscribers.—*The True Witness*, 11th January 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE.—Have recently augmented the amount of matter which they afford for the very moderate subscription which they demand from their readers, so that they now claim for their periodical, with a great appearance of truth, that it is the cheapest of the kind which can be any where procured. It is in French literature something like the magazines made up in the United States from extracts from the best English periodicals. Its editors assert that they do not labour for a mere pecuniary reward, but with the main object of supplying sound religious and moral literature, and thus of supplanting the doubtful, novels with which the French press too much abounds. The *Echo* is, we may say, very Roman Catholic in its spirit; but does not deal, so far as we have seen, in religious controversy.—*Herald*, 10th December 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE.—Nous avons reçu de M. le Directeur de l'*Echo de la France*, la file complète de la première année de cette importante publication, contenue dans trois beaux volumes de 450 pages chacun, superbement reliés et dorés sur tranche. C'est un charmant cadeau pour lequel nous offrons à M. Ricard nos meilleurs remerciements. Comme nos lecteurs ont pu le voir par le sommaire que nous en avons donné après la publication de chaque livraison, l'*Echo de la France* a parfaitement répondu à l'idée de son fondateur.

Disposant d'un espace considérable et recevant un grand nombre de publications étrangères, il a fait part au public canadien des produits des meilleurs écrivains européens et américains; tous les sujets de la religion, de la philosophie, de la science, des arts et des lettres y ont été traités par des maîtres, et les trois volumes que nous avons sous les yeux forment le recueil le plus précieux que nous ayions sous ce rapport.

Nous croyons savoir que dans cette première année qui vient de s'écouler, l'encouragement public n'a pas fait défaut à l'*Echo de la France*; mais cela ne suffit pas. Pour conserver au milieu de nous une revue de ce genre, une publication qui nous épargne à la fois des abonnements coûteux aux revues périodiques françaises et l'inconvénient souvent irrémédiable de l'irrégularité des mailles transatlantiques, il faut que cet encouragement, loin de diminuer, loin même de rester tel qu'il est, augmente au contraire. C'est au public à bien comprendre les avantages de l'*Echo* et à en profiter.

Quand à nous, nous formons les vœux les plus vifs pour que l'année qui recommence fournisse à l'*Echo de la France* de nouveaux succès. L'Ordre 7 Janv. 1867.

EXTRAITS DE LA PRESSE DES ETATS-UNIS.

L'ECHO DE LA FRANCE.—A very interesting and well edited periodical, with this title, is issued, twice a month, at Montreal, Canada, by Louis Ricard. Its aim and scope may be best described by stating that it does, in the sphere of French literature, what "Every Saturday," "Littell's Living Age," and "The Eclectic," do for English literature. To persons who wish to keep *au courant* of French and European thought and discussion, without the trouble of wading through a multiplicity of publications, this compilation will prove a *desideratum*.—*Home Journal*, N. Y.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This excellent Review, devoted to the reproduction of all that is most worthy of notice in the religious, political or moral literature of the old world, carries out to the fullest extent the promises of the prospectus, and already we have one volume of most interesting and valuable reading matter. "The Conferences of the Rev. Father Hyacinthe at Notre Dame;" the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming; "Rome," "Philosophy," "Lord Palmerston," "Father Lacordaire and Madame Swetchine." Politics and current events all receive their due attention, and by all who read French this Review will be welcomed with delight. Every effort to supply the place of objectionable reading by that which will elevate while it furnishes entertainment, should meet with encouragement, and we hope for this work a wide circulation.—*New York*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This publication is edited by Louis Ricard, and published in the French language at Montreal, Canada. A very choice and interesting summary is embodied, generally compiled from the French journals and periodicals. We have been struck with the ability of many of the papers.—*Wide World*, Boston.

L'ECHO DE LA FRANCE.—It would be difficult to find a more choice and varied selection of desirable reading than the contents of Volume, II. of this well-conducted Review. Its future success has been secured by the indefatigable endeavors of the editor to place before its readers only the *crème de la crème* of the literature of the day. The contributions from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; of Father Hyacinthe, the Bossuet of the present day; H. Audeval, Emile Richebourg, Eugene Veuillot, Anatole Coutris, and V. D. Jacques, some of the most profound writers and thinkers of the present day, with a judicious mixture of poetry and light reading, make it all that could be desired for the drawing-room or library wherever the French language is either understood or studied.—*New York Tablet*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This is a very excellent Monthly, published in Montreal, and contains much reading particularly interesting to Catholics.—*Catholic Mirror*, Baltimore.

L'ECHO DE LA FRANCE.—With the November number this Periodical (one of our most valued exchanges) closes the first year and third volume of its existence. It is published in Montreal, and edited by Mr. Louis Ricard, a learned member of the Montreal bar, a gentleman personally well known to the writer, and who has shown by the success that has attended this new periodical, that he is well fitted for the delicate and difficult task of the editor of an Eclectic Magazine.

L'Echo de la France presents to its readers monthly one hundred and fifty pages of choice matter, selected from the most valuable periodical literature of France. It is handsomely printed. Its editor is a Catholic of sound education and refined literary taste. The labor with him is a labor of love, undertaken from the same motives which led to the publication of the *Catholic World*, of which it is a worthy companion.

To those who desire to form or keep up an acquaintance with the best French literature of the day, we highly recommend this Review. They can in no other way, for so small an expenditure, keep posted in the literature of the French language. Catholic families in which French is spoken, or of which any of the members are learning French, will find *l'Echo de la France* a most welcome and useful visitor. It should have many subscribers here.—*The Guardian*, St. Louis, Mis.